

ABBÉ APOLLINAIRE GINGRAS.

4/5

SERMONS

—■—

PRIX : 50 sous

ABBÉ APOLLINAIRE GINGRAS.

SERMONS



LE MÉGANTIC,
Thetford-les-Mines.



L'abbé Apollinaire Gingras.

Nihil obstat :

Québec, le 18 avril 1935.

Arthur Lapointe, ptre.

Imprimi potest

Québec, 19 aprilis 1935.

B. Th. Garneau, V. G.

De toutes les notes et de tous les cahiers de monsieur le curé Gingras, un seul registre est resté intact, et parce qu'il était en ma possession. Les autres ont été consumés par le fameux incendie qui détruisit sa maison de Bagotville.

Je livre, au public intelligent, les quelques sermons de ce volume, persuadé qu'ils sont capables de faire du bien, d'instruire et d'émouvoir. L'éminent orateur n'est plus là, pour les dire lui-même, avec tout le charme de sa haute taille, de sa voix nette et superbe, de son geste noble et enlevant. Mais le style demeure, riche, clair, éloquent, personnel, et c'est encore l'abbé Gingras qui parle...

Puisse la Vierge Marie, que notre Curé aimait tant, bénir ces pages et leur ouvrir le chemin des coeurs!

PIERRE GRAVEL, ptre.

En ce deuxième jour de mai 1935.



I

DISCOURS

Prononcé à l'Eglise St-Jean de Québec, à l'occasion de la "Ste-Cécile", patronne des musiciens, par le Révérend M. Apollinaire Gingras, curé de Saint-Edouard de Lotbinière.

Laudent nomen ejus in choro, in tympano et psalterio psallant ei.

Que l'on célèbre la gloire de Dieu avec des chœurs de voix; qu'on la célèbre au son des instruments de musique. (Ps. 149).

Mes Frères,

Je promène mes regards autour de moi: j'aperçois de gracieux emblèmes, des groupes de chœurs et de chanteuses, un orchestre brillant, mille instruments de musique dont j'ignore même le nom. Je prête l'oreille aux accents de cette belle fête: l'écho de moelleuses mélodies semble charmer encore, jus-

qu'au silence qui s'est fait dans cette église. Tout cela me donne un involontaire avertissement, — tout cela me dit que l'on chôme aujourd'hui la "STÉ-CECILE", et que l'auditoire que j'ai devant les yeux est un auditoire d'artistes.

Certes, mes frères, je l'avoue en toute modestie, Je sens très bien que je devais être le dernier d'entre vous à élever la voix dans une semblable circonstance: comment en effet pourrais-je éviter d'être une "note discordante" au milieu de cette fête, moi, pauvre pasteur d'âmes joyeusement mais prosaïquement acclimaté au fond d'une aimable solitude où l'on ne connaît à peu près d'autres musiciens que les oiseaux de son bocage ou de son jardin! Quels sont, d'ordinaire, les concerts d'un curé de campagne? Pas d'autres, que l'éternel concert formé par ces vagues rumeurs de la grande nature qui s'échappent le jour, la nuit, du sein des forêts, du fond des vallées, des grèves incultes, mais qui montent pourtant, comme un hommage, vers Celui que toute la nature adore!

Et malgré cela, messieurs, j'ai accepté avec une exquise satisfaction l'honneur de vous adresser quelques paroles. Je n'ai pas l'avantage d'être musicien; mais je me rappelle un mot de Shakespeare, qui m'encourage et qui me fait presque oublier mon incompetence à parler musique: "Celui-là a l'âme d'un sauvage — a dit Shakespeare dans son "Marchand de Venise", — qui ne porte pas en soi une musique intérieure,—"Eh! bien, mes frères, comme le premier venu, oui, je la porte en moi cette musique intérieure, — c'est-à-dire j'ai, comme le premier venu, cette partie de l'âme, où toute vraie musique trouve un écho; j'ai, comme le premier venu, cette fibre intime de l'âme qui, même chez un ignorant, vibre d'elle-même au souffle d'une harmonie quelconque, — absolument comme ces harpes éoliennes bien connues qui répondent, du fond des bois, à toutes les brises du ciel. Peu d'hommes sont musiciens,

mes frères; mais toute âme "comprend" la musique et savez-vous pourquoi? Parce que la musique n'est pas une création de l'homme; parce que la musique est une création de Dieu, et que l'âme est faite pour goûter toutes les créations de Dieu! Aussi bien que le premier venu, je goûte donc plus ou moins l'harmonie; mais je goûte l'harmonie, surtout, quand cette harmonie emplit, comme aujourd'hui, de ses vagues mystérieuses le temple de Dieu! Mais je goûte l'harmonie, surtout au milieu des grandioses cérémonies de la religion! A titre d'humble amateur et à titre de prêtre, il me sera donc doublement permis de risquer quelques paroles: Mon ambition sera, bien sûr, amplement satisfaite si j'arrive à donner quelques paroles — d'instruction pour le peuple chrétien qui m'honore d'un moment d'attention, — d'encouragement pour messieurs les artistes qui ont fait les frais de cette belle fête.

J'interroge à vol d'oiseau l'histoire, mes frères, et l'histoire me répond que ce n'est pas aujourd'hui que l'on a commencé à faire du chant et de la musique dans les églises. J'interroge à la fois mon âme et ma religion, et toutes les deux me répondent que la musique dans les églises est une chose excellente. Ainsi, messieurs, en rafraîchissant quelques-uns de vos souvenirs historiques, nous allons, premièrement, vous montrer, l'histoire en mains, qu'il y a toujours eu du chant et de la musique dans les églises; en second lieu, nous allons essayer de faire comprendre pourquoi l'on fait ainsi du chant et de la musique dans les églises.

I

Il y a toujours eu du chant et de la musique dans les églises. — A quelle époque en effet, mes frères, a-t-on commencé à faire de la musique religieuse? La musique profane a dû apparaître dans le monde dès que deux coeurs ont aimé, souffert, espéré. Quant à la musique religieuse, elle semble être naturelle-

ment née avec l'oiseau. Remontez par la pensée jusqu'au berceau du peuple hébreu : chez le peuple hébreu, personne de vous ne l'ignore, c'était Dieu lui-même en personne qui réglait, n'est-ce pas, les cérémonies de la religion : par conséquent, si la musique a joué un rôle dans les cérémonies de la religion, Dieu lui-même en a pris la responsabilité. Eh bien ! pénétrez dans le temple de Jérusalem, et vous trouverez là des centaines de musiciens, des milliers (a) de chantres et de chanteuses ; la Bible porte au chiffre étonnant de 24 le nombre des seuls chefs d'orchestre. (Par toute cette organisation, on voit qu'évidemment le peuple chantait. Du reste, le fait est prouvé par le texte : *(In dedicatione templi, decantabat populus.)* Dans les montagnes de la Judée, le long des rives du Jourdain, le Saint roi David, l'artiste-prophète, — compose et chante ses admirables psaumes en s'accompagnant sur sa harpe. — Jésus-Christ, plus tard, faisant son entrée triomphale dans la ville de Jérusalem, trouve bon que la multitude vienne au devant de lui en chantant des cantiques : Hosanna au Fils de David ! (b) — La veille de la Passion, dans la salle du banquet eucharistique, on chante l'action de grâces au lieu de la réciter : et "hymno" dicto, abierunt. — St. Paul exhorte les fidèles à s'exciter à la piété par des hymnes sacrées. (c)

Jésus-Christ, en perfectionnant la religion juive, n'avait donc pas trouvé à propos de détruire le chant ni la musique religieuse. Aussi, prêtez l'oreille à travers les âges, et du fond de ces noires Catacombes, où l'Eglise naissante vivait ensevelie, vous entendrez sortir, comme du sein de la prison de St. Paul et de Silas, (d) de touchantes harmonies, de

(a) 4000 chantres dirigés par 228 maîtres habiles. (Parall. XXIII, 5).

(b) Matth. XXI, 9.

(c) Eph. V, 19.

(d) Act 16 et 26.

mélodieux concerts : ce sont les enfants, les femmes, les vieillards, ce sont les adolescents et les vierges, ce sont les laïques et les prêtres, qui unissent leurs voix comme leurs âmes, et qui charment ainsi l'horreur de leur séjour sous les murs de Rome encore païenne! (e)

Au IV^e siècle, sous Constantin, l'Eglise est enfin sortie triomphante des Catacombes, mais, comme l'oiseau qui s'envole du nid avec un chant de joie, l'Eglise s'envole sous le ciel libre avec ses hymnes et ses cantiques: le chant grégorien éclate alors à Milan pour ne plus s'éteindre! Les évêques et les princes, — Grégoire, Ambroise, Pépin, Charlemagne, — secondent les vues de l'Eglise et travaillent à faire fleurir le chant et la musique religieuse. Du fond des Gaules, des clercs intelligents sont envoyés à Rome par leurs souverains pour étudier le plainchant: Rome, de son côté, envoie exprès en France des légats chargés de réchauffer le zèle des églises négligentes. Plusieurs siècles plus tard, nous rencontrons l'illustre Bossuet qui entretient à grand frais, à Meaux, une chapelle bien organisée, dirigée par le savant Sébastien de Brassard. Pour citer des noms plus modernes, et sans prêter l'oreille, dans toutes les forêts de l'Occident, à ces psalmodies éternelles qui s'échappent de tous les monastères, n'avez-vous pas remarqué, Messieurs, avec quelle sympathie enthousiaste l'Eglise accueille les oeuvres des grands maîtres plus rapprochés de nous? L'Eglise fait étudier les oeuvres de ces grands artistes, et l'Eglise cite avec complaisance leurs noms glorieux! Elle signale volontiers à notre admiration Chérubini, Mozart, Beethoven, Delalande, Bernier, l'abbé Rose, Haydn, et, comme un astre plus beau au milieu de cette brillante pléiade, le solennel Palestrina, le roi de la musique religieuse, celui dont le poète a dit:

".....toujours son hymne, en descendant des cieux.
"Pénètre dans l'esprit par le côté pieux,
"Comme un rayon des nuits par un vitrail d'église.

(Victor Hugo)

On sera peut-être tenté de faire une objection et l'on dira: "Mais, la musique a pourtant fait bien du mal..... Nous répondrons, mes frères, au nom de la Religion, et nous dirons à notre tour: oh! sans doute. — la musique est l'enfant prodigue des beaux-arts. Mais l'Eglise n'étouffera jamais cette enfant intéressante, à cause de ses égarements! C'est-à-dire, malgré les abus du chant et de la musique, l'Eglise les maintient, l'Eglise en conserve la tradition: l'Eglise, en agissant ainsi, veut deux choses, premièrement, prouver que l'abus n'atteint pas le don de Dieu, deuxièmement, purifier par un saint usage ce que l'homme a le triste talent de profaner.

II

Maintenant, mes frères, voyons, rapidement, pour quelles raisons il y a toujours eu ainsi du chant et de la musique dans les églises. Nous venons d'en indiquer deux, mais il en existe bien d'autres. La musique, pour les esprits superficiels, c'est un art frivole et mondain, rien de plus. L'Eglise, mes frères, ne pense pas de même. L'Eglise, pour apprécier la musique, se place à un point de vue plus élevé. Pour l'oreille du philosophe chrétien, la musique est une espèce de sacrement qui cache de profonds et sublimes mystères: voilà pourquoi la musique a toujours eu sa place dans les fêtes religieuses, et voilà pourquoi la musique aura sa large place même dans le ciel. Mais quelles sont donc les grandes choses cachées dans ce sacrement nouveau? En signaler quelques unes, ce sera par là-même donner

quelques unes des raisons qui expliquent pourquoi l'on fait du chant et de la musique dans les églises.

La musique, Messieurs, "est le langage le plus noble" qui ait jamais existé; donc, rien de plus naturel que la Religion parle ce langage dans ses temples.

La musique "réjouit" le cœur de l'homme; or, l'un des buts du christianisme est de réjouir le cœur de l'homme par de saintes voluptés: cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.

Enfin, la musique "élève l'âme" et lui donne des ailes pour voler vers le ciel.

D'abord, la musique est le langage le plus noble qui ait jamais existé. Pour justifier l'Eglise d'accueillir et d'honorer la musique, il suffirait sans doute de rappeler l'origine et la destinée finale de la musique. Quelle est, véritablement, sa première origine? La musique, paraît-il, est à la fois la langue naturelle que l'on parle au ciel, et la langue naturelle que parlaient nos premiers parents dans le Paradis terrestre. (f) Notre langage d'exilés d'aujourd'hui, d'après des autorités sérieuses, ne serait qu'un idiôme dégénéré; nos mots, nos syllabes, nos phrases, ne seraient qu'un fragment plus ou moins reconnaissable d'une langue essentiellement musicale à son origine; nos inflexions les plus belles ne seraient que les échos brisés d'une harmonie primitive. (g) D'un autre côté, interrogez la Bible: il n'est question que de chants et d'harmonies, quand elle nous parle du ciel.

Après cela, mes frères, n'est-il pas tout simple que l'Eglise se sente heureuse de réchauffer sous ses ailes maternelles la musique comme tous les autres beaux-arts? qu'elle en fasse sa langue de fête et d'honneur? Pourquoi de la musique dans les temples? Pour apprendre à l'homme la langue de ses ancêtres, celle que l'on parlait dans le Paradis terrestre! Pourquoi

(f) Durandus, (Lib. V, II).

(g) Annales de Phil. Chréti. (année 1830).

de la musique dans les temples? Pour empêcher l'homme d'oublier la langue qu'il devra plus tard parler au ciel! "L'Eglise, — a dit un excellent philosophe religieux — veut que ses enfants, réunis aux pieds des autels, parlent ainsi la langue des anges et la langue de l'innocence. Pauvre exilé, l'homme retrouve ainsi dans le temple l'idiome et le chemin de la Patrie; roi déchu, c'est là encore qu'il lui est donné de bégayer la langue qu'il parla aux jours de son bonheur. Pour cela, l'homme chante dans les temples, et l'Eglise chante avec lui!" — Ainsi, rien de plus naturel, mes frères, vous le voyez, que cet usage consacré par l'Eglise.

Une seconde raison existe encore, la voici: l'Eglise a remarqué que la musique réjouit le coeur de l'homme. Le chant est un besoin si doux, si irrésistible! Voyez plutôt: le matelot chante sur sa rame, l'homme des chantiers chante sur sa hache, le laboureur revient de ses travaux le soir avec un chant d'espérance et de bonne humeur sur les lèvres; il n'y a pas jusqu'au prisonnier qui ne murmure, à travers les barreaux de fer de sa prison, quelque romance de son village ou quelque refrain de liberté!!

Eh bien! l'Eglise, mes frères, n'a pas voulu mépriser cette inclination de l'âme; comme une bonne mère qui se sent heureuse de la joie de ses enfants, l'Eglise a voulu réjouir le coeur de l'homme jusque dans ses temples, — surtout dans ses temples! Elle s'est dit: "L'austère méditation des choses divines finirait par fatiguer l'esprit de mes enfants; au lieu de les méditer avec une tristesse sombre, qu'ils chantent au son des instruments! — Du reste, n'est-il pas dit, mes frères, que l'esprit de Dieu, pour pénétrer dans les âmes, se précipite sur les ailes de l'harmonie: L'esprit de Dieu est un esprit de joie, d'amour et de concorde, et il aime la musique joyeuse parce que la musique joyeuse exprime la souveraine béatitude de Dieu.—L'Esprit-Saint aime la joie, comme l'esprit de ténèbres aime la tristesse,

car la joie prédispose l'âme à la vertu, tandis que la tristesse conduit souvent à l'iniquité: **Concepit dolerem, peperit iniquitatem:** — "Quand l'homme ne chante plus, écrivait Mgr Landriot, c'est un indice que la vie morale va s'éteindre chez cet homme".

Un troisième motif, mes frères, décide l'Eglise à garder dans ses temples le chant et la musique: ce troisième motif, quel est-il? c'est que la musique élève l'âme et lui donne des ailes pour voler vers le ciel: rien n'élève l'âme, en effet, comme la symphonie des hymnes divins. Deux réflexions, Messieurs, et vous allez en convenir. La musique élève l'âme. La musique, — l'art d'émouvoir par la combinaison des sons; la musique, si puissante pour le mal quand l'artiste prostitue sa mission: la musique, — le moins matériel de tous les beaux arts, si magique et si multiple dans ses effets, — qui fait rêver une enfant et qui précipite, comme hors d'eux-mêmes, des bataillons au devant de la mort; la musique, — cette langue à part, cette langue par excellence du sentiment, — qui arrache à l'âme ces larmes intimes que la parole a été impuissante, souvent, à faire couler... eh bien! messieurs, la musique ne se contente pas de remuer profondément les âmes, mais elle les élève, mais elle les transporte, quand elle veut, dans je ne sais quel monde enchanté! Fils d'Adam et Eve, nous sommes ici-bas comme au fond d'une vallée privée de soleil, et la musique, — fée consolatrice envoyée par Dieu, — semble nous ouvrir sur le ciel, sur la patrie, des échappées lumineuses où l'âme entrevoit des choses qu'elle n'aurait jamais rêvées toute seule: l'âme entrevoit alors comme une lueur vermeille du bonheur de l'autre monde! Ce matin même, mes frères, n'avez-vous pas fait, peut-être, l'heureuse expérience de ce que je vous dis? Hier encore, par des ennuis sans nom et sans cause apparente, ne sentiez-vous pas douloureusement que cette terre est un vallon

d'exil? Comme ces grosses brumes mélancoliques qui flottent, les matins d'automne, le long des montagnes et qui font frissonner de froid le voyageur, — mille soucis, mille chagrins voilaient, hier encore, votre ciel d'exilé, et ces ennuis vous empêchaient de rêver avec délices aux splendeurs de la Patrie. Mais vous êtes entrés il y a une heure dans cette église, et la fête qu'on y célèbre avec tant d'éclat a fait évanouir ces ennuis comme le soleil fait évanouir les brumes, et la fête qu'on y célèbre vous a fait entrevoir, de loin, par la magie de ses concerts, les splendeurs cachées du Paradis. Dans cette espèce d'extase, — si fugitive qu'ait été cette extase, — vous vous êtes dit tout bas: Oh! oui, — il existe, au-dessus des grossiers plaisirs de la terre, des jouissances que je leur préfère! Oui, oui! le "divin" existe! et il est plus beau que la terre avec ses folies criminelles!"

La musique élève l'âme, je dis plus, Messieurs: la musique élève l'âme et peut quelquefois même l'arracher au bournier de ses habitudes mauvaises. Combien de conversions dont la musique, peut-être, a été le premier mot! Voyez-vous, Messieurs, cet infortuné devenu infidèle à quelque saint devoir? Le soir quand il s'est mis au lit et qu'il s'efforce de prendre un peu de sommeil, le remords lui déchire le coeur: pour le tourmenter le remords est encore là, le matin, qui l'attend au chevet de son lit: cet homme porte l'enfer dans sa poitrine. Cet homme ne goûte plus rien ou, plutôt, tout le met à la torture: la voix du tonnerre l'épouvante; le vent dans les feuilles lui reproche ses hontes; le son trop religieux des cloches lui frappe le coeur comme le marteau frappe une enclume; la vue d'un beau ciel plein d'étoiles et de silences lui ride le front et lui fait baisser les yeux; tout l'attriste et lui fait mal, jusqu'aux caresses de ses enfants, jusqu'à la gaieté de ses amis.—Mais son bon Ange, un soir, l'a conduit dans une église. Le nouveau Saül est là, à ge-

noux, le front dans ses deux mains, abîmé dans l'horreur ténébreuse du saint lieu. Oh! quel sera le musicien, quel sera le David envoyé de Dieu, pour calmer les remords de cet homme? — Voilà que, tout à coup, on va chanter un salut, voilà l'autel qui s'illumine. L'orgue a frémi à l'autre extrémité de l'église. Sous la main de quelqu'artiste chrétien, l'orgue frémit et fait frémir avec lui toute âme qui n'est pas de bronze. O prodige! des larmes d'attendrissement coulent des yeux de l'infortuné, son âme s'est délicieusement brisée, il pleure et il prie: il prie, c'est-à-dire, il espère! et le voilà, demain peut-être, aux pieds de son confesseur! Le voilà réconcilié avec sa conscience et avec Dieu: il a recouvré, avec l'honneur de ses moeurs, la paix du coeur et la sérénité de l'âme! Qui, mes frères, a opéré ce prodige? La grâce de Dieu? Oui, sans doute: mais la musique a été l'aimable instrument de la grâce!

Après les quelques réflexions que nous venons de faire, messieurs, comment descendre de cette chaire sans nous faire le modeste écho de tous les amateurs de bonne musique réunis aujourd'hui dans cette église? Nous le ferons s'il vous plaît, et pour cela, nous dirons à tous ceux qui ont joyeusement sacrifié tant de récréations pour préparer cette solennité délicieuse: "Messieurs les artistes, honneur à vous: car il y a toujours eu du chant et de la musique dans les temples, et vous contribuez à continuer les belles traditions du passé. Votre zèle à faire de l'harmonie dans nos temples rend depuis longtemps évidente, aux yeux du public qui vous environne, cette vérité, — que l'art et la religion ne sont pas étrangers l'un à l'autre. Oh! ce n'est pas en votre présence, messieurs, oh! ce n'est pas sous les voutes de cette église de St-Jean, que l'on serait tenté de croire que la religion étouffe l'art, ou que l'art est fait pour attrister la religion par de criminelles séductions! Vous prouvez au contraire, vous messieurs les artistes, que la religion et l'art, loin de s'étouffer, sont com-

me deux belles flammes qui, en se mariant, s'embellissent davantage, s'élançant vers le ciel avec plus d'ardeur et plus d'éclat. Honneur à vous, car si votre ferveur à cultiver les beaux arts témoigne de l'élévation de vos goûts, l'hommage que vous semblez faire de votre talent à Notre-Seigneur Jésus-Christ, le type de toute beauté, témoigne en même temps des sentiments religieux qui vous animent. Aussi, croyez-le, s'il vous plaît, votre talent, vos généreux efforts sont vivement appréciés par tous les esprits délicats et religieux de cette ville.—Honneur à vous: car en donnant à la musique un but moral et sérieux, vous savez tenir à la hauteur d'un ministère un art en apparence frivole et dangereux. Honneur à vous qui, au lieu de perdre dans de futils amusements les loisirs que vous ménage la Providence, les consacrez ainsi à rehausser les cérémonies du culte. Honneur enfin à vous, messieurs les artistes qui travaillez avec un succès aussi visible à faire fleurir sur ce coin du pays la civilisation la plus saine et la plus pure! Un des esprits les plus cultivés de cette ville disait un jour, du haut de cette chaire, que Québec était destiné à devenir l'Athènes de l'Amérique. Cette parole était bien flatteuse pour notre ville. Eh! bien, Messieurs les artistes, restez fidèles à la belle mission que vous vous êtes spontanément donnée, et vous aurez largement contribué à faire de la ville de Québec une Athènes plus véritablement civilisée encore que l'Athènes des anciens, car vous aurez contribué à faire de Québec une Athènes canadienne dans le sens que nous devons espérer — c'est-à-dire, morale, religieuse, chrétienne.





SOUHAITS DE BONNE ANNEE
AU CHATEAU-RICHER, LE
1er JANVIER 1898

PAX VOBIS:—Que la paix soit avec vous.

C'était le souhait qu'affectait de faire à ses Apôtres Notre-Seigneur, lorsqu'il était sur la terre. C'est le souhait que j'adresse aujourd'hui à mon pays et à vous, mes chers paroissiens. Ce matin, vous vous êtes donné une franche poignée de mains, vous vous êtes souhaité la bonne année. Vous avez fait là un acte parti du coeur, un acte de la religion, parce qu'il y a de la religion dans cet ardent souhait.

Vous avez souhaité à votre frère: heureuse année, longue vie et le Paradis à la fin de ses jours. Ce sont des souhaits inspirés par la religion. Vous

me permettrez, mes chers frères, d'élargir ces souhaits à la largeur de votre coeur de chrétien, car il est large, mes frères, le coeur de tout chétien.. Il doit contenir quatre grands amours: l'amour de Dieu, l'amour de la SainteEglise, l'amour de son pays et l'amour de sa famille.

Souhaiter la bonne année à Dieu, est-ce que cela ne paraît pas un peu étrange? Allons-nous lui souhaiter une longue vie? Le bon Dieu n'a-t-il pas dit qu'il est éternel?

Qu'allons-nous donc lui souhaiter? Lui souhaiter des richesses, mais tous les trésors du Ciel et de la terre lui appartiennent, l'univers est dans ses mains. C'est lui qui fait rouler, par un souffle de sa bouche, ces immenses globes d'or que nous voyons briller dans le firmament. Et l'Evangile nous dit de faire des souhaits à Dieu: Vous lui direz: "Notre Père qui êtes aux cieux, que votre Nom soit sanctifié, etc. Le nom du bon Dieu ne l'est-il donc pas sanctifié? Déjà il est chanté par des milliers d'AnGES et d'Archanges. J'oserai dire qu'il est sanctifié jusque dans les entrailles brûlantes de l'Enfer. Au nom de Dieu, dit l'Evangile, tout genou fléchit sur la terre, dans le Ciel et dans les enfers. N'y a-t-il pas une note discordante?..... Nous-mêmes n'avons-nous pas été cette note discordante en couvrant de l'écume de l'orage les noms sacrés de Jésus, de la Ste Vierge et des Saints? Demandons que le nom de Dieu soit sanctifié par tout homme qui a reçu les eaux du Baptême.

Que votre règne arrive. Le bon Dieu est le Roi du ciel et de la terre. Il est même le Roi des enfers. Est-ce que son règne est complet? Il nous a laissé la liberté de faire le bien ou de faire le mal. Voilà pourquoi, en abusant de cette liberté, nous faisons que son règne n'est pas complet. Voilà pourquoi nous allons souhaiter à Dieu que son règne arrive. Il est le Maître du monde, il en a fait la con-

quête. Oui, et à quel titre est-il fait le Roi de l'univers?....

Rappelez-vous sa naissance, son séjour en Egypte, la colonne où il a été attaché et flagellé, le couronnement d'épines, ces injures sans nom: on est allé jusqu'à le faire passer pour un insensé, on est allé jusqu'à le vêtir des livrées de la folie. Voilà comment il s'est fait le Maître du monde. Jésus-Christ a dit: lorsque je serai sur la croix, j'attirerai à moi tout le monde. Vous, vous avez eu le bonheur d'être instruits sur les genoux d'une mère chrétienne, d'être nés au milieu d'un peuple chrétien. Combien de nations où les pauvres peuples n'ont entendu parler ni de la croix de Jésus, ni de sa naissance, ni de sa mort, ni de ses sacrements. Souhaitons que ses missionnaires se multiplient afin qu'ils puissent hâter ce jour où l'on pourra dire: Il n'y a qu'un seul berceau et un seul troupeau.

Que votre volonté soit faite. Nous demandons que la volonté de Dieu s'accomplisse partout: dans nos coeurs d'abord, ensuite, par une soumission publique, dans la votation, afin que les lois ne soient pas en opposition avec son Evangile. Qu'allons-nous maintenant souhaiter à la sainte Eglise catholique? Lui souhaiter de vivre longtemps? Elle est éternelle. Voilà ce que dit d'elle Jésus-Christ. "Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Elle est plus solide que les rochers sur lesquels viennent battre les vagues mugissantes de l'Océan pendant la tempête. Jamais les persécutions ne pourront l'ébranler. L'Eglise de Dieu a bien des fois été persécutée. On a prédit ses funérailles, des hommes savants, des potentats ont eu l'espoir d'arriver à la réalisation de leurs desseins. Ils ont obtenu ce résultat d'un voyageur qui passe devant les Pyramides de l'Egypte, il veut détruire ces monuments, il frappe la pierre de sa lance, (les pyramides sont des monuments gigantesques faits de pierre) et au lieu de produire l'effet qu'il s'était proposé, le coup re-

tombe sur lui; il tombe à la renverse et est foudroyé par le vent du désert appelé Simoun. Voilà les succès que finissent toujours par obtenir les persécuteurs de l'Eglise de Dieu. On a prédit ses funérailles: elles ne sont pas encore arrivées; elles n'arriveront pas. L'Eglise voit autour d'elle les trônes s'écrouler, les couronnes des Rois se flétrir, elle reste ferme, elle répand ses bénédictions sur le cercueil de ses persécuteurs, elle les voit dans leur tombe, et sans haine, elle se penche sur leur cercueil; et au lieu de leur jeter l'insulte, elle fait des prières pour le repos de leur âme. La sainte Eglise ne change pas. Pouvez-vous dire qu'elle a modifié son **Credo** des Apôtres? Non, il nous vient des Apôtres eux-mêmes et c'est pour cela qu'il porte le nom même des Apôtres. Il n'y a pas de variations dans la sainte Eglise de Dieu parce qu'elle est la vérité. On lui a demandé des changements; on lui a dit: Enlève donc de ton Credo tel ou tel article qui ne va pas avec les idées modernes; on est venu frapper aux portes du Vatican avec une main gantée de velours comme Napoléon premier, Frédéric Barberousse l'avaient fait. Qu'a répondu la Doctrine Catholique? Elle est sortie du Vatican sous la forme frêle et usée d'un vieillard. "Des changements? Mais ne savez-vous pas que la justice, que la religion ne change jamais!" D'autres fois on a frappé à la porte du Vatican avec un gantelet de fer: "Frappe César, frappe, le sang, c'est le sang des martyrs; c'est un arôme où je me suis toujours rajeunie, a répondu la Doctrine catholique. On revenait à la douceur, on lui faisait des promesses d'argent, on lui promettait les honneurs, la gloire: "Garde ta pourpre, César, demain on t'entertera, demain on chantera sur ta tombe l'Alleluia et le vieux Credo catholique qui ne changent jamais".

L'Eglise est l'épouse d'un Dieu crucifié, elle peut souffrir et souffrir beaucoup, elle a célébré ses épousailles non pas le front couronné de roses comme

une jeune mariée du monde, mais le front dans les épines, sur le Calvaire. C'est là, sur une croix sanglante, qu'elle a épousé Jésus-Christ. Elle a gravi toujours la montagne du Calvaire. Elle marque de ses pas sanglants la verdure qui tapisse son existence et qu'on appelle: l'histoire de l'Eglise.

Aujourd'hui le chef est captif dans le Vatican. On l'a dépouillé de son patrimoine, on l'a dépouillé de son pouvoir temporel. Il entend une voix qui souffle au dehors et cette voix lui blesse le coeur. On peut lui arracher ses propres enfants, on s'écrie avec orgueil: l'avenir est à nous, car l'avenir c'est la jeunesse. On a chassé de certains pays les religieux et les religieuses. Voilà ce que le Pape entend par les fenêtres de son palais. C'est là la crainte, la douleur de l'Eglise catholique, c'est pour cela qu'elle vous supplie par ses prêtres de rester unis au clergé dans toutes les questions d'écoles, d'éducatons.

Maintenant, permettez-moi, mes chers frères, de faire mes souhaits à mon pays. Vous êtes Canadiens-Français: vous l'aimez comme moi ce beau pays, et si vous avez eu occasion de vivre quelque temps sur le sol étranger, c'est là qu'on regrette le pays où l'on est né, le village où l'on a été élevé, cette atmosphère vivifiante du beau Canada; ces lacs de cristal; ces montagnes qu'a sacrées le sang des héros. Avec vous, je me fais votre interprète et je souhaite aux parents la joie si intime de se sentir respecté par leurs enfants. A la lueur de ce que je vois et de ce que je contai dernièrement, je constate un bouleversement effrayant à la remarque... Je conjure mes pauvres jeunes gens du Château-Richer de profiter de ces exemples. Vous avez dans le coeur assez de religion pour croire que c'est un déshonneur de se conduire mal envers ses Supérieurs. Je souhaite à mon pays avant tout, car c'est là la racine, pour le gouvernement des hommes de confiance, pleins de désintéressement pour le bien du pays et de la religion. Qu'est-ce qu'ils cherchent? Des pla-

ces, des honneurs, de l'argent et lorsqu'ils crient ce n'est pas le cri du coeur, c'est le cri du ventre. Vous êtes faits pour avoir à votre tête des hommes de confiance qui chercheront avant tout l'intérêt de la justice et de la religion. Je souhaite à mon pays que la colonisation fleurisse. Je voudrais voir nos forêts reculer devant la civilisation. Je voudrais voir les arbres tomber et faire place à de nouveaux villages. Je voudrais voir s'élancer, à la place de ces sapins et de ces épinettes, des clochers. Je voudrais voir enfin, mes frères, le peuple canadien s'élargir et devenir un peuple vigoureux, ferme et vivant dans l'aisance. Vous mettrez fin à ces boissons, à ce luxe qui vous rendent ridicules aux yeux des autres peuples.

Mes frères, j'ai fini, je vous demande que la journée d'aujourd'hui soit une journée de paix, pas de jeux, pas de danses. Oubliez ceux qui ne se sont pas conduits avec honneur et qui peuvent vous avoir trompés. Mes frères, comme l'esprit large pardonne tout, voilà ce que à quoi, j'espère, vous arriverez.

Ce matin, mes frères, j'ai pensé à vous et je me suis réjoui, mais j'ai aussi pleuré avec plusieurs familles de cette paroisse. Je sais que ce matin, à table et dans nos coeurs, des places étaient vides. Vous vous êtes regardés les larmes aux yeux, vous avez regardé la place de cet enfant, de ce frère, de cette soeur, de cette épouse, de ce père, de cette mère et vous avez pleuré.....

Nos années se poussent comme les flots du fleuve, une vague se déroule sur la grève, c'est un homme qui meurt; une autre vague survient, c'est encore un autre homme qui disparaît.....

L'année dernière, sur soixante-dix-sept, il y avait un certain nombre de personnes qui m'écoutaient, pleines de santé, d'espoir et d'avenir. Aujourd'hui, nous prions pour le repos de leur âme. Je souhaite, mes chers frères, de vous trouver tous ici l'année prochaine, mais si le bon Dieu avait besoin, pour

peupler son Paradis, d'en appeler à lui quelques-uns, je vous demande, ô mon Dieu, qu'ils laissent la terre munie de tous les secours de la religion, qu'ils partent de cet exil tout ruisselants du sang de Jésus-Christ.

Mes frères, je vous souhaite l'union qui fait le bonheur de la famille. Je vais vous citer un fait et j'espère que vous en tirerez votre profit.

Un homme et une femme vivaient dans le désaccord, leur unique enfant vint à mourir. Après la mort de cet enfant ils allaient tour à tour s'agenouiller sur la tombe du défunt, un jour la mère s'y rendait et le lendemain le père. Un jour, la Providence permet que, par le hasard, l'homme et la femme se trouvent à arriver ensemble sur la tombe de leur enfant, ils s'agenouillent sur ce tombeau, prient pendant quelques instants. Ils ne se regardent pas. A la fin, ils éclatent en sanglots, se lèvent, se jettent dans les bras l'un de l'autre et s'écrient: "Eh quoi! nous ne nous pardonnerions pas sur la tombe même de notre enfant. Nous avons vécu en désaccord jusqu'ici, mais à présent, nous ne ferons qu'un". La glace est rompue, l'accord est fait. Cet homme et cette femme ont fait un heureux ménage jusqu'à la fin de leur vie.

Maintenant, mes chers frères, je vais vous donner ma bénédiction sur la tombe de ceux qui nous ont précédés dans la céleste patrie.

A genoux. "Benedicat vos....."





SERMON A L'OCCASION DE LA BENEDICTION DES CLOCHES A ST-GREGOIRE DE MONT- MORENCY

*Si vocem ejus audieritis, nolite obdurare
corda vestra.*

Dès que vous entendrez la voix des cloches, souvenez-vous que c'est la voix de Dieu et n'endurcissez pas vos cœurs.

(Ps. 94. 8.)

Mes frères,

La cloche est une des merveilles de l'art chrétien. Les littérateurs, les poètes ont écrit, en l'honneur de nos cloches, des pages enthousiastes. Des musiciens de haute marque se sont extasiés devant leurs

combinaisons harmoniques. Des hommes de génie, de grands rois s'arrêtaient, ravis, pour prêter l'oreille avec complaisance à leurs émouvantes modulations. La foule, en qui réside un vague instinct de poésie, n'est pas étrangère aux sentiments exprimés par les maîtres de l'art. Vous-mêmes, mes frères, je n'en doute pas, vous aimez les cloches et vous n'êtes pas insensibles au charme de leur agréable symphonie.

Cependant, pour bien comprendre la beauté de la cloche paroissiale, il ne suffit pas d'avoir une âme éprise du beau artistique: il faut avoir le sens chrétien.

Mes frères, je voudrais que les cloches eussent pour vous d'autres sons que ceux qui frappent l'oreille, et voilà pourquoi je vais vous exposer leur rôle dans le monde social et dans le monde religieux.

Ce qu'il faut admirer dans les cloches, ce n'est ni le métal brillant dont elles se composent, ni la forme qu'elles ont revêtue dans leur moule, ni le bruit dont elles frappent les airs. Ce qu'il faut admirer en elles, ce sont leurs harmonies avec le monde des âmes, ce sont leurs rapports avec le ciel et la terre, avec les choses de la vie et les choses de la mort, avec les joies et les douleurs de l'homme, ce sont leurs relations avec la patrie, avec la religion, avec Dieu. Ce qui fait leur gloire et les rend aimables, ce sont les idées qu'elles réveillent, ce sont les sentiments qu'elles font naître, ce sont les services auxquels elles sont vouées, ce sont les ministères qu'elles remplissent. Pour moi, mes frères, afin de mettre un peu d'ordre dans un si vaste sujet, je vous dirai que j'aime les cloches, (a) comme citoyen d'abord, (b) ensuite comme chrétien. Comme citoyen, parce que les cloches civilisent; comme chrétien, parce que les cloches divinisent. En vous rendant compte de mes propres sentiments à l'égard des cloches, je vous montrerai quels doivent être les

vôtres, et je vous donnerai par là même l'explication de la cérémonie qui va s'accomplir.

Car vous allez être témoins, mes frères, d'une imposante cérémonie; il est toujours grandiose le spectacle de la consécration d'une cloche au service divin. Toutes ces prières, ces onctions sacrées ont quelque chose de mystérieux qui, tout à la fois, parle au coeur et frappe l'esprit. Le baptême d'un enfant, la consécration d'un prêtre, le sacre d'un roi, n'ont pas de rites plus solennels. C'est que les cloches, ces filles de l'air, ces génies des hauteurs célestes, en ce moment si gracieusement enguirlandées sous vos yeux, si riches dans leur parure de catéchumènes, rempliront tout à l'heure un ministère que j'appellerai auguste et sacré. Planant comme de mélodieux archanges au-dessus de vos têtes, elles rempliront exactement la mission du prédicateur assis dans la chaire de vérité. Aux jours décisifs de votre carrière, aux époques solennelles de votre existence, elles vous parleront de ce que vous avez de plus cher au monde; elles vous parleront de la famille, elles vous parleront de Dieu et de la patrie.

I

J'aime les cloches comme citoyen d'abord. Et pourquoi? Parce qu'elles sont l'honneur et la joie de la paroisse; parce qu'elles sont la gloire et l'ornement de la grande ville aussi bien que du plus humble village. Je me demande ce que seraient sans églises, sans clochers, sans cloches, les plus belles villes du monde? Des reines découronnées, assises dans la tristesse et l'humiliation. Je me figure une grande cité sans églises et sans cloches: quoi de plus morne? quoi de plus triste? Là, point de ces dômes solennels dont le seul aspect parle aux yeux. Là, point de ces voix mystérieuses qui descendent d'en haut des clochers et qui parlent à l'âme. Mais rien que le roulement des attelages, le grondement de la

foule; rien que le cri de la scie, le grincement de la lime, le bruit de l'enclume. Ah! dans cette cité pleine de peuples, vous sentez le vide, vous sentez Dieu absent, ne régnant plus, ne veillant plus sur la créature. On a dit qu'il y a trois choses tristes dans le monde: une ruche sans abeilles, une cage sans oiseaux, une maison sans enfants. Moi, mes frères, en regard de ces trois tristesses, j'en mets trois autres beaucoup plus grandes: un orphelin sans père ni mère, un village sans pasteur, une cité sans clochers ni cloches. Ah! le silence du désert planerait sur nos campagnes si d'un village à l'autre nos clochers ne se renvoyaient, soir et matin, leurs saluts harmonieux. Le plus magnifique paysage ne nous dirait plus rien si l'oeil n'y rencontrait que des demeures profanes, que les habitations de l'homme. Non! ce n'est pas assez; involontairement notre regard y cherche la flèche élançée, la tour sonore où s'abrite la cloche chrétienne. Il nous faut le clocher, ce doigt levé qui nous montre le ciel! Il nous faut la cloche, cet esprit consolateur qui chante dans les nuages et qui nous parle du paradis.

J'aime les cloches à cause du rôle important qu'elles jouent dans la vie sociale, mêlant leurs grandes voix à toutes les joies, à tous les deuils de la famille et de la patrie. Elles publient les événements saillants de la vie nationale, victoire, triomphes, retours de nos armées, fêtes patronales, anniversaires glorieux. Dans nos solennités patriotiques, écoutez-les chanter, ces aigles de bronze. Le jour de notre Saint-Jean-Baptiste, les entendez-vous saluer fièrement le vieux drapeau de Carillon, le dernier drapeau français qui ait flotté au vent du ciel sur le sol canadien, et qu'il suffirait de secouer un peu pour couvrir de gloire notre pays tout entier? J'aime encore la cloche, mes frères, parce qu'elle est l'amie de l'homme, l'amie surtout de l'affligé et du travailleur, l'amie du malade dont elle égale les journées douloureuses, les nuits sans sommeil,

l'amie du voyageur en détresse dont elle oriente la marche, qu'elle guide à travers la montagne jusqu'au seuil de sa maison où veille son épouse, où l'attendent ses enfants; l'amie du travailleur de l'atelier, l'amie du colon, dans la forêt, qu'elle console et encourage; l'amie de tous, parce qu'elle prend part à toutes les joies, à toutes les tristesses, à toutes les espérances.

Ici, mes frères, la cloche m'apparaît, vraiment, comme l'emblème et comme l'apôtre de la fraternité; car elle semble dire: autour de moi, pas d'égoïsme, pas d'isolement! Mes frères, voyez plutôt par un exemple: vous venez au monde: la cloche se hâte de sonner à votre baptême. "Voici un nouveau né." C'est dans un palais ou dans une chaumière, peu importe. A la douce chaleur de deux âmes qu'un amour chrétien unit à jamais, une petite fleur vient d'éclore, je veux dire un enfant a fait son premier pas dans la vie. Il est salué à son entrée par le sourire de ses parents. Mais ce sourire n'a pu effacer la malédiction écrite sur son front, la flétrissure imprimée sur son âme. Il faut l'efficacité merveilleuse d'un sacrement pour faire de lui le frère des anges et l'enfant de Dieu. Et pendant que les gouttes de l'eau baptismale roulent comme des perles sur cette tête chérie, les cloches s'ébranlent: leur joyeux carillon s'envole au loin; il va dire à la mère que son enfant vient d'entrer dans la grande famille de l'Eglise. Elles chantent les cloches, elles chantent le cantique de la nuit de Noël, elles chantent le cantique que les anges chantaient aux bergers en leur annonçant la grande nouvelle. **"Parvulus natus est nobis. Gloria in altissimis Deo".** — Un petit enfant vient de naître. Gloire à Dieu dans le ciel; sur la terre joie et bonheur à tous!!!

Ainsi donc, joie et bonheur à tous: voilà le souhait des cloches à votre naissance; voilà quel a été le premier chant des cloches sur votre berceau; voilà comment les cloches se sont hâtées d'inviter

tout ce qui vous entourait à saluer sympathiquement votre entrée dans le monde et dans l'Eglise. Eh bien! ce que la cloche a fait à votre baptême, elle l'a répété à toutes les autres phases de votre existence. Le jour béni de votre première communion, elle a invité le voisinage et la paroisse, le ciel et la terre à partager votre allégresse. Le jour parfumé de votre mariage, elle a mêlé jusqu'au pied de l'autel, ses joyeux battements aux battements de votre cœur; et quand la mort est apparue à votre foyer, la cloche a partagé votre douleur; elle a dans des glas qui retentissent encore au fond de votre âme et de vos souvenirs, pleuré avec vous le départ pour l'autre monde d'un frère, d'une mère, d'un enfant bien-aimé.

La cloche a donc pris part à toutes vos joies, à tous vos chagrins. Il semble que Dieu lui ait donné une âme capable de vibrer à l'unisson de tous les sentiments du cœur humain. Et voilà, mes frères, la raison de cette affection universelle qui s'attache à la cloche en général, et à la cloche de la paroisse en particulier. Demandez donc au pauvre émigré qui nous revient des Etats-Unis pourquoi son cœur bat plus fort, pourquoi ses yeux se mouillent de larmes, quand du haut de la colline, à son retour, il aperçoit le clocher, il entend de nouveau, de loin, l'Angélus du soir de sa paroisse? Ah! cette cloche adorable, que de choses touchantes elle lui redit au fond du cœur! Que de souvenirs elle évoque! Que de visages chéris elle fait passer devant ses yeux! Avec celui-ci, elle a pleuré aux funérailles d'un père, avec celui-là, elle a frémi de joie sur le berceau d'un nouveau-né!... Voilà bien la cloche, amie de l'homme, s'intéressant à tous les événements qui traversent notre vie, partageant comme une sœur toutes nos émotions. Et non seulement elle les partage, mais elle les fait partager: elle est vraiment la voix de Dieu, prêchant l'union, la concorde, la sympathie: elle est vraiment l'apôtre de la fraternité sociale...

Mes frères, si j'aime les cloches comme citoyen, comme chrétien je les aime bien davantage, et voici pourquoi. C'est que la cloche, cette grande musique du peuple et cette grande voix de l'Eglise, semble avoir pour mission, avant tout, de chanter la gloire de Dieu. Mieux que l'océan qui murmure un éternel cantique le long des rivages sonores; mieux que la foudre qui proclame au sein des orages le nom du Dieu terrible; mieux que les brises printanières qui soupirent le soir, dans les vieilles forêts, leur hommage au Créateur; mieux que toutes ces voix, la voix solennelle de nos cloches porte au ciel les adorations et les enthousiasmes de la terre. En même temps qu'elles chantent la gloire de Dieu, elles prêchent à l'homme les vérités fondamentales de la Foi, elles célèbrent les principaux mystères de la Religion. Les vérités fondamentales de la Foi! Les cloches sonnent les heures du jour et de la nuit: elles nous disent alors: "Frère, il faut mourir. A chaque coup frappé sur ce métal, tu fais un pas vers la tombe, vers l'éternité". Les cloches sonnent l'Angélus: elles nous rappellent l'Incarnation du Fils de Dieu; elles nous rappellent le mystère de l'espérance et du salut.

Les cloches sonnent au réveil du jour: elles nous invitent à la prière avec les oiseaux des bois, les fleurs de la prairie, avec toute la nature qui s'éveille elle aussi et semble ressusciter.

Les cloches sonnent le dimanche: elles sont un écho du Sinaï: "**Memento ut diem Domini sanctifices**". Souviens-toi qu'il faut sanctifier le dimanche, le jour du Seigneur.

Les cloches sonnent le catéchisme: "Entrez, mon frère, on va vous enseigner le chemin du ciel!"

Les cloches sonnent la messe: "Entrez, entrez à flots, entrez à pleines portes, peuples de la terre: vous allez être témoins encore une fois de la Passion du Christ. Car l'autel, à la messe, c'est encore la montagne du Calvaire, car le Saint Sacrifice, à la

messe, c'est toujours le drame libérateur du Golgotha qui se prolonge à travers les siècles!"

Les cloches célèbrent les mystères de la religion. Elles ont d'angéliques volées pour la nuit de Noël; elles ont d'enthousiastes Alleluias pour les fêtes du temps pascal; elles couvrent de leurs brillants carillons le chant des prêtres et des fidèles dans nos splendides processions de la Fête-Dieu.

Au contraire, elles ont des soupirs et des lamentations profondes, le soir de la Toussaint, pour la veille de la Commémoration des Morts, l'automne quand les feuilles rougies de nos forêts jonchent le sol comme les générations humaines qui disparaissent. Et quand elles accompagnent le bon Dieu auprès d'un pauvre moribond; et quand elles pleurent pendant le libéra d'un pauvre défunt, oh! alors, à l'unisson de nos cœurs brisés! elles ont des sanglots pleins leurs clochers.

Cependant, n'ayez pas peur: si les cloches savent pleurer à vos enterrements, elles savent aussi consoler, elles vous chantent ces immortelles paroles du Christ: "Resurrectio et vita". Je suis la résurrection et la vie! Séchez vos pleurs! Ecoutez-les mêlant leurs dernières vibrations aux dernières prières de la liturgie: "In paradisum deducant te angeli" !! O parole consolante! Disparaissez, tristes images de la mort, tentures de deuil, cercueil, tombeau, pourriture: disparaissez! derrière vous, pour cette âme qui semble nous quitter, j'entrevois déjà le Paradis!!!

Telles sont les cloches, mes frères. Chaque fois qu'elles s'ébranlent, elles rendent un son religieux, elles éveillent une idée chrétienne. Chacun de leurs tintements est un souvenir, une leçon, une consolation.....

PERORATION

Comprenez-vous, maintenant, mes frères, pourquoi l'Eglise déploie cet appareil, cette pompe, cette

solennité dans la bénédiction des cloches? Ah! c'est que l'Eglise a de grands desseins dans cette bénédiction. Elle veut les sanctifier, ces cloches, elle veut les séparer des choses profanes, afin de leur confier un ministère auguste: elle veut en faire l'organe et le porte-voix de la Divinité. Ces cloches vont être consacrées à la manière de nos calices et de nos ciboires parce qu'elles renferment dans leurs flancs d'airain la parole de Dieu, chose non moins vénérable que le corps du Christ. On va les oindre de l'huile des infirmes parce qu'elles devront encourager le chrétien dans tous ses combats; on va leur faire comme aux prêtres l'onction du saint chrême, parce qu'on veut leur communiquer comme une part de notre sacerdoce avec la mission d'instruire, de toucher, de convertir. O cloches désormais chrétiennes! O cloches désormais saintes et vénérables! A la fin de cette cérémonie, après ce sublime baptême qui va vous transfigurer, quand vous aurez été changées, non pas seulement en aigles de bronze pour célébrer les triomphes de la patrie, mais surtout en anges de gloire et de sainteté pour célébrer les triomphes de la religion, ouvrez vos ailes, prenez votre vol vers l'élégant clocher qui vous attend. Là, chantez d'abord le cantique de la reconnaissance: chantez le zèle du pasteur admirable de cette paroisse; chantez la générosité de vos parrains et de vos marraines; chantez l'esprit de sacrifice et de religion des habitants de cette paroisse de St-Grégoire du Sault-Montmorency, envolez-vous!!!

Allez donc, envolez-vous, cloches bénies; chantez votre reconnaissance; chantez la gloire de Dieu; exercez votre ministère et votre apostolat, et que tous se laissent guider par vos leçons dans la voie du salut, jusqu'au jour où vous chanterez, de concert avec les anges du ciel, notre entrée triomphale dans la gloire du Paradis.

"Si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra".

Ainsi-soit-il....



EXTRAIT D'UN SERMON SUR L'IVROGNERIE

L'IVROGNERIE RUINE:

1er POINT :

Les biens de la fortune.

S'il est pauvre — sa femme, ses enfants, plus sans cœur qu'une bête sauvage — les empêcher d'aller à l'étranger.

S'il est à l'aise — bonnes oeuvres.

2ième POINT :

Les biens de la nature.

L'homme est Roi de l'univers.

L'homme est Pontife de l'univers.

Roi esclave, au triomphe d'un empereur Romain.

3ième POINT :

Les biens de la grâce.

Perd la grâce sanctifiante, ou l'affaiblit.

Devient irrégulier.

Donne triste exemple à ses enfants.

2ième POINT :

L'ivrognerie ruine les biens de la nature; c'est-à-dire les prérogatives superbes avec lesquelles l'homme a été créé. Mes frères, nous sommes venus vous adresser quelques paroles d'édification sur l'ivrognerie, l'un des désordres qui exercent le plus de ravages dans le royaume de Jésus-Christ. Afin d'inspirer à leurs enfants une grande horreur pour l'intempérance, les habitants d'une ville païenne, nommée Lacédémone, choisissaient l'occasion où l'un de leurs esclaves s'était enivré et ils exposaient cet esclave sous les yeux de leurs enfants. Ce spectacle parlait avec éloquence et leur disait bien mieux que n'auraient pu le faire de longs discours, tout ce que le vice de l'intempérance renferme d'ignoble et de dégradant.

Mes frères, nous pourrions faire à peu près la même chose, ce matin. Pour augmenter l'horreur que vous avez déjà, pour la plupart, de ce vice ignoble, il nous suffirait de vous faire, ici la peinture d'un homme à l'état d'ivresse, et de vous rappeler

ainsi à quel degré d'abaissement descend un malheureux qui s'abandonne à l'intempérance. Nous pourrions rappeler à votre imagination, ce qu'un triste hasard a déjà quelquefois mis sous vos yeux peut-être, nous voulons dire, le spectacle d'un homme enivré, le spectacle d'un homme créé à l'image de Dieu, mais qui se respecte assez peu pour descendre de plein gré, prendre lui-même place parmi les êtres privés de raison. Nous pourrions vous peindre ce malheureux chancelant, couvert de boue, la bouche remplie de blasphèmes et d'obscénités, excitant chez tous ceux qui passent un invincible dégoût. Vous l'avez rencontré cet infortuné: un homme de votre paroisse, un parent peut-être, un voisin. C'était, je suppose, dans un voyage de ville, à bord d'un bateau public. Il était là, se roulant dans ses ordures, vômissant, avec les débris de son orgie, des saletés qui vous faisaient rougir. A quelques pas à l'avant du bateau, il y avait un troupeau de bêtes à cornes souillé lui aussi de son fumier; malgré vous, avec horreur, vous vous êtes détournés de cet ivrogne dégoûtant, vous êtes allés passer à travers ce troupeau immonde; votre frère vous inspirait plus de répulsion que ce troupeau lui-même.

Ah! C'est qu'il y avait chez votre frère une dégradation plus monstrueuse, contre nature; ce frère avait au front la marque du saint baptême, il se roulait sacrilègement, lui, dans ses ordures, avec toutes les livrées du Christ et de la religion.

Mais, mes frères, nous ne nous permettrons certainement rien de semblable aujourd'hui et nous nous garderons bien de faire, dans un temple plein de la sainteté du Très-Haut, la description d'un pareil spectacle: un homme enivré, au sentiment même des hommes les moins religieux, c'est une ignominie capable de déshonorer une halle, un marché public! Serions-nous justifiable de traîner une pareille infâmie dans la maison de Dieu? Non, non, mes frères, et voilà pour quel motif nous allons faire appel

à un autre moyen pour vous éclairer sur la nature du péché de l'intempérance.

Pour vous inspirer de l'intempérance toute l'horreur que mérite ce vice ignoble, nous allons vous entretenir plutôt ce matin **de la grandeur de l'homme**; nous allons vous montrer quel **rang superbe l'homme occupe dans la création**; nous allons vous montrer de **quelles prérogatives royales Dieu l'a couronné**. La religion, quelquefois, vous prêche l'humanité et tâche de vous inspirer de vous-mêmes de **bas sentiments**; essayons aujourd'hui, mes frères au nom de cette même religion, de vous inspirer de vous-mêmes un saint et noble orgueil; il n'est pas bon que l'homme se méprise tout entier.

Il y a dans l'homme un côté divin; c'est qu'il y a, dans l'homme tel que Dieu l'a créé, une dignité qu'il ne doit pas oublier, car cette dignité vient de Dieu. Quelle est donc cette dignité? Voyons un moment quelle est notre grandeur véritable, afin de mesurer par là l'abîme, de honte et de dégradation coupable, au fond duquel un homme descend, quand il consent à perdre sa raison dans l'ivresse et à fouler ainsi, à ses pieds la plus belle prérogative que Dieu lui ait donnée.

L'homme, mes frères, l'homme tel que Dieu l'a créé, c'est le plus noble chef-d'oeuvre qui, après l'ange, soit sorti des mains du Créateur. Mais il y a deux choses surtout qui distinguent l'homme, et pour lesquelles l'homme doit avoir de lui-même un grand respect et un orgueil reconnaissant: quelles sont ces deux choses, mes frères? Je le demande à la foi et la foi me répond: "L'homme, c'est en premier lieu, le roi de la création visible; en second lieu, l'homme c'est le véritable **pontife** de la création visible. Eh bien! mes frères, voyons d'abord de quelle manière l'homme est le roi de l'univers visible; pour cela, il faut faire passer sous vos yeux les belles scènes de la création.

Nous voilà aux portes du paradis terrestre, —

nous assistons à l'oeuvre des six jours. Voici Dieu qui est à façonner l'univers de ses mains puissantes. Il a créé l'univers, et il ne ménage pas les ornements, car il se propose de créer plus tard un être qui n'existe pas encore, mais qui devra éclipser tout ce qui tombe sous les yeux, qui portera imprimé dans son âme et sur son front, le cachet de Dieu, car, dès ce jour, Il se propose de créer l'homme, c'est-à-dire, un être doué de coeur et d'âme, d'intelligence raisonnable, la ressemblance même de Dieu. Il veut créer l'homme et voilà pourquoi il fait sortir des abîmes du néant, partie par partie, ce splendide univers qui éblouit nos regards; car avant de créer le roi, le Créateur veut d'avance lui bâtir un palais de ses propres mains. Pendant cinq jours mystérieux, le Grand Architecte travaille; le voilà à la fin du cinquième jour, et le voyez-vous, mes frères, surgir avec toutes ses splendeurs, ce palais superbe? Le voyez-vous, orné de tout ce qui peut rendre une habitation utile et commode? Voyez-vous, suspendus à la voûte du ciel, comme autant de gros lustres d'or, ces milliers d'astres qui l'éclairent jour et nuit? Voyez-vous la terre elle-même couverte d'un riche tapis vert émaillé de fleurs de toute espèce? Respirez-vous ces jeunes brises toutes parfumées qui parcourent les forêts? Tout est prêt: les ruisseaux murmurent, les poissons se jouent dans les eaux, les oiseaux comme autant de musiciens récréent les bois: tous les animaux attendent, dans une respectueuse allégresse, le maître qui doit leur commander: tout est prêt pour l'arrivée du Roi: tout est prêt et tout appelle l'arrivée de l'homme qui n'est pas encore créé et qui doit être le roi de la création visible.

Dieu ne tardera pas à le créer, mes frères, Dieu, à la fin du cinquième jour, jette comme un coup d'oeil sur le palais que ses mains divines viennent de façonner, il trouve ce palais véritablement digne de celui qui va l'habiter. Puis, chose étonnante

pour un Dieu, voilà qu'il se recueille, pour ainsi dire, voilà qu'il semble se consulter en lui-même... puis, sortant tout à coup de son mystérieux conseil, il dit: **"Faisons l'homme"**. Quelle expression nouvelle! Quel est donc l'être extraordinaire qui va paraître pour qu'il faille que le Créateur se consulte et délibère en lui-même? Car, vous l'avez vu, ce n'est point ainsi que la terre et le ciel, les astres, les montagnes et les grands océans ont été créés; une parole les a tirés du néant: **"Fiat lux"**! qu'ils existent! et toutes ces choses ont paru devant Dieu. Ah! mes frères, c'est que Dieu, en faisant toutes ces choses qui n'étaient pas l'homme, faisait encore de simples esclaves; aussi il commandait tout simplement, car le commandement convient à l'égard des esclaves; mais quand il s'agit de leur créer un roi, c'est autre chose, et aussi voyez comme Dieu change de langage: **"Faisons l'homme, dit-il, à notre image et à notre ressemblance!!!!"** Pourquoi, mes frères, ce solennel, cette majesté tout à coup, dans le langage du Créateur? C'est pour rendre le roi de l'univers grand aux yeux de ses sujets et grand à ses propres yeux; pour que l'homme n'oublie jamais sa propre grandeur et sa dignité quasi divine. Dieu commence lui-même par le traiter avec honneur, il le crée pour ainsi dire avec respect, et traite avec lui presque d'égal à égal: **"Faisons l'homme, dit-il, faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance"**...

Et voilà l'homme, mes frères, le Roi de l'univers, et voilà chacun de nous; et voilà comme il est grand, comme il est noble dans son origine et dans sa création. L'homme est donc le roi du monde; il n'a qu'à jeter les yeux sur lui pour lire sur son front, dans tout son maintien, le cachet de sa royauté. Comparez l'homme que Dieu vient de créer et tous les autres êtres de la création, et voyez comme tout chez lui, même à l'extérieur, marque sa supériorité sur les autres êtres; et voyez quelle différence. Un

savant (Buffon) l'a remarquée; tandis que tous les autres animaux, courbés vers la terre, ne peuvent que la regarder, l'homme, leur souverain, regarde, lui, le ciel d'où il vient, pour lequel il est fait. Il est droit, il est élevé; son attitude est celle du commandement: voilà le Roi! Examinez sa figure, son front, sa physionomie à travers laquelle son coeur et son intelligence transpirent; un feu divin anime ses traits, car Dieu a soufflé, sur ce chef-d'oeuvre, une étincelle de son âme et de sa propre raison. Voilà l'homme, voilà le souverain de l'univers, voilà la créature raisonnable...

Dieu va lui donner l'investiture de son royaume. Dieu alors lui fit connaître les limites de son empire et l'immense multitude de ses sujets: "Je t'ai créé à mon image, dit le créateur à Adam, et maintenant commande aux poissons de la mer, commande aux animaux qui traversent le ciel, commande aux bêtes qui habitent les forêts, et maintenant exerce ton empire sur toute la terre et sur tous les animaux qui se meuvent sous les cieux!" Et voilà que tout à coup, dit l'Ecriture, "Dieu fit venir tous les animaux en présence du premier homme afin que l'homme leur imposât un nom, comme étant ses sujets, et Adam les nomma tous d'un nom qui exprimait le caractère et les qualités de chacun d'eux".

Dès lors, mes frères, tous les animaux, par la volonté de Dieu, s'aperçoivent instinctivement que l'homme est leur roi: aussi, l'Ecriture nous les montre, même les plus féroces, pleins de respect à son égard: les lions, les tigres, les panthères sont remplis de douceur et de familiarité pour l'homme, ils sont dans les forêts pour son plaisir et son utilité, comme des serviteurs dans la demeure de leur maître.

Cependant, l'homme n'a pas été créé seulement roi de l'univers; une autre dignité plus sainte encore à laquelle l'intempérance porte une atteinte encore plus coupable, écrite sur son front : tout homme, mes

frères, au milieu de l'univers, est dans un sens un véritable prêtre. Qu'est-ce, en effet, qu'un prêtre dans le sens large du mot? C'est un personnage qui offre des sacrifices, qui immole des victimes et qui fait monter vers Dieu, au nom d'autres créatures, l'adoration suprême que Dieu mérite. Eh bien! considérez Adam, la seule créature raisonnable douée de raison au milieu de l'univers matériel, et voyez comme Adam est bien dans les desseins du Créateur un véritable prêtre qui sacrifie, qui aime, qui adore au nom de toute la création matérielle. Les autres ouvrages que Dieu venait de créer, en effet, étaient incapables par eux-mêmes de tendre à Dieu, c'est-à-dire, de l'honorer d'une manière qui lui fût agréable et qui fût de lui : ils n'avaient ni esprit pour connaître, ni cœur pour aimer, ni lèvres pour bénir. Tous les ouvrages de la création, quelque beaux qu'ils soient, ne connaissent ni Dieu, ni les merveilles que Dieu a mises en eux : ces ouvrages lui obéissent, mais d'une obéissance aveugle, muette, stupide : demandez à ces globes de feu qui se croisent dans les cieux sans jamais se heurter à quel maître ils rendent hommage dans leurs courses lumineuses. Ils ne sauraient répondre. Le diamant ne sait ni quel est son prix ni de qui il a reçu son éclat : comment pourrait-il en remercier Dieu? La brebis ne connaît pas celui qui l'habille et la nourrit; comment pourra-t-elle en rendre grâce. L'oiseau ignore de qui lui vient son brillant plumage, sa voix mélodieuse; quel remerciement Dieu pourra-t-il en attendre? Cependant il faut que toutes les créatures remercient leur auteur et lui offrent un hommage intelligent : il leur faut donc un interprète : or, voilà pourquoi l'homme, être intelligent et doué d'âme, de cœur et de liberté, n'est pas seulement roi de l'univers, mais prêtre et pontife, l'homme au milieu de l'univers visible, c'est un pontife au milieu d'un temple immense; qui adore au nom des autres êtres incapables de le faire par eux-mêmes, c'est un pon-

tife qui immole, qui aime. Tout l'univers alors connaît Dieu par l'intelligence de ce pontife, tout l'univers alors aime Dieu par le cœur de ce pontife, tout l'univers bénit Dieu par les lèvres de l'homme, roi et pontife de la création. Ah! mes frères, de quelle dignité, n'est-ce pas, Dieu a couronné Adam, — "Gloria et honore coronasti eum," — et dans la personne d'Adam de quelle dignité il a couronné chacun de nous! Avec quelle sainte fierté nous pouvons regarder le ciel, mais avec quelle fierté sainte et sacrée aussi nous devons nous respecter nous-mêmes, respecter notre intelligence, respecter notre raison par lesquelles avant tout nous sommes ce que nous sommes, Rois et Pontifes de l'univers!!!

Que fait l'intempérance, mes frères? Ah! vous l'avez compris, et vous voyez aussi bien que nous, maintenant, quel ignoble vice est l'intempérance! Est-il possible de trop flétrir un crime qui fait descendre un homme du rang sublime où nous venons de vous le montrer? Comprenez-vous pourquoi Dieu ferme aux ivrognes la porte du paradis? Déranger aussi profondément l'ordre et les desseins de la Providence en abdiquant contre la volonté du Créateur la double dignité de roi et de pontife de l'univers.

Pourquoi vos prêtres ont-ils maudit la boisson? Parce que vous ruinez votre santé? oui, sans doute. Parce que, par votre ivrognerie, vous scandalisez vos enfants, vous portez la désolation dans votre famille? Oui, sans doute. Parce que ce verre de boisson qui vous enivre va se changer en larmes amères qui couleront des yeux de votre épouse? Oui, sans doute. Parce que vous vous mettez dans l'impossibilité d'établir autour de vous, à l'ombre du clocher natal, vos enfants? Parce que vous serez cause qu'ils iront sur une terre d'exil, perdre leurs mœurs, leur foi peut-être? Oui, sans doute. Ah! si vous pouviez voir toutes les larmes que la boisson a fait répandre...!!! C'est la boisson qui peuple les prisons...!

—Quand un pauvre ami vous fait boire, dites-vous;

le verre de boisson va se changer en fiel et en vinaigre... dégrade l'image de Dieu...

Voilà, mes frères, l'une des raisons pour lesquelles vos prêtres ont maudit la boisson, voilà l'une des raisons pour lesquelles ils ont chargé d'anathèmes une passion qui fait descendre l'homme à la dernière place parmi les êtres et qui dégrade aussi profondément l'image de Dieu. (Comparaison : Vous êtes chef d'une maison honorable. Votre fils s'avilit, va se faire serviteur, l'esclave d'un homme de rien, quelle indignation : "Tu ravales l'honneur de la maison!")

Renouvelons aujourd'hui devant Dieu, mes frères, la généreuse résolution d'être fidèles à la tempérance et aux engagements que nous avons contractés pour mériter l'honneur de faire partie de la belle société de tempérance. Renouvelons au moins la résolution de nous respecter toujours assez pour ne jamais nous enivrer. Un vieux proverbe nous dit que "noblesse oblige" : Eh! bien, puisque noblesse oblige, rappelons-nous souvent notre noblesse, rappelons-nous que Dieu nous a sacrés presque aussi haut que les anges; c'est le témoignage aussi de la Sainte Ecriture. Rappelons-nous que Dieu nous a tous créés avec une sorte de royauté et de sacerdoce. Si nous avons toujours ces belles et grandes choses présentes à la mémoire, nous aurons horreur de l'intempérance, nous nous ferons, dans le sens chrétien du mot, un point d'honneur de ne pas laisser tomber à terre cette couronne de gloire que la main de Dieu a placée sur notre tête au jour de la création. Et par là, après avoir conquis, dès ici-bas, l'estime de nos parents, de nos enfants, de nos voisins, de nos concitoyens, nous mériterons de porter un jour dans le ciel, l'éternel pays de la joie, la couronne bénie des élus...

Ainsi-soit-il...



I

LE CHAPELET

Père du Rosaire,
"Fulcite me floribus",
Jetez-moi des fleurs".

Mes frères,

Une dévotion particulièrement chère à tous les enfants de la Ste Vierge et qui ne vieillit pas malgré le cours des âges, c'est assurément le Chapelet dont l'église aujourd'hui célèbre la fête. C'est aujourd'hui la fête du Rosaire, — mais, comme le chapelet n'est qu'une partie du Rosaire, il s'ensuit que la fête d'aujourd'hui est, en partie du moins, la fête du Chape-

let. Voilà pourquoi, mes frères, il est naturel de consacrer l'instruction de ce matin à nous entretenir de cette belle dévotion du Chapelet, si vénérable par son antiquité, si pleine de prodiges dans tout le cours de son histoire, si agréable à la Ste Vierge et surtout si utile à chacun de nous. Avec l'aide de Dieu, nous allons essayer de vous prouver deux choses. 1o Que la dévotion du Chapelet est une dévotion **agréable** à la Ste Vierge; 2o Que la dévotion du Chapelet est une dévotion **puissante** auprès de la Ste-Vierge.

Parmi vous, mes frères, il y en a un grand nombre qui récitent déjà, j'en suis sûr, leur chapelet tous les soirs; d'autres se reprochent probablement d'avoir trop négligé cette pratique de dévotion. Eh bien! encourager à commencer ceux qui ne l'ont pas fait encore, d'un autre côté, retremper la piété de ceux qui ont déjà l'heureuse habitude de réciter fidèlement leur chapelet, voilà le consolant résultat auquel nous souhaitons parvenir dans cette instruction.

I

Le Chapelet est une dévotion **agréable** à la Ste Vierge. Pour nous en convaincre, il suffit de nous demander ce que c'est, en réalité, que cette belle prière à laquelle beaucoup parmi vous, sans doute, sont déjà fidèles. Le Chapelet, c'est une série de salutations pleines de charme et de délicatesse à l'adresse de la Ste Vierge. Réciter le chapelet, c'est saluer la Ste Vierge un certain nombre de fois, en lui adressant les paroles les plus flatteuses, les compliments les plus gracieux qu'un enfant bien élevé puisse adresser à sa mère : c'est réciter un certain nombre de fois l'Ave Maria, c'est par conséquent rappeler à la Ste Vierge un certain nombre de fois toutes les merveilles que Dieu a opérées en sa faveur et qui sont de nature à la combler de joie car

les merveilles contenues dans l'**Ave Maria** sont sa couronne de gloire. Réciter le chapelet, par conséquent, c'est rappeler à la Ste Vierge un certain nombre de fois par la gracieuse salutation de l'Archange l'heure et l'instant fortuné où elle devint la Mère de Dieu. Vous n'avez pas oublié, mes frères, qu'un jour un brillant Archange, — l'Écriture le nomme Gabriel, — fut envoyé du ciel en ambassade auprès d'une jeune fille de Nazareth appelée Marie. L'Archange lui annonça que Dieu l'avait choisie entre mille pour être la Mère de son Fils, l'adorable Jésus, et voici en quel termes l'Archange lui fit part de cet étonnant privilège : "**Ave, gratia plena; Dominus tecum; benedicta tu in mulieribus.**" Ce qui veut dire en français : "Je vous salue, jeune vierge ornée de toutes les grâces; le Souverain du Paradis est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes de la terre." — C'est à cet instant même que le mystère de l'Incarnation s'est accompli dans le chaste sein de la Ste Vierge, et ce sont ces mêmes paroles de l'Archange qui forment l'**Ave Maria**. Or, chaque Ave Maria est comme une fleur de cette couronne que nous appelons le chapelet. Dans le ciel, la Ste Vierge est couronnée de perles, de diamants : l'Écriture nous dit que Dieu a mis jusqu'à des étoiles, dans la couronne de la Ste Vierge : **Coronata stellarum duodecim**. Nous ne sommes ni assez riches, ni assez puissants pour offrir à la Ste Vierge des couronnes de perles et d'étoiles; nous lui offrons le Chapelet, c'est-à-dire, une modeste couronne de prières.

Vous voyez déjà clairement, mes frères, jusqu'à quel point le chapelet doit être agréable à la Ste Vierge. Voilà pourquoi les paroles de l'Archange, les plus heureuses qu'aucune créature ait jamais entendues, se sont répétées d'âge en âge sur les lèvres des chrétiens. Du fond de cette vallée de larmes les chrétiens, à l'exemple de Gabriel, ne cessent de dire à la Mère de leur Sauveur : "Je vous salue, Marie, etc...." — Ave Maria. — C'est un Archange

aux ailes d'or et de pourpre qui les lui a adressées pour la première fois quand elle n'était qu'une humble jeune fille de la ville de Nazareth, et à présent qu'elle est assise dans le ciel au-dessus des anges, le genre humain lui envoie d'ici-bas la Salutation Angélique: **Ave Maria**. Quand elle l'entendit pour la première fois de la bouche d'un ange qui se tenait debout devant elle dans sa chambre, elle conçut aussitôt dans ses chastes entrailles le Verbe de Dieu et maintenant, chaque fois qu'une bouche humaine lui répète ces mots qui furent le signal de sa maternité divine, ses entrailles s'émeuvent au souvenir d'un moment de joie qui n'eut pas de semblable au ciel et sur la terre, et toute l'éternité se remplit du bonheur qu'elle en ressentit. Les fidèles, dès les premiers temps du christianisme, disaient donc l'Ave Maria.

Toutefois pendant bien des années, cette prière n'eut rien de réglé ni de solennel, c'est-à-dire que le chapelet n'existait pas encore: on n'avait pas encore conçu l'heureuse idée, comme St-Dominique le fit plus tard sous l'inspiration du ciel et de son propre coeur, de réunir l'Ave Maria un certain nombre de fois et de composer ainsi à la Ste Vierge une mystérieuse couronne de roses, un **rosaire** comme l'Eglise elle-même appelle gracieusement cette dévotion. On n'avait pas encore conçu l'heureuse idée de grouper l'Ave Maria et d'en faire à la Ste Vierge un frais bouquet qui aurait pour fleurs la Salutation Angélique et pour parfum la tendresse de ses chrétiens, ses chers enfants. Mes frères, c'est ce que fit plus tard St-Dominique, comme j'aurai l'occasion tout à l'heure de vous en faire le récit, et voilà ce que c'est que le chapelet: c'est tout simplement un bouquet de fleurs. Rien ne fait plaisir à une mère que de se voir couronner de la main de ses enfants, et nous sommes les enfants de la Ste Vierge. Elle-même, accoutumée pourtant à se promener dans les jardins du ciel, sollicite de nous cette gentillesse: "**Fulcite me floribus**". Jetez-moi des fleurs, nous dit-elle dans l'é-

criture. Rien ne fait plaisir à une reine, comme de recevoir de la part de ses sujets un compliment flatteur, et nous sommes les heureux sujets de la Ste Vierge, et pour lui faire plaisir nous lui rappelons à toute occasion par l'Ave Maria les choses qui lui font le plus d'honneur. Dans tout cela, n'est-ce pas qu'il n'y a rien que de très naturel. Un soldat français, chaque fois qu'il passait devant son officier avait pris l'habitude singulière de le saluer avec un mot de la langue espagnole. "Où donc, mon brave as-tu appris l'espagnol", lui demande un jour son officier? "A tel engagement", réplique le soldat. L'officier, secrètement flatté, ne peut maîtriser un sourire de satisfaction, car ce soldat venait de faire allusion à une brillante victoire remportée par ce même officier. Et voilà précisément, mes frères, ce que nous faisons dans le chapelet; nous faisons allusion à ce qu'il y a eu de plus glorieux pour la Ste Vierge. Il y a un morceau de musique, une marche anglaise très populaire et que l'on ne manque jamais de jouer toutes les fois que la reine Victoria fait quelque part son apparition dans son royaume; c'est une marche que plusieurs parmi vous ont été à même d'entendre peut-être: le **"God save the Queen"** marche royale, toujours répétée et toujours nouvelle. Il y a dans le chapelet, mes frères, mais dans un ordre de choses bien supérieur, quelque chose d'analogue à cette marche par laquelle on salue la reine Victoria, car il y a dans le chapelet, l'Ave Maria c'est-à-dire, une acclamation populaire, courte, mais belle et solennelle, que toutes les nations catholiques jettent sur le passage de la Ste Vierge, leur Souveraine bien-aimée. Vous rencontrerez, mes chers frères, de mauvais chrétiens, toujours disposés à critiquer les usages sacrés de l'Eglise et qui trouveront dans le chapelet une répétition fatigante et plutôt propre, diront-ils, à ennuyer la Ste Vierge qu'à lui faire plaisir. Mes frères, vous êtes éclairés d'une meilleure lumière que ces mauvais chrétiens, et pre

nant les choses dans un sens opposé vous comprendrez que l'amour n'a qu'un mot pour s'exprimer et qu'en **"le disant toujours, il ne se répète jamais"**. Nous ne craignons donc pas de fatiguer la Ste Vierge en lui disant, en lui répétant à tout moment, s'il est possible: Ave Maria, gratia plena. Salue, ô Marie, ô ma Mère; ton enfant te salue avec amour car tu es toute belle: **"Gratia plena"**.

2

Il reste à prouver, mes frères, que la dévotion du chapelet est une dévotion puissante auprès de la Ste Vierge. Pour cela, il suffira presque de raconter quelle a été l'origine du chapelet; quelle a été aussi l'origine de la fête du "St-Rosaire" que l'église aujourd'hui chôme avec tous ses enfants; car cette dévotion, mes frères, a fait son apparition dans l'église par des prodiges et prouve de prime abord que Dieu et la Ste Vierge voulaient clairement en faire un instrument de faveurs et de miséricorde. Ne nous en étonnons pas, mes frères. Rappelons-nous plutôt que Dieu choisit les choses les plus faibles en apparence, pour accomplir les merveilles les plus surprenantes. Il veut offrir aux Israélites un passage libre, un sentier à sec à travers les flots de la Mer Rouge qui se refermeront sur l'armée de Pharaon: que fait-il ? Il ordonne simplement à Moïse d'élever sa verge et d'étendre la main sur les flots. Il veut confondre l'orgueil du géant Goliath qui se confiait dans ses armes et qui insultait toute l'armée d'Israël: il emploie pour le terrasser un jeune berger, un frêle enfant, l'aimable David qui ramassa quelques cailloux au fond du torrent et qui, avec la fronde dont il abattait les oiseaux en gardant ses moutons, étend sans vie dans la vallée, le redoutable géant. Veut-il éclairer les nations qui sommeillent dans le paganisme; il choisit pour changer la face de la terre douze apôtres, la plupart ignorants et tous pauvres, sans

armes, sans crédit, sans prestige. Le chapelet, mes frères, le rosaire, voilà le faible instrument dont Dieu et la Ste Vierge voulaient se servir pour secourir l'Eglise dans une grande crise et les enfants de l'Eglise tous les jours de leur vie.

Vers l'an 1200 et quelques années, en effet, au moment où l'on ne connaissait pas encore la manière d'honorer la Ste Vierge par le chapelet, le midi de la France était devenu le foyer sanglant d'une grande guerre allumée par des hérétiques appelés Albigeois; c'était un double fléau: fléau spirituel, car les Albigeois, sous un vernis de sainteté propre à séduire les populations sans défiance, menaient en secret une vie des plus déréglées; fléau temporel aussi, car secourus comme ils l'étaient par de méchants princes catholiques, ils levaient la tête et promenaient le pillage avec une audace de plus en plus croissante. En vain pour les repousser plusieurs rois avaient armé leurs plus vaillants capitaines, tous leurs efforts étaient demeurés sans succès. Alors un jeune homme de famille noble, un jeune homme de la Castille appelé Dominique de Guzman se lève et prend en main la cause de l'Eglise. Dominique, fondateur d'un ordre religieux, mis au nombre des saints après sa mort, était une de ces âmes de feu fortement trempées que le ciel tient en réserve pour sauver la religion dans ses jours d'épreuves. Averti par une secrète inspiration d'en haut, Dominique invente alors et met entre les mains de la catholicité, non pas des armes de fer ou d'acier, mais une arme plus terrible encore, mais cette pratique de dévotion qu'on appelle le rosaire. C'en était fait de l'hérésie. Les bandes Albigeoises furent dispersées, et les familles qui avaient apostasié rentrèrent à pleine porte, pourrions-nous dire, dans la Bergerie du Bon-Pasteur: car l'histoire, mes frères, porte à celui de cent mille le nombre de familles tombées ainsi relevées de leur chute. Ce succès merveilleux qui prouve déjà la puissance du chapelet imprima à cette dévo-

tion un essor merveilleux; le peuple surtout s'attacha d'instinct à cette manière nouvelle et facile d'honorer la Ste Vierge, et pendant les siècles qui suivirent, il eût été difficile de rencontrer une famille qui terminât sa journée de travail sans réciter le chapelet; un voyageur qui osât s'aventurer dans une forêt dangereuse sans porter sur lui cette arme miraculeuse, — un marin qui risquât ses jours sur l'océan sans avoir à bord cette divine boussole. Des miracles sans nombre avaient déjà rendu le chapelet populaire et fait jeter de profondes racines à cette dévotion lorsqu'un prodige plus éclatant que tous les autres vint décider le Pape Pie V à instituer une fête exprès en l'honneur du Saint Rosaire.

C'était en 1571; il y avait par conséquent trois cents ans que les enfants de l'Eglise; hommes des campagnes et hommes de cités; rois, empereurs, magistrats civils; hommes du peuple et gens de noblesse récitaient le chapelet avec une piété de plus en plus croissante. Or, dans ces temps-là, comme une marée qui monte toujours et qui envahit peu à peu la grève, les armées musulmanes, insensiblement depuis un siècle, gagnaient du terrain sur les nations chrétiennes. Tout à coup, vers l'an 1571, leurs victoires deviennent de plus en plus rapides; leur chef, le farouche Sôlim, rêve déjà à la joie de voir son coursier se baigner jusqu'au poitrail dans le sang des enfants de Jésus-Christ. L'Eglise alors s'émeut, l'Eglise alors devient tremblante comme une colombe qui voit l'oiseau de proie fondre sur son nid; elle appelle sous les armes Don Juan d'Autriche, un brave militaire qui va rencontrer les barbares sur le Golfe de Lé-pante. Les Musulmans étaient supérieurs en nombre et ils avaient de plus à leur avantage cet élan superbes que donne l'habitude prolongée de vaincre. Ce fut une journée solennelle, mes frères, mais ce fut une immense boucherie que le soleil eut à éclairer ce jour-là. Le golfe était large; mais le pur sang des Chrétiens mêlé au sang des Musulmans rougis-

sait les eaux du Golfe. Bien loin du théâtre de la bataille, Pie V, le Pape qui régnait alors, priait sur les hauteurs de Rome, comme un autre Moïse, et toute la chrétienté priait avec lui. Des religieux surtout, appartenant à une confrérie du Saint Rosaire, parcouraient les rues de Rome et récitaient le chapelet de la Ste Vierge: ils conjuraient Marie, cette tour d'ivoire mystérieuse, d'être le boulevard de la chrétienté et du monde civilisé. Tout à coup, N. S. Père le Pape est secrètement averti par une voix d'en haut. (la chose, mes frères, a été authentiquement prouvée plus tard dans le procès de sa canonisation), tout à coup le Pape averti secrètement laisse là ses Cardinaux, et se précipite joyeux à la fenêtre de son palais en s'écriant: "Ah! mes bien-aimés frères, réjouissons-nous et remercions la Ste Vierge; il ne s'agit plus de larmes ni de supplications: Marie a mis les Musulmans en pleine déroute et nous le devons à ces religieux qui font en ce moment la procession en récitant le Rosaire".

Mes frères, c'était une inspiration, en effet; les choses se passaient sur le golfe de Lépante absolument comme Pie V les voyait des regards de l'esprit; et pour laisser de ce miracle mémorable un impérissable monument, le Pape a statué qu'au commencement d'octobre, tous les ans, une fête solennelle serait consacrée à l'honneur du rosaire: voilà, mes frères, l'origine célèbre de la fête d'aujourd'hui: elle remonte à 1571, c'est-à-dire, à l'une des époques les plus orageuses de l'histoire de l'Eglise.

Depuis cette époque, mes frères, la confiance des fidèles dans le chapelet a toujours été en grandissant, car depuis cette époque, la Sainte Vierge a semblé vouloir encourager cette manière de l'honorer par des faveurs de plus en plus multipliées. Je me lasserai, s'il me fallait ici vous narrer tous les prodiges accomplis par cette dévotion: qui pourrait en effet énumérer les malades qui lui durent le rétablissement de leur santé; les prisonniers délivrés

de leurs cachots, les marins échappés au naufrage, les pêcheurs surtout ramenés à Dieu par l'entremise du chapelet? Aussi cette dévotion devint et est encore aujourd'hui la dévotion de tout le monde. Charles, maître de l'Empire Romain, disait hautement qu'il n'entreprendrait jamais une guerre sans l'avoir récitée. Philippe, roi d'Espagne, disait à son fils : "Mon fils, si tu veux garder ton royaume, porte sur toi le chapelet de la Sainte Vierge". Louis XIV, une des gloires de la France, disait tous les jours son chapelet comme le plus humble moine. Mais qu'ai-je besoin, mes frères, de vous citer ces grands exemples? Vous êtes tous les enfants de la Sainte Vierge, n'est-il pas vrai? Vous l'êtes et vous vous en faites gloire; est-il besoin de presser si fort des enfants pour les engager à saluer souvent leur mère? Non, mes frères, oh! non; votre cœur vous l'inspirera et c'est assez de votre cœur.

Récitons donc souvent notre chapelet, mes frères, récitons-le avec respect, à genoux devant une image de la Sainte Vierge, et en famille, si nous le pouvons. Mais récitons-le coûte que coûte, quand même ce serait en allant à l'ouvrage, en revenant le soir du champ après sa journée faite: c'est la plus belle manière dont il vous soit possible de couronner votre journée. Oh! vous ne sauriez croire quelle bénédiction cette habitude attirera sur vous et sur votre famille! Et à l'heure de la mort vous verrez venir la Sainte Vierge au-devant de vous pour vous souhaiter la bienvenue, à vous qui l'aurez saluée tant de fois pendant votre vie, et vous dire: "Mon enfant, vous m'avez saluée souvent avec les paroles le l'ange. Ave. je vous salue moi aussi, car je ne suis pas restée insensible à vos hommages. Vous m'appeliez "Maria" l'étoile de la mer, eh bien! je veux l'être aussi pour vous, et je veux vous conduire au port. Vous m'appeliez "Gratia plena" ornée de toutes les grâces; et en retour je vous obtiens la grâce de la persévérance. Vous me félicitez de ce que le Sei-

gneur est avec moi, "Dominus tecum". Mon enfant il sera aussi avec vous, il le sera éternellement. "Voilà, mes frères, après les bénédictions dont elle vous aura en outre comblés sur la terre, la récompense finale dont la Sainte Vierge paiera alors votre fidélité à réciter le chapelet et c'est aussi la grâce que je vous souhaite aujourd'hui de tout mon coeur.

Ainsi-soit-il.

Malbaie, 25 septembre 1874.





POUR L'OUVERTURE DES QUARANTE-HEURES

Sustinui qui simul contristaretur et non
fuit, et qui consolaretur et non inveni.

J'ai attendu un consolateur, mais mon
attente a été vaine, j'espérais un ami, je
n'en ai pas rencontré. (Ps. 68, 21)

Mes Frères,

L'époque des Quarante-Heures est une époque
bien solennelle pour une paroisse, et comme il est
extrêmement important que tout le monde, jusqu'aux
enfants, puisse profiter de cette belle dévotion des
Quarante-Heures, il importe par là même que tout
le monde comprenne bien l'instruction que l'on vous

donne à l'ouverture des Quarante-Heures. Voilà pourquoi, nous tâcherons de diviser clairement ce que nous voulons vous dire. Dans la première partie de cette instruction, nous verrons ce que c'est, véritablement, que les Quarante-Heures; dans la seconde partie, nous vous ferons comprendre ce que vous avez à faire pendant les Quarante-Heures. Première partie. Qu'est-ce que les Quarante-Heures: c'est l'apparition de Dieu! Deuxième partie, qu'est-ce que nous avons à faire pendant ces Quarante-Heures: nous devons venir, surtout, **consoler N. S. Jésus-Christ!**

Mes frères, la Sainte Hostie, que vous allez venir adorer pendant ces deux jours, voilà quelque chose de bien petit aux regards de la chair; aux yeux de la foi, c'est la merveille la plus grande et la plus belle qui existe sous le ciel!

Les Quarante-Heures, mes frères, y avez-vous jamais profondément réfléchi: c'est l'apparition réelle de Dieu! — Il y a bien longtemps, dans un pays qui n'est pas le Canada, toute une population de voyageurs était campée, la nuit, au pied d'une haute montagne. Sur le matin, comme le jour commençait à rougir le bas du ciel, on entendit tout à coup la voix du tonnerre qui grondait dans le lointain: des éclairs sinistres se croisaient dans le firmament, une nuée épaisse couvrit peu à peu la montagne, et la sentinelle qui faisait la garde entendit, dans la profondeur des cieux, le retentissement prolongé d'une trompette puissante. Tout ce peuple voyageur était sous des tentes de toile, dans la plaine. Un vieillard le chef de leurs douze tribus, fit alors sortir de dessous les tentes la multitude, et toute cette multitude s'en alla, frappée d'épouvante, au-devant de Dieu. Au-devant de Dieu, oui mes frères, Dieu, dans ce temps-là, apparaissait quelquefois aux hommes, et Dieu ce jour-là devait apparaître aux enfants d'Israël sur le sommet d'une montagne appelée le Sinaï et toute cette multitude marchait donc au-devant de

Dieu, frappée d'une indicible terreur. Et certes, mes frères, le spectacle était grandiose: cette fumée traversée d'éclairs, qui s'élevait comme d'une fournaise ardente et qui enveloppait de plus en plus la montagne; le son de cette trompette qui devenait de plus en plus fort, et qui ébranlait au loin les airs; tout cela était bien de nature à frapper d'épouvante. Et voilà que tout à coup, sur le sommet extrême de la montagne, apparut Dieu, l'éternel Jéovah, celui qui est le maître du ciel et de la terre! Il apparut, vêtu de majesté, le front non pas couronné de fleurs, mais couronné d'éclairs; sous ses pieds Il foulait des nuages, et du sein de ces nuages se précipitait la foudre, et les douze tribus d'Israël, baissant les yeux et détournant la tête avec effroi, prirent la fuite en s'écriant: "Moïse, Moïse! parlez à Dieu, parlez vous seul, parlez pour nous! Car nous ne pourrions pas, sans mourir, envisager la gloire de Dieu!" — Voilà, mes frères, dans un trait d'histoire qui n'en donne pourtant qu'une idée bien pâle, ce que c'est que l'apparition de Dieu. Et les Quarante-Heures, qu'est-ce en réalité, sinon l'apparition aussi de Dieu parmi nous? C'est le même Dieu, mes frères, qui va vous visiter aujourd'hui. Dans cette hostie, qui va être exposée sur l'autel pendant quarante-heures, ce sera encore le maître du ciel et de la terre, l'Éternel Jéovah, celui qui tient dans le creux de sa main le tonnerre et les éclairs, la vie et la mort, des trésors d'amour et des trésors de vengeance! — Mais je m'arrête; il me semble, mes frères, que vous pourriez en ce moment m'adresser un reproche: vous pourriez me reprocher de ne pas vous parler de Dieu dans un langage qui respire suffisamment la tendresse et la confiance, et dans un sens vous auriez raison. Je vous disais que c'était le même Dieu: eh bien! non, mes frères, ce n'est pas le même Dieu. Lorsque Dieu apparaissait autrefois aux Juifs au milieu des tonnerres et des éclairs, Il leur apparaissait alors sous la loi de crainte. Mais aujourd'hui, Il

vous visite sous la loi d'amour et de grâce. Il a eu pitié de notre faiblesse. Il a inventé des prodiges, afin de pouvoir descendre au milieu de nous sans nous écraser du poids de sa gloire. Prenons courage, mes frères, et ouvrons nos cœurs à la confiance. Oh! une chose bien sûre, c'est qu'il ne veut pas que nous prenions la fuite à son approche comme le firent les Israélites sur la montagne du Sinaï. Il vient à nous, Il nous visite, mais Il vient à nous dans toute sa douceur et sa mansuétude. A force de nous aimer, son cœur a fini par avoir besoin de notre cœur; son cœur a besoin que nous l'approchions! Voilà pourquoi il a dépouillé ce vêtement de majesté dont les anges dans le ciel ne peuvent soutenir l'éclat. Pendant ces Quarante-Heures, Il veut s'entretenir avec chacun de nous familièrement, dans tout le laisser-aller de la conversation la plus intime; absolument comme un ami converse avec son ami qu'il aime, absolument comme un bon père converse avec ses chers enfants. Et voilà ce que c'est que les quarante-heures; c'est la visite de Dieu, c'est l'apparition de Dieu; mais c'est l'apparition, la visite d'un Dieu d'amour. Dans cette hostie que le prêtre va consacrer tout à l'heure et qui éclipserait tous les soleils du firmament si Dieu la laissait rayonner dans toute sa gloire, Jésus-Christ, le roi du ciel et de la terre, sera véritablement présent en corps et en âme, en chair et en os, Dieu et homme, absolument comme Il était autrefois dans la crèche de Bethléem, sur les genoux de la très Sainte Vierge, dans les rues de Jérusalem; mais ce sera Dieu-Jésus, c'est-à-dire Dieu tout amour et toute tendresse.

2ième point. — De notre côté, quelle conduite devrons-nous tenir à l'égard du St-Sacrement pendant les quarante-heures? La réparation, mes frères, voilà le grand devoir qui prime tous les autres et qui s'impose d'abord à nous, si nous voulons entrer dans l'esprit de l'Eglise et consoler Jésus-Christ comme il veut être consolé. Oui, nous viendrons auprès de

Jésus-Christ réparer les mille outrages qui s'adressent tous les jours à Jésus-Christ et qui feraient pleurer les Anges dans le ciel si les anges dans le ciel pouvaient pleurer! Nous avons le bonheur de parler de Notre-Seigneur à des catholiques sincèrement croyants, et pour vous montrer jusqu'à quel point ce grand devoir de réparation prime tous les autres, il nous suffira de vous peindre: Combien Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le St-Sacrement est indignement outragé; Combien Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le St-Sacrement est indignement oublié.

Indignement outragé. — Une comparaison, s'il-vous-plaît. Une religieuse très célèbre, la Socur Emmerich, eut un jour une vision. Elle vit Notre-Seigneur Jésus-Christ au fond d'une citerne desséchée. Dans la nuit qui a précédé la passion, les soldats qui gardaient Jésus, afin d'exercer leur surveillance avec moins de peine, l'ont descendu dans une espèce de puits, au fond duquel le divin Prisonnier est assis, les mains liées derrière le dos. La nuit s'écoule; le soleil du vendredi-saint se lève au-dessus des collines, monte lentement dans le ciel, et atteint peu à peu une hauteur suffisante pour darder dans le puits un rayon oblique. Ce rayon tombe sur la face de Jésus; cette lueur solitaire éclaire son visage auguste; Jésus lève ses yeux mourants pour la recueillir, et le soleil éclaire ainsi celui qui l'a créé. La pâleur de la mort couvre déjà sa face livide, défigurée par la boue, le sang et les crachats, de ravissante qu'elle était.... Ses beaux cheveux, dans lesquels les baisers de la Sainte Vierge ont laissé comme un parfum céleste et un rayonnement de grâce, sont souillés et dans le plus affreux désordre. Ses vêtements en lambeaux le couvrent à peine. C'est dans cet état qu'il reçoit les premiers rayons de ce soleil levant qui devra, à son coucher, l'éclairer sur la croix. — Mes frères, comme cette vision touchante ne me semble pas un vain rêve! Jésus-Christ, dans

cette espèce de puits obscur, oh! comme voilà bien l'image fidèle du St-Sacrement, oh! comme voilà bien la peinture sensible de Jésus-Christ attaché au fond de nos tabernacles! Caché, obscur, couvert d'ignominie; livré sans défense au pouvoir de ses créatures; abandonné de tout le monde, même de ses plus intimes amis; dans un puits, c'est-à-dire, dans cet obscur tabernacle, dans cette vulgaire petite prison de bois sur laquelle une piété languissante a jeté comme à regret une légère dorure, dans un coin de cet univers qui est pourtant son oeuvre et sa création: voilà Jésus-Christ depuis dix-huit siècles! C'est ainsi que je le vois chez tous les peuples, dans chaque pays, dans chaque province du monde, — méprisé, outragé avec indifférence!...

Et quels sont donc ceux qui outragent ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ? Les protestants — les catholiques sacrilèges — les bons catholiques eux-mêmes!

Les protestants. — Le St-Sacrement, en effet, a toujours été comme le point de mire des attaques de l'hérésie. Les hérétiques, dans certains pays, sont allés jusqu'à piller les églises catholiques; ils y ont mis le feu d'une main sacrilège afin de faire brûler l'Hostie trois fois sainte; ils ont arraché bien des fois cette même hostie du sein de nos tabernacles et l'ont fait fouler aux pieds de leurs chevaux: voilà, mes frères, comment les protestants, aveuglés par l'erreur, ont outragé le St-Sacrement des centaines et centaines de fois, dans des siècles moins civilisés que les temps où nous vivons. Depuis, la haine des protestants envers le St-Sacrement a pris une autre forme. Ce n'est plus avec le fer et le feu que l'on attaque aujourd'hui le St-Sacrement; c'est avec l'arme du sarcasme et du blasphème que l'on fait la guerre à Jésus-Christ présent dans nos tabernacles! Tous les jours, des milliers de protestants ne tarissent pas d'injures à l'adresse du Saint Sacrement dans leurs conversations privées, dans leurs discussions avec les catholiques, dans les livres impies

qu'ils font imprimer pour combattre cette auguste croyance de l'église. Et Jésus-Christ, dont l'oreille recueille les mille bruits de la terre, entend ainsi, du fond de ses tabernacles, cet immense concert de blasphèmes qui monte jour et nuit du sein des nations protestantes, qui monte comme une fumée provocatrice, qui va attrister le ciel, le pays de la joie par excellence, et qui serre de chagrin sur nos autels le coeur si aimant de celui aux pieds de qui tout l'univers devrait fondre d'amour!

Cependant, mes frères, croyez-vous qu'il n'y a que les protestants qui outragent ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ? Hélas! non, oh! malheureusement non! Parmi les catholiques, oui parmi les catholiques, il y a des hommes qui connaissent Notre-Seigneur Jésus-Christ, il y a des hommes que la Providence a fait naître avec les lumières de la vraie foi, qui n'ont pas, comme ces pauvres protestants, le bandeau de l'erreur sur les yeux, et qui, malgré cela, outragent sans terreur et sans remords Notre-Seigneur Jésus-Christ! Nous pourrions comparer le St-Sacrement à deux choses que vous connaissez bien: nous pourrions comparer le St-Sacrement au jardin de Gethsémanie. C'est là que Judas un soir, à la tombée de la nuit, est venu trahir Notre-Seigneur. Eh bien, voyez le St-Sacrement. Il y a dix-huit cents ans, n'est-ce pas, que Jésus-Christ est au milieu de nous dans le St-Sacrement, eh bien, durant cette longue audience, combien de Judas sont venus frapper de nuit à la porte de cette habitation mystérieuse? Nous voulons dire, — Combien de mauvais chrétiens sont venus vendre Notre-Seigneur Jésus-Christ dans une communion sacrilège! Ils sont venus à la Sainte Table sans avoir la franche résolution d'éviter le péché mortel au moins, et l'occasion du péché mortel! Ils sont venus surprendre Notre-Seigneur Jésus-Christ, non pas entouré d'une troupe de voleurs armés de bâtons comme le fit l'infâme Judas au jardin de Gethsémanie mais ils sont venus surprendre

Jésus-Christ accompagnés d'une troupe de démons; ils sont venus à la sainte table avec le démon de la haine, avec le démon de la rancune, avec le démon du blasphème, avec le démon de la calomnie et de la médisance pas réparées, avec le démon de l'ivrognerie, peut-être, avec des démons plus monstrueux encore! Ces nouveaux Judas sont venus à la sainte table le sourire de la piété sur les lèvres. Les yeux hypocritement baissés ils sont venus presser Notre-Seigneur Jésus-Christ dans leurs bras sacrilèges! Avec une audace qui fait trembler le ciel, des mains, décidées à commettre encore l'iniquité, n'ont pas craint de soulever la nappe de la table sainte! Ils se sont présentés en amis sincèrement convertis, tandis que sous leurs habits leur main coupable tenait un poignard caché! Oui, mes frères, pour n'avoir pas déclaré à confesse tel péché grave; oui, mes frères, pour avoir déclaré à confesse tel péché grave avec l'arrière pensée de recommencer plus tard la même conduite coupable, oui, chrétiens, cent fois criminels, vous avez percé à coups de poignards Jésus-Christ adorable, Jésus-Christ tout-puissant, Jésus-Christ surtout qui vous aime! Ah! malheureux, qu'avez-vous fait! Avez-vous jamais sondé cet abîme d'iniquité où vous êtes descendus! Avez-vous jamais compris toute la scélératesse d'une communion sacrilège! Rappelez-vous l'horreur qui s'attache au nom d'un traître; rappelez-vous Judas! Judas! Ce n'est plus un nom comme un autre nom Judas! c'est devenu une exclamation, un cri d'horreur, parmi les hommes! Voyez-le dans l'histoire: la postérité, qui réhabilite tant de criminels pourtant, n'a jamais voulu absoudre Judas. Tous les siècles sont passés tour à tour devant lui, et lui ont craché au visage avec un souverain mépris! Pourquoi, mes frères? Pourquoi? Parce que Judas a été un traître! Parce que Judas a trahi, avec l'une des choses les plus saintes de la terre, le personnage le plus saint de la terre et du ciel! Parce qu'avec un baiser, le signe

de l'amitié, Judas a trahi Jésus-Christ le roi divin du ciel et des siècles: voilà Judas, et voilà le chrétien sacrilège!

Nous avons dit que le St-Sacrement ressemble encore à la montagne du Calvaire. Le St-Sacrement, en effet, c'est comme la passion de Notre-Seigneur qui s'élargit, qui se prolonge à travers les siècles. La présence de Jésus-Christ au St-Sacrement, c'est comme un crucifiement mystique mais réel qui dure toujours. Au St-Sacrement en effet, comme au jour de sa passion, tous les genres d'outrages et de sauvages douleurs sont là réunis autour de lui. Les protestants sont là qui représentent Pilate, qui représentent Hérode, qui représentent les soldats romains, qui représentent les Juifs incrédules, tous, **refusant de croire**; les catholiques sacrilèges sont là qui représentent quelque chose de plus ignoble encore, car ils représentent Judas, **croyant, mais ne voulant pas renoncer à sa passion**: et savez-vous qui nous représentons, nous tous, mes frères, qui nous flattons peut-être en ce moment de n'avoir pas continué de quelque façon la passion de Notre-Seigneur? Rappelons-nous nos communions trop tièdes, nos irrévérences dans l'église, nos ennuis blessants devant le St-Sacrement, nos rechutes multipliées dans le service de Dieu. Nous représentons St-Pierre sans ses larmes et sans son repentir; nous représentons les Apôtres qui s'enfuirent lâchement aux approches de la passion; nous représentons cette foule de gens curieux et sans dévotion qui assistèrent, froids spectateurs, au crucifiement de Notre-Seigneur: ils étaient là, sans haine peut-être, mais aussi sans amour, sans compassion, au moment où le soleil se voilait de tristesse, au moment où les rochers éclataient de douleur! Donc, mes frères, le St-Sacrement, c'est la passion de Notre-Seigneur qui se prolonge, et chacun de nous y joue un triste rôle!

Mais je vous ai dit que Jésus-Christ dans le St-Sacrement est **indignement oublié**. Avez-vous ja-

mais réfléchi, mes frères, dans quelle solitude nous laissons Dieu au St-Sacrement? Quand vous passez quelquefois, le soir, devant l'église, pour vous rendre à quelque joyeuse réunion d'amis ou de famille, avez-vous remarqué, à travers les vitraux du temple, cette lampe solitaire qui brille devant le St-Sacrement? Mes frères, c'est là la seule société de Notre-Seigneur, votre ami du ciel! C'est là la seule société non seulement durant la veillée, durant la nuit, mais bien souvent, hélas! durant le jour! A peu près toute la paroisse, souvent, est à se récréer, à prendre de la joie; Jésus-Christ, seul comme un étranger qui n'est pas de la famille, s'ennuie des heures et des heures dans la solitude du tabernacle. Nous disons, mes frères, qu'il s'ennuie, et cette façon de parler a son côté vrai. Jésus-Christ n'a-t-il pas avoué, en effet, que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes. Donc, il souffre, il languit, donc il éprouve une espèce d'ennui mystérieux, quand les hommes fuient sa présence!

Et pourtant, comment expliquer cette ingratitude de notre part? Il est si doux de visiter Jésus-Christ dans le silence de ses tabernacles! Avez-vous jamais, mes frères, fait une visite au St-Sacrement avec amour et piété? Oh! Comme il vous a été bon, alors, n'est-il pas vrai, de vous trouver seul dans la maison de Dieu, et comme vous conservez de ces courts moments un cher souvenir! Oh! oui, il fait bon de voisiner familièrement Notre-Seigneur dans le silence de ses tabernacles! L'âme chrétienne sent alors qu'il y a bien là, véritablement, dans l'église, une Divinité réellement présente. L'air même que la bouche respire aux pieds des tabernacles du Dieu consolateur suffit quelquefois pour inonder le cœur d'un calme, d'une joie, d'une félicité, qui ne sont pas de la terre, qui sont plutôt un avant goût des joies du ciel. Tout contribue à charmer les heures qui s'écoulent en présence du St-Sacrement. Ce demi-jour de nos églises, si bien en harmonie avec nos

de mi joies d'ici-bas; ces images des saints, que l'on voile quelquefois, comme aujourd'hui, par respect pour le St-Sacrement; ces cierges qui se consomment aux pieds de Jésus comme des âmes embrasées d'amour; ces fleurs qui parfument le sanctuaire, comme pour répandre autour de leur roi l'atmosphère embaumée du Paradis terrestre; et puis enfin, au fond du tabernacle, sous ces voiles mystérieux, cette Majesté toute de grâce, si belle et si visible aux regards de l'âme croyante! Là, cette union vivante de la nature divine et de la nature humaine; là cet Enfant de la Très Sainte Vierge, ce Jésus, ce Christ souverainement beau, que l'âme aime à contempler avec une irrésistible extase, parce qu'elle ne trouve à lui comparer aucun des enfants des hommes: *Speciosus prae filiis hominum.* — Là, Celui qui de toute éternité m'a connu, m'a aimé, m'a permis de naître et d'exister, m'a racheté de l'enfer, et qui, un jour, je l'espère du moins, me jugera avec plus d'indulgence que ne pourrait le faire ma propre mère! Ah! mes frères, n'en voilà-t-il pas de reste pour nous attirer quelquefois auprès du St-Sacrement? Si donc, jusqu'à présent, nous avons visité trop peu souvent Notre-Seigneur dans ses tabernacles, si jusqu'à présent nous sommes restés trop étrangers à ces joies de l'église, hâtons-nous de réparer, pendant ces quarante-heures, notre indifférence passée.

Donc, nous l'avons vu: Jésus-Christ au St-Sacrement est indignement outragé, il est indignement oublié. Que faites-vous, mes frères, quand l'un de vos amis ordinaires est ainsi traité? Vous sentez courir dans vos veines une généreuse indignation. Vous courez chez lui, vous lui dites: "Ami, console-toi: on t'a blessé injustement. Malgré cet oubli où l'on te laisse languir, malgré ces outrageants passe-droits dont on veut t'humilier, sache-le bien, tu n'es pas descendu de l'épaisseur d'un cheveu dans mon estime; et tes amis te sont plus que jamais attachés!" Voilà, mes frères, ce que vous faites tous les jours:

eh bien! serez-vous moins généreux envers Jésus-Christ, votre ami du ciel?

Venez donc, mes frères, durant l'exposition solennelle des quarante-heures, c'est l'invitation de notre vénérable Archevêque; venez donc réparer par vos adorations, par une fervente communion surtout, ces mille outrages faits à votre Dieu. Que toute la paroisse, que chaque famille, que chaque fidèle s'efforce, pendant ces quarante-heures, de consoler ce Cœur "qui a tant aimé les hommes!" Vous suspendrez un instant vos travaux. Vous avez déjà, plusieurs d'entre vous, rivalisé de zèle pour l'ornementation du temple de Dieu. Par là, vous avez déjà commencé à toucher le cœur de Notre-Seigneur. Toutefois, mes frères, rappelez-vous que l'ornementation de votre église ce n'est pas encore ce à quoi Jésus-Christ tient le plus. Et qu'a-t-il besoin de ces ornements, Jésus-Christ, lui à qui le ciel et la terre appartiennent avec tous leurs trésors! Lui, sous les pieds de qui les anges semblent avec amour étendre le bleu firmament comme un riche tapis d'azur; Lui, qui chaque soir, pour se faire des couronnes, pourrait envoyer ses chérubins cueillir, dans les brillants déserts du ciel, ces milliers d'étoiles qui étincellent la nuit comme des fleurs de feu! Rappelez-vous, mes frères, que ce à quoi Jésus-Christ tient surtout, c'est votre cœur, c'est votre volonté. Il estime plus un acte d'amour et une franche résolution d'éviter le péché que les plus belles décorations que l'on suspendrait avec indifférence. Donc, mes frères, vous viendrez l'adorer avec amour, et vous viendrez l'adorer accompagnés d'une bonne et sincère confession!

Et vous viendrez tous! Vous viendrez, parents chrétiens, qui désirez attirer sur votre famille les bénédictions de Dieu: vous conduirez avec vous vos enfants, qui sont votre joie et votre couronne! Vous viendrez, jeunes gens, qui traversez la formidable époque des brûlantes tentations; vous êtes à l'avant-

garde de l'armée chrétienne, vous essayez, plus que les autres, le feu de l'ennemi; venez retremper vos courages, et Notre-Seigneur combattra avec vous!

Venez, jeunes enfants, venez à Notre-Seigneur : Jésus-Christ vous aime avec une indicible tendresse; la mère la plus aimante ne ressent rien qui approche de la tendresse de Notre-Seigneur pour les petits enfants!

Venez, vieillards, déjà penchés sur la tombe; venez adorer dans son temple Celui qui bientôt consolera votre agonie dans le Saint Viatique avant de vous apparaître dans toute la majesté du Juge Souverain!

Mais il y a une classe de chrétiens, surtout, à qui Jésus-Christ adresse les plus pressantes invitations: ce sont les pécheurs! Oui, vous aussi, misérables pécheurs, vous surtout, misérables et infortunés pécheurs qui traînez en gémissant la longue chaîne de vos iniquités; venez à Notre-Seigneur, essayez enfin une conversion sérieuse. Y a-t-il, mes frères, parmi ceux qui m'écoutent, de ces pauvres âmes qui sont en péché mortel? Y a-t-il, dans cette église, de ces pauvres chrétiens qui s'endorment chaque soir avec l'horrible peur de s'éveiller peut-être au fond de l'enfer? Ah! vous sentez en ce moment l'épine du remords déchirer votre conscience. Pauvres frères, prenez garde, et souvenez-vous que le découragement n'est jamais bon. Prenez garde au désespoir. Convertissez-vous, mais ne désespérez pas! Souvenez-vous que Jésus-Christ lui-même vous a comparé à des brebis égarées dans les montagnes. Ce Bon-Pasteur vous cherche en ce moment du regard; il brûle de vous rapporter au bercail sur ses épaules! Oh! levez-vous, et dites-vous à vous-même: Oui, oui, j'irai me jeter aux pieds de mon confesseur, aux pieds de Dieu: je lui dirai: "Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant. Mais je veux me convertir, je veux changer de vie! Je veux recouvrer l'honneur de mes moeurs, je veux rentrer en grâces

avec ma conscience et avec Dieu; je veux goûter encore une fois cette paix du coeur, cette paix de l'âme que j'ai perdue par ma faute mais que j'ai connue dans des jours meilleurs!"

Ainsi-soit-il





POUR LE JOUR DES ROIS

Lumen ad revelationem Gentium.
Le Christ sera un flambeau qui éclairera
les nations. (Ev. Luc, 2).

Voyez-vous, mes frères, ces trois voyageurs, qui traversent le désert suivis de riches équipages? Ce sont trois Rois, ce sont trois étrangers qui arrivent d'un pays lointain; ils viennent du fond de l'Orient. Ce sont de savants astronomes qui ont passé peut-être bien des nuits à étudier, dans le firmament, les brillantes Constellations, à suivre dans le ciel la course silencieuse des astres. Et ils ont aperçu, un soir, une étoile qui apparaissait pour la première fois, une étoile étrange de forme et d'éclat, mais belle, mais pour eux environnée d'une consolante lu-

mière. Et en effet, tout païens qu'ils étaient, c'étaient des hommes droits, sincères, ayant soif de vérité. Et cette étoile leur avait été prédite. Et ils avaient entendu parler, confusément, du Messie qu'il devait naître au milieu de la Judée, et Dieu leur expliquant intérieurement le sens du phénomène, ils comprirent ce que voulait dire pour eux l'apparition de cette nouvelle étoile. Sans hésiter, ils se mettent en chemin, ils suivent avec respect cet astre voyageur qui marche devant eux, qui passe lentement au-dessus des montagnes, des villes, des bourgades, qui s'arrête enfin au-dessus d'une pauvre étable creusée dans le flanc d'une colline, dans les environs de Bethléem. Et les trois voyageurs, mettant pied à terre, ouvrant chacun un vase magique, offrent à l'Enfant Jésus trois présents mystérieux : de l'or, pour reconnaître sa royauté; de l'encens, pour reconnaître sa divinité; et de la myrrhe, — une sorte de gomme précieuse mais amère, — pour reconnaître son humanité, c'est-à-dire, pour signifier que l'Enfant Jésus, tout Dieu qu'il était, serait comme chacun de nous soumis à la souffrance. — "Nous avons vu son étoile en Orient, dirent-ils à la Ste Vierge, et nous sommes venus l'adorer : *Vidimus stellam ejus in Oriente et venimus adorare eum.*"

A Noël, mes frères, l'Eglise nous rassemblait joyeux dans l'étable de Bethléem avec les bergers de la Judée, et quinze jours à peine écoulés, nous voici encore, cette fois avec des rois venus de l'Orient dans cette même étable de Bethléem. Ah! mes frères, n'en soyons pas surpris : car il est naturel que le mystère de l'adoration des Mages soit un grand mystère d'amour : c'est l'anniversaire de notre grande réconciliation avec la vraie Religion : c'est l'anniversaire du jour où Dieu s'est réconcilié avec le monde païen. Ces trois princes de l'Orient que l'on appelle les rois Mages, ce sont les premiers païens qui soient entrés dans le bercail de l'Eglise. L'Egli-

se célèbre aujourd'hui le retour des premiers Gentils à la lumière, et comme nous étions du nombre de ces Gentils, nous, mes frères, c'est véritablement le retour de nos ancêtres à la lumière que l'Eglise célèbre le jour des Rois. — **Lumen ad revelationem gentium.** — Dieu est descendu du ciel pour éclairer les nations idolâtres.

La question toute naturelle que chacun de nous peut se faire aujourd'hui, mes frères, la voici : Quel sentiment cette fête parmi nous doit-elle réveiller ? Votre cœur m'a déjà répondu : La fête des Rois doit avant tout réveiller en nous un vif et profond sentiment de reconnaissance, puisque nous avons eu le bonheur d'être appelés à la lumière de la vraie foi dans la personne de ces trois princes païens qui nous représentaient. Le bonheur d'être né dans la vraie Religion, voilà donc, mes frères, le sujet que nous allons en quelques mots vous mettre sous les yeux : la peinture d'un peuple idolâtre, c'est-à-dire, l'état où se trouvaient tous les peuples avant la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre. l'état où se trouvent encore aujourd'hui plusieurs peuples, l'état enfin où nous serions nous-mêmes, nous, enfants d'un pays si religieux, si nous étions nés dans le paganisme.

Rien n'est triste, mes frères, comme l'état d'un peuple qui a une fois perdu de vue le vrai Dieu. A part l'irréparable malheur de courir les yeux fermés à cette région d'éternelles douleurs que l'on appelle l'enfer — ils y tombent comme tombe la neige, en hiver, — quelle vie misérable, sans joie et sans espérance, ces peuples idolâtres traînent même sur cette terre. Pour en avoir une légère idée, vous allez avec nous jeter un regard, 1° **dans leurs temples,** 2° **dans leurs maisons,** — le temple et la maison, ce sont les deux principaux théâtre de la vie d'un peuple.

I

Entrons d'abord dans leurs temples. Quel spectacle! Nous voici en face d'un ensemble de superstitions, les unes absurdes, les autres déshonorantes, presque toutes cruelles et souverainement sangui-
naires. Et si, à présent, nous parvenons à mettre sous vos yeux ce qui s'y passe, nous allons, mes frères, vous remplir d'étonnement, car il va vous sembler qu'il n'est pas possible qu'un pareil aveuglement s'empare d'hommes créés à l'image de Dieu. Et en effet, quelle étrange folie chez des hommes créés pourtant avec un fond de bon sens et d'honnêteté naturelle. Qui nous expliquera comment le Démon a fait pour éteindre à ce point chez ces malheureux le flambeau de la raison? Ils ont complètement oublié Celui qui a fait le ciel et la terre, ils ont oublié Celui dont les astres de la nuit proclament l'existence, ils ont oublié Celui dont la foudre semble épeler le nom terrible, Celui à qui les oiseaux mêmes dans les bois semblent gazouiller de la reconnaissance. Oui, ils ont oublié le vrai Dieu, et les voilà prosternés devant les plus honteuses idoles, devant des dieux qu'ils se sont faits de leurs propres mains, devant des dieux de pierre et de bois qui ne voient rien, qui n'entendent pas davantage. Pour les païens-nous empruntons l'expression de Bossuet — tout dans la création était Dieu excepté Dieu lui-même : l'univers n'était pour eux qu'un immense temple d'idoles. Voyez-les plutôt, mes frères, ils adorent le soleil, la lune; ils rendent hommage au tonnerre qui gronde, ils se mettent à genoux devant les plus monstrueux animaux. Ici, ce sont les Perses qui adorent le serpent; c'est pourtant un animal assez repoussant : il inspire une horreur involontaire, il semble encore écrasé sous cet anathème qui le frappa au milieu des buissons du Paradis terrestre! Eh bien, les Perses adorent le serpent comme un dieu! Des hommes raisonnables ont adoré jusqu'au serpent! Là, c'est le peuple de l'Egypte qui adore,

lui, le crocodile, c'est-à-dire, un monstre marin, — qui adore aussi jusqu'aux chats de sa maison et jusqu'aux légumes de son jardin. Le plus beau temple de l'Egypte était consacré à un loup : le loup était le premier dieu de ce pays là. Quelle stupidité impie, mes frères, et qui le croirait, le peuple de l'Egypte était un peuple policé cependant, qui avait un certain vernis de civilisation. Mais faut-il s'en étonner, quand l'une des villes les plus florissantes du monde païen comptait dans ses murs jusqu'à douze mille dieux ! Le nombre est extraordinaire : mais n'oublions pas qu'il fallait des dieux chez les païens, pour patronner tous les mauvais instincts de notre nature — le vol, l'ivrognerie, la débauche, chaque vice ignoble avait son dieu. Quel abrutissement, n'est-ce pas, mes frères, quelle dégradation ! Après deux mille ans, comme elle nous fait rougir de honte, nous qui descendons de ces mêmes idolâtres !

Et certes, mes frères, maintenant que vous connaissez quelle espèce de dieux l'on adorait dans les temples païens, vous entrevoyez déjà sans doute que les cérémonies religieuses qui frappaient là les regards ne devaient pas être de nature à élever l'âme, à échauffer saintement le cœur, à y répandre le calme, la paix et le bonheur, comme cela arrive dans les belles cérémonies de la Religion chrétienne. Vous allez nous permettre de vous en parler un peu de ces cérémonies du culte païen. Mais, je l'avoue, j'hésite pourtant à vous faire connaître certains détails. Ces détails, il est vrai, seront bien propres à vous faire apprécier le bonheur d'être nés dans la vraie Religion, mais j'hésite malgré cela à vous faire connaître certains détails. J'hésite, car si en ce moment je ne vous parlais pas au nom de la religion, vous refuseriez probablement de croire que des hommes comme nous tous ont pu descendre aussi bas dans la barbarie.

Savez-vous quelle coutume atroce, inhumaine, infâme, avait pris racine dans presque tout l'univers ?

Prêtez l'oreille avec horreur: dans presque tous les temples païens, chez presque tous les peuples, des hommes, pour faire plaisir, croyaient-ils, à leurs divinités mensongères, égorgeaient de leurs propres mains d'autres hommes, et le sang humain, dans le monde entier, coulait à flots tous les jours sur des autels élevés à de faux dieux! Dans certains pays, — et pour n'en citer qu'un seul qui vous intéressera davantage, — dans la Gaule, dans cette partie de la terre qui est aujourd'hui la France le berceau de nos ancêtres, eh bien voici ce qui se pratiquait dans la Gaule: on avait fait fondre, en fer ou en bronze, de grandes statues creuses. Les unes avaient la forme d'un boeuf gigantesque, d'autres, la forme et la taille d'un géant. L'heure de la cérémonie arrivée, on prenait des hommes, des enfants, des femmes, on les jetait par trentaines, par centaines, dans ces statues rougies à gros brasiers, et pendant cette étrange cérémonie religieuse, on entendait rôtir et se lamenter ces victimes infortunées. Quelquefois le frère y jetait son propre frère, la mère elle-même, croyant faire plaisir à l'idole, y précipitait son jeune enfant. Des horreurs aussi grandes, mes frères, sinon tout à fait ressemblantes, se sont passées ici même, sous le beau ciel de notre pays, elles ont peut-être souillé le sol où s'élève aujourd'hui ce temple béni qui nous abrite.

A l'heure qu'il est, près de deux mille ans après la venue du Messie, le soleil dans sa course voit encore sur plusieurs points du globe fumer le sang humain en l'honneur des faux dieux, c'est-à-dire, en l'honneur du Démon. Prêtez l'oreille, mes frères, et vous entendrez des gémissements jusque sur les confins de notre propre pays. Dans le Nord-Ouest en effet, à quelques centaines de lieux de nous, une grande fête religieuse, où l'on fait couler le sang humain, a lieu dans les bois tous les ans; toutes les tribus sauvages de l'Ouest y envoient des représentants. Un Missionnaire que nous avons eu l'honneur de connaître, le R. P. Lacombe, faisait au long en notre présence, il

y a quelques années, la description de cette fête: la vieille Basilique de Québec frissonne encore au souvenir des détails qu'il nous a donnés. Nous lisions encore, il n'y a pas longtemps, l'intéressant rapport d'un autre missionnaire où il était dit que dans le Royaume de Dahomez, — dans l'Afrique Occidentale, — "seize mille" victimes humaines avaient été sacrifiées durant les douze dernières années; plus de mille victimes par année!

Cette coutume, d'égorger les hommes en l'honneur des faux dieux, avait plongé dans le sol de si profondes racines. Cette coutume satanique avait pris des proportions qui font frémir. Remontons dans le passé à la distance de trois cents ans: à la fin du quinzième siècle, de l'autre côté des États-Unis, dans le Mexique, on trouva cette coutume dans toute sa sauvage fureur. Ceux parmi vous à qui la Providence a donné l'occasion de s'instruire ont lu probablement le récit de la découverte du Mexique. Ces personnes se le rappellent; lorsque cet aventurier espagnol connu dans l'histoire sous le nom de Cortez aborda avec ses vaisseaux sur la côte du Mexique, il trouva en force, parmi les indigènes, cette coutume d'immoler des victimes humaines, mais c'était avec des proportions dont le monde païen n'avait pas encore donné d'exemple: on eût dit que le démon, sentant qu'on allait enfin arracher de ses lèvres cette coupe de sang humain où il s'abreuvait depuis des siècles, voulait la vider d'un seul trait! Savez-vous à quel chiffre horrible s'élevait tous les ans le nombre des victimes humaines dans le Mexique, à la date de sa découverte? Au chiffre de vingt mille! Pour se les procurer, il fallait faire la guerre, souvent, aux autres tribus du voisinage. Toutefois, au besoin, les pères sacrifiaient leurs propres enfants. Le sacrificateur ouvrait la poitrine des victimes avec une espèce de pierre tranchante; il se hâtait d'en arracher le cœur tout vivant, tout fumant; puis il en exprimait le sang et le faisait tomber goutte à goutte sur les lèvres de

l'idole. Vous le voyez cette coutume a fait le tour du globe, et elle a déshonoré les deux Continents. Voilà quel était le temple chez les païens. Voilà quelle était leur religion. (Mettre en regard, ici, la peinture émue d'une de nos belles fêtes catholiques.)

II

A présent, mes frères, que vous connaissez le temple païen, franchissons ensemble, s'il vous plaît, le seuil de leur demeure privée; jetons ensemble un rapide coup d'oeil dans l'intérieur de leur maison, de leur famille: hélas! le spectacle qui va s'offrir à nos yeux ne sera pas précisément l'image du bonheur! Voici une famille païenne: voici cinq ou six individus qui vivent ensemble il est vrai, mais qui nourrissent les uns pour les autres, généralement, la haine la plus profonde. Une guerre de tous les jours les rend hideusement étrangers les uns aux autres. Ils n'ont aucune connaissance de ces devoirs touchants que Dieu a créés pour attacher ensemble une même famille, ils ignorent ces liens intimes, sacrés, parfumés, qui font de la famille parmi nous l'image la plus fidèle du bonheur ici-bas. (Tableau de la famille chrétienne, de ses joies, de ses souvenirs. Il y a un coin de la terre dont le rayonnement efface l'éclat des plus belles villes: c'est le foyer paternel!)

Chez les païens, tout ce bonheur, qui ne fleurit qu'au soleil du foyer domestique, n'existait pas et vous allez comprendre pourquoi. D'abord, dans la famille païenne, presque toujours, le père n'avait pour sa femme et ses enfants ni respect, ni tendresse. La chose s'explique; car là où il n'y a pas de religion pour brider les instincts de l'égoïsme l'homme, comme il est le plus fort, devient bien vite un détestable tyran, le père de famille devient bien vite un bourreau sans entrailles. C'est exactement ce qui avait lieu chez les idolâtres. Le père avait d'abord, droit de vie et de mort sur les autres mem

bres de la famille, — pour punir la plus légère offense, — souvent pour satisfaire un caprice et donner libre cours à son humeur féroce, il pouvait impunément se laver les deux mains dans le sang de sa femme et de ses enfants. La loi? dites-vous. La loi ne s'y opposait pas. C'était, voyez-vous, en ces temps-là, l'âge d'or où la religion n'avait rien à voir dans la politique. Très souvent, de pauvres enfants, que de barbares parents avaient rassasiés de mauvais traitements, se laissaient assommer avec une joie stupide: sans espérance du côté de la religion qu'ils ne connaissaient pas, ils n'étaient pas fâchés d'en finir avec la vie. Pour eux, à cause de la férocité de leur père, la vie était devenue si pénible, qu'ils regardaient instinctivement comme un véritable bonheur d'en sortir, par quelque porte que ce fût.

Quelquefois, mes frères, cependant, l'enfant était soustrait d'avance, dans la fleur de l'âge, aux mauvais traitements qui l'attendaient plus tard dans la famille; voici comment: quand un pauvre enfant arrivait au monde avec quelque difformité, ou bien avec les symptômes d'une santé trop frêle. savez-vous ce que faisait le père de cet enfant? Il prenait froidement, sans remords, le nouveau-né dans ses bras, et il s'en allait l'exposer dans un lieu écarté, au bord de la mer, au pied de quelque rocher sauvage. Et la loi? dites-vous encore. La loi le lui permettait. La loi, constituant sa mission auguste, refusant lâchement de protéger cette sainte faiblesse que l'on appelle l'enfance, abritait au contraire, sous son manteau, de pareils attentats portés aux droits les plus sacrés de la nature. Car, à cette époque, la religion n'avait rien à voir à la politique. Oh! s'il y avait eu alors un clergé catholique, des évêques et des prêtres catholiques, nous aurions voulu voir le promoteur d'une pareille loi essayer de se faire élire.

Chez les païens, le père de famille avait donc le droit, d'après la loi civile, d'exposer son enfant, et il commettait cette horreur avec une effrayante fa-

cilité. "Mais la mère? dites-vous". Mais est-ce que la mère ne se jetait pas héroïquement entre son enfant et son mari dénaturé? Est-ce que la mère, folle de désespoir, n'essayait pas de protéger de toutes ses forces la vie de son enfant? — Mes frères, oui, n'en doutez pas: la mère eût fait ce que vous dites là. Oui, assurément oui! la mère eût donné mille fois sa vie pour sauver la vie de son enfant. Dieu, en effet, qui a fait de bien belles choses, n'a rien fait peut-être de plus beau que le coeur d'une mère: c'est son chef-d'oeuvre! Car Dieu semble avoir fait le coeur d'une mère tout d'amour et de dévouement, et si l'amour et le dévouement étaient à jamais bannis de l'univers, n'en doutez pas ils se réfugieraient dans le coeur d'une mère comme au fond d'un asile naturel. Mais chez les païens, mes frères, il n'y avait plus de mère. Il n'y a plus de mère véritable là où il n'y a plus de religion chrétienne! Il y avait bien dans la cabane du sauvage une espèce de brute qui paraissait plus âgée que les enfants, — il y avait bien dans un coin de la maison, chez les païens, un être avili, sans honneur et sans considération, que le maître du logis pouvait chasser du jour au lendemain, que le maître du logis pouvait aller vendre sur le marché comme une tête de bétail; mais de véritable mère, il n'y en avait pas!

Jeunes enfants chrétiens, élevés, choyés avec tant d'amour, mères chrétiennes que la religion a entourées d'une auréole, comprenez-vous, maintenant, tout ce que vous devez, vous surtout, de reconnaissance au bon Dieu pour être nés au sein d'une religion qui met au premier rang le devoir d'aimer sa mère et de respecter l'enfance? Eh bien! cette religion bénie, c'est l'Enfant Jésus qui l'a apportée du ciel et qui l'a fait fleurir sur la terre. C'est l'Enfant Jésus qui a planté de ses mains, qui a arrosé de son sang, cette belle vigne du christianisme à l'ombre de laquelle vous respirez! C'est l'Enfant Jésus qui disait un jour, pour inspirer au genre humain le respect.

qui est dû aux enfants: "Celui qui scandalise un de ces petits mérite qu'on lui attache au cou une meule de moulin et qu'on le précipite au fond de la mer!" C'est encore Jésus qui a enseigné dans son Evangile que la femme doit être la compagne de l'homme, et non pas sa servante: qu'elle lui doit obéissance, mais en justice et en raison. Que la mère doit être reine dans la famille, et non pas une esclave!...

Il nous resterait bien à vous parler de l'esclavage et à vous montrer comment l'Enfant Jésus, en détruisant le règne de la force brutale, a fait entrer le monde dans une ère de bonheur inconnu avant la promulgation de l'Evangile: l'étude de ce nouveau point de vue nous entraînerait trop loin.

Les quelques considérations que nous venons de faire sur l'état des peuples idolâtres a suffi pour vous toucher profondément. A la fin de cette instruction, vous êtes plus en état de mesurer à sa juste valeur le bonheur d'être nés dans la vraie religion. Vous le voyez, mes frères, si, comme tant d'autres peuples, nous étions nés dans les ténèbres d'une contrée païenne encore, à quel état d'horreur et d'infortune ne serions-nous pas condamnés? Mais non, l'Enfant Jésus ne l'a pas voulu. Grâce à lui, nous avons été bercés dans notre enfance sur les genoux d'une mère chrétienne: grâce à lui, à tous les moments de notre vie, nos regards peuvent se reposer sur le clocher d'un temple catholique, tous les dimanches, que disons-nous, jour et nuit, un prêtre de Jésus-Christ est à notre disposition pour nous instruire, nous consoler, nous relever dans nos chutes. Avec quelle ferveur ne devons-nous donc pas aujourd'hui mêler notre voix à la voix de l'église pour remercier l'Enfant Jésus du don précieux de la foi!

Cependant, mes frères, il ne faut pas que notre reconnaissance soit une reconnaissance stérile, et pour cela qu'avons-nous à faire? Ah! votre coeur l'a deviné: il faut prouver sa reconnaissance à Dieu surtout par sa fidélité à remplir généreusement tous

ses devoirs de bon chrétien. Le don de la foi est un grand don, assurément. Mais n'oublions pas, mes frères, que la foi sans les oeuvres, c'est une foi morte et sans âme; ce n'est que le cadavre de la foi.

Hélas, mes frères, bien des nations, pour n'avoir pas pratiqué ce qu'elles croyaient, sont retombées dans l'idolâtrie par une permission de Dieu. En parcourant l'histoire de l'Eglise, on remarque en effet ce phénomène, c'est-à-dire, que la vraie foi ne périt pas, car elle ne peut pas périr: la vraie religion est appuyée sur la parole de Dieu et la parole de Dieu est plus solide que le rocher le plus ferme; mais on remarque de la vraie foi qu'elle change d'endroits et se déplace: elle semble promener son vol d'un pays à l'autre. Voyez-vous, mes frères, cet aigle qui plane au haut des airs? Il vole d'un rocher à l'autre, d'une montagne à une autre montagne. Il s'arrête enfin, il se perche sur un sommet élevé, et il y séjourne aussi longtemps qu'il y trouve une pâture convenable. — et puis, le voilà qui s'envole encore.... Eh bien, mes frères, ainsi fait souvent la vraie religion: cette céleste voyageuse séjourne chez une nation aussi longtemps qu'elle y trouve une pâture convenable, appropriée à ses appétits célestes, c'est-à-dire, que la vraie religion séjourne chez une nation aussi longtemps que cette nation pratique ce qu'elle croit; puis, alors par une permission de Dieu "qui punit en se retirant", elle prend son vol, elle passe à un autre pays. Voyez ces côtes de l'Afrique, autrefois si florissantes, c'était la patrie des Augustin, des Cyprien, des Tertullien. Voyez la Haute-Asie, cette terre qui reçut les premières semences du christianisme; là, dans cette vigne que la main des premiers Apôtres avait cultivée, étaient les ferventes églises d'Antioche, d'Ephèse, de Corinthe, et dans leur enceinte s'assemblaient des peuples heureux, libres, dignes et éclairés. A la place de ces églises, que voyons-nous? Des ruines et encore des ruines. Le croissant des Turcs a remplacé la croix de Jésus-

Christ, la femme est redevenue esclave et l'enfance y est retombée dans le mépris, la barbarie a remplacé la science, l'esclavage a remplacé la sainte liberté des enfants de Dieu, et les populations gémissent depuis des siècles, la tête courbée sous un joug de fer. Voyez l'Angleterre, autrefois si catholique, surnommée autrefois "l'île des Saints" et devenue tout à coup protestante le jour où l'un de ses rois voulut fouler à ses pieds les plus saintes lois de la morale. Voyez même l'Italie, la France et l'Espagne: la foi, à l'heure qu'il est, semble à l'agonie, dans ces pays jadis si croyants. Savez-vous, mes frères, quel est le secret de ces changements douloureux? Ah! c'est que ces nations n'ont pas pratiqué ce qu'elles croyaient et c'est que Dieu réserve, à ces peuples qui abusent de ses plus riches faveurs, des châtimens tout particuliers.

Un jour, Jésus cheminait dans la campagne, dans le voisinage d'une ville. Il était entouré de ses Apôtres. Arrivé sur une colline qui dominait la cité, Jésus se retourne, il étend la main vers la ville qu'il vient de quitter, et ces paroles pleines d'une solennelle malédiction tombent de ses lèvres: "**Vae tibi, Carozain? vae tibi, Bethsaïda!**" Malheur à toi, Carozain! Malheur à toi, Bethsaïde! — Villes ingrates! Vous avez connu la vérité, et vous ne l'avez pas pratiquée: vous avez méprisé les dons de Dieu! Eh bien! en vérité je vous l'affirme: au jour des jugemens, Tyr et Sidon, des villes idolâtres, seront traitées avec plus d'indulgence!!

Oh! mes frères, soyons sur nos gardes; ne méritons pas que de pareils anathèmes tombent jamais sur le Canada. Pour cela, montrons-nous reconnaissans de la façon que Dieu demande, c'est-à-dire, pratiquons ce que nous croyons, faisons, dans notre conduite, honneur à notre croyance, et nous mériterons peut-être ainsi que la vraie religion prolonge son séjour en Canada jusqu'au second avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ!

Ainsi-soit-il.



SUR LE CIEL

"Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei.
O cité de Dieu, on raconte de toi des
choses merveilleuses.

Mes bien chers Frères,

L'Apôtre saint Paul avait été ravi en extase, et, dans cette extase, il avait entrevu de loin le Ciel. Saint Paul, mes frères, était l'un des hommes les plus éloquents de son siècle. Cependant, revenu de cette vision, encore tout enflammé de ce qui a ébloui ses regards, il veut en raconter quelque chose à ses frères d'ici-bas. Le voilà qui cherche dans notre

langage d'exilé des mots capables de traduire son enthousiasme. Mais, chose étonnante, le seul cri qui lui échappe dans son admiration est une parole d'impuissance et de désespoir. **"Comment vous parler du ciel, dit-il, l'oeil de l'homme n'a jamais vu, son oreille n'a jamais entendu, son coeur n'a jamais rêvé ce que Dieu réserve de bonheur à ceux qui l'aiment."** Et ailleurs: **"J'ai vu des choses qu'il n'est pas permis à un homme de raconter"**. Le ciel, mes frères, voilà le sujet dont je viens vous parler. Après le nom de Dieu, le ciel est peut-être le plus grand mot de la religion. Le ciel, en effet, qui dira tout ce que la foi chrétienne, dans ce seul mot, a renfermé de mystères magnifiques et de prodigieuses consolations. Le ciel, c'est-à-dire le palais de la Trinité Sainte, la Cité de Dieu! Le ciel, c'est-à-dire pour nous le pays, la Patrie! C'est le séjour de nos immortelles espérances! Mais, mes frères, d'un autre côté, le connaissons-nous même faiblement, ce ciel que l'on nous promet au nom de la religion?

Une chose tous les jours répétée, mes très chers frères, c'est que la vie d'ici-bas est une vie de fatigue et de déboires: c'est la vie des prisonniers, des exilés. Mais la religion ajoute que la vie d'ici-bas a cela de consolant que nous pouvons y gagner, si nous le voulons, la véritable vie, c'est-à-dire, cette vie qui a son aurore au-delà du tombeau. Après ces quelques jours d'épreuves consignés entre le berceau et la tombe, où irons-nous, mes frères, demeurer éternellement? Voilà la grande question: Et l'espérance nous répond en levant vers le firmament sa main virginale: **"Après un court séjour dans le cimetière, vous irez dans la terre des vivants."** **"La terre des vivants!"** Toute la poésie, toute la philosophie humaine pâlit devant cette parole. **"La terre des vivants"**. La langue des hommes n'en a pas de plus riche ni de plus ravissante. Et pourquoi donc le ciel est-il appelé la terre des vivants? Pourquoi? Parce que, premièrement, dans le ciel l'intelligence de

l'homme vivra, parce que, deuxièmement, dans le ciel le cœur de l'homme aussi vivra; parce que, enfin, notre corps lui-même vivra dans le ciel.

I

Dans le ciel, l'intelligence vivra. L'oeil, mes frères, est fait pour voir, et l'esprit, lui, est fait pour connaître: connaître, voilà la vie de l'esprit. Pour satisfaire cet impérissable besoin de connaître voyez-vous l'homme passer les plus fraîches années de sa vie enfermé dans des collèges, des espèces de prisons! Et quand il a grandi, le voyez-vous quelque fois plus tard dire "adieu" à sa famille, à ses amis, à son pays même, entreprendre de longs voyages, traverser les mers, gravir les montagnes, descendre jusque dans les entrailles de la terre pour apprendre et connaître, pour débrouiller ce merveilleux mécanisme de l'univers, pour surprendre, par celle par parcelle, les mille secrets de la nature. Encore dernièrement, un célèbre nationaliste Anglais Livingstone, mourait sur une plage étrangère après avoir usé une large portion de son existence dans les brûlantes forêts de l'Afrique, au milieu de nègres, pour étendre petit à petit les bornes de la science et les horizons de son esprit. Et cependant mes frères, que sont toutes ces vérités que nous pouvons découvrir ici-bas? Ce sont quelques simples vestiges du Créateur. Nous pourrions comparer ces superficielles connaissances aux traces que le pied d'un artiste aurait laissées sur le sable humide du rivage. Eh! bien, mes frères, si seulement l'empreinte du pied de Dieu dans l'univers est déjà assez belle pour allumer chez certaines intelligences d'élite la passion de l'étude, que sera-ce donc quand tous les voiles seront tombés? Que sera-ce quand nous contemplerons face à face l'ouvrier lui-même avec les millions de chefs-d'oeuvre sortis de ses mains? Dai

l'ordre physique d'abord nous connaissons non seulement la nature intime des êtres matériels depuis l'insecte vermeil luisant dans l'herbe jusqu'à l'éléphant; depuis l'aigle qui plane dans les hauteurs du ciel jusqu'au monstre marin qui se traîne dans les joncs au fond de l'océan, mais nous connaissons surtout l'harmonie merveilleuse qui unit tous ces animaux dans la chaîne des êtres; nous connaissons la place que chacun occupe dans la création; nous connaissons la fonction providentielle qui lui est assignée.

Sans télescope nous jouirons de la vue intuitive du firmament et de ses innombrables merveilles. Nous saurons ce qu'il faut de la pluralité des mondes, de toutes ces théories intéressantes que les hommes se plaisent à échafauder quand ils contemplent ces brillants déserts de l'espace où Dieu a comme prodigué à l'infini la magnificence. Le plus humble des saints, mille fois plus savant que tous nos astronomes, connaîtra sans étude le nombre des astres, leur nature, leur volume, les lois qui président à leur mouvement, surtout leur raison d'être. Tels sont, et mille autres encore, les secrets du monde matériel dont la parfaite connaissance jettera l'esprit dans une délicieuse extase. Et que sera-ce à présent, mes frères, des beautés de l'ordre moral? Oh! bien autrement ravissante sera la connaissance du monde moral! Notre esprit verra les âmes, ces chefs-d'oeuvre de Dieu. Vous avez une idée de la beauté de l'âme dans le sourire d'un ami. Le sourire, c'est un éclair de l'âme. Dans un sourire, l'âme alors vient rayonner à travers son coeur. Notre esprit pénètre les autres âmes comme le rayon du soleil pénètre le plus pur cristal: notre esprit comme édifié comprendra aussi toutes ces sublimes vérités de la religion devant lesquelles souvent le génie tout seul se trouble comme un homme pris de vertige qui regarde au fond d'un abîme. Transmission du péché originel, rédemption, éternité de l'enfer, mystères de haine

et mystères d'amour; le regard de l'esprit plongera au fond de ces grandes vérités comme l'oeil plonge au fond d'une fontaine limpide. Quelle ivresse pour l'esprit que la vue intime de tant de mystères dont la profondeur fait quelquefois tourner, ici-bas, les têtes les plus fortes quand l'humilité ne fait pas contre-poids. L'intelligence verra la chute de Lucifer et elle en connaîtra les raisons; la chute d'Adam et elle en connaîtra les raisons; les triomphes momentanés des méchants et elle en connaîtra aussi les raisons; les humiliations et les souffrances du juste ici-bas et elle en connaîtra les raisons toutes providentielles.

Ravi de connaître les mystérieux conseils de la Providence, l'esprit malgré lui s'écriera: "Seigneur, oh! oui, vous avez bien fait toute chose!"

L'esprit verra enfin, d'un coup d'oeil, toute l'histoire du genre humain. Comme un berger debout sur une montagne regarde couler un ruisseau dans la plaine, l'homme alors embrassera d'un coup d'oeil tout le parcours de ce fleuve dont la source est au paradis terrestre, dont le lit est large comme le monde, dont la course est rapide comme le torrent qui tombe des montagnes, dont l'embouchure se perd dans la grande mer de l'éternité, il faut entendre la vie des nations. C'est alors que cette belle philosophie de l'histoire nous apparaîtra dans toute sa ravissante simplicité. D'un coup d'oeil l'habitant fortuné de la "terre des vivants" embrassera toute l'histoire du genre humain dans son ensemble et dans ses détails; il assistera à l'élévation et à la chute des empires, il en connaîtra les causes, il verra comment toutes les monarchies de l'ancien et du nouveau monde auront contribué, le sachant ou non, le voulant ou ne le voulant pas, à l'établissement du règne de Jésus-Christ. Nous comprendrons faiblement à présent, mes frères, jusqu'à quel point de pareilles connaissances seront de nature à nous apporter du bonheur. Mais telle sera notre extase en face de

toutes ces révélations que nous en serons transportés d'admiration. Nous donc, mes frères, qui luttons aujourd'hui avec tant de peine et si peu de succès contre les ténèbres de l'ignorance, ne sentons-nous pas dès à présent le désir d'habiter un jour l'éternel pays de la lumière?

11

Voyons maintenant, mes frères, quelle sera dans le ciel la vie du cœur; en d'autres termes, aimerons-nous dans le ciel? Eh bien, oui: L'affection, telle que Dieu l'a créée, l'affection dont nous avons ici-bas déjà une si enivrante idée, eh bien, l'affection entrera en ligne de compte dans la récompense qui attend l'homme de l'autre côté de la tombe. Mes frères, l'affection, chose sainte et sacrée que Dieu a faite, est le premier besoin de l'homme et la religion n'a pas honte de l'avouer. Si on ne devait pas aimer dans le ciel, si cette suprême jouissance de l'affection et de l'amour devait être bannie du ciel, le ciel ne serait plus le ciel; le ciel, ce serait alors un magnifique royaume où l'on trouverait tout excepté le bonheur: un ciel sans amour, ce serait la plus amère des dérisions, car prenez l'homme tel que Dieu a jugé à propos de le créer, entourez-le de splendeur, accumulez à ses pieds les richesses de l'univers, placez cet homme sur un lit de roses ou sur un trône d'or, si vous lui défendez d'aimer, si vous tenez loin de ses lèvres la coupe sacrée de l'amour, cet homme est crucifié, cet homme est sur la croix véritablement, cet homme crie du plus profond de son âme: "Sitio!" "J'ai soif!", car Dieu l'a voulu ainsi. Toute âme, ici-bas, a déjà une immense soif de l'amour, et le crime de l'homme ce n'est pas d'aimer, jamais nous n'aimerons autant que Dieu le veut, le crime de l'homme c'est d'aimer autrement que Dieu le veut. Ainsi, consolez-vous, âmes tendres, délicates, qui

souffrez de cette soif d'amour et que les fades amitiés d'ici-bas ne peuvent désaltérer. Consolez-vous, dans la terre des vivants il y a des fontaines, il y a des océans de cette mystérieuse liqueur dont s'abreuvent déjà les anges. Il nous sera donc permis d'aimer dans le ciel. Nous aimerons Dieu, d'abord, l'amour de Dieu, mes frères, oh! ce serait déjà un ciel mille fois capable de satisfaire le coeur de l'homme et le coeur de l'homme se perdra dans le coeur brûlant de Dieu; cet amour de Dieu ne se décrit pas; quelques saints sur la terre: Sainte Thérèse Saint François d'Assise en ont été blessés et ils en ont éprouvé des joies qui étonnent presque la religion. L'amour de Dieu serait donc déjà presque un ciel mille fois capable de satisfaire tous nos désirs. Cependant, Dieu est généreux et la générosité ne mesure pas; elle donne avec surabondance; voilà pourquoi dans le ciel Dieu nous permettra d'aimer encore autre chose que lui. Sans que ces amours secondaires nous distraient de l'amour de Dieu, il est bien vrai que nous aimerons encore les autres créatures du ciel: la Sainte Vierge surtout, notre Mère Immaculée; notre Ange gardien, cette vieille connaissance de la terre; nous aimerons les autres anges, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, tous ces héros et toutes ces héroïnes de la foi revêtus de toutes les grâces qui peuvent captiver le coeur. Nous aimerons nos parents et nos anciens amis de l'exil; oui, mes frères, cette consolation nous est ménagée d'espérer qu'au ciel on se reconnaît. Nous retrouverons là notre famille, la famille créée par Dieu ne sera pas détruite là-haut. Voyez Jésus-Christ; lui aussi pendant sa vie mortelle il a voulu être d'une famille en particulier: a-t-il brisé dans le ciel les liens de fleurs de cette famille bénie de Nazareth? Non, mes frères, et il en sera ainsi de nous. Consolez-vous donc, mères désolées qui pleurez votre enfant, consolez-vous donc, jeunes orphelins, qui pleurez la disparition de vos parents; les première

qui vous accueilleront dans le pays de la joie, dans le paradis, ce seront vos enfants partis avant vous, ce sera votre mère que vous croyez au cimetière et qui vous attend là haut assise sur le seuil de la Patrie!

III

Notre corps lui-même vivra dans le ciel. En voici la cause. C'est que notre corps ici-bas étant le compagnon des travaux de notre âme et l'instrument de ses bonnes œuvres, il est juste qu'il entre aussi en partage dans la récompense. Aussi c'est bien là l'intention de Dieu clairement manifestée dans les Écritures. Jésus-Christ après sa résurrection peut être regardé comme le modèle des corps glorifiés. "Nous attendons du ciel, dit St Paul, **le Sauveur J. C. qui reformera notre corps misérable sur le modèle de son corps glorieux**". Or il est de foi qu'après sa résurrection le corps de Jésus-Christ posséda quatre privilèges étonnants: l'impassibilité, c'est-à-dire l'impossibilité d'être atteint par la souffrance; la subtilité, c'est-à-dire la faculté de pouvoir passer à travers les autres substances comme le rayon du soleil à travers le cristal, comme par exemple lorsque J. C. entra, les portes fermées, dans l'appartement où étaient ses disciples; l'agilité, c'est-à-dire, la puissance de se transporter d'un lieu à un autre avec la rapidité de la pensée, de sorte que notre corps, dépouillé de sa pesanteur, soit à notre âme ce que les ailes sont à l'oiseau qui vole; enfin la clarté,

De toutes ces qualités, mes frères, l'agilité ne sera pas celle qui procurera le moins de jouissance. Certains chrétiens, qui se font une idée assez fade du ciel, ne sont pas loin de croire que les saints dans le paradis seront un peu comme des statues dans des niches. Au contraire, mes frères, la foi nous ap-

prend que nous pourrons nous transporter sans fatigue et dans un instant imperceptible d'un lieu à un autre. Nous serons semblables aux anges, dit J. C. Or, l'ange peut se transporter instantanément d'un bout du monde à l'autre. Ici-bas notre âme le fait par la pensée; en un clin d'oeil elle va de Québec à Niagara ou du Canada à Rome ou en France, et dans un clin d'oeil aussi elle revient. Si elle n'y va pas réellement, c'est qu'elle en est empêchée par le corps. Mais dans le ciel cet obstacle disparaîtra, car notre corps sera spiritualisé, — **Corpus spirituale**. Ce raisonnement est de St Thomas. Cette agilité sera une prérogative véritablement agréable, et certes, ce n'est pas le monde de nos jours qui le niera. Car de toutes les qualités des corps, l'agilité est celle que le monde actuel, obéissant à je ne sais quel mystérieux instinct, semble rechercher avec le plus d'ardeur. Que prouvent ces belles inventions modernes, ces chemins de fer où des chars sans coursiers vous emportent comme sur des ailes de feu? Que signifient ces lignes télégraphiques qui permettent aux hommes de se parler comme à l'oreille à travers des océans de dix ou douze cents lieues de largeur? Ces inventions merveilleuses signifient; que le monde ne veut plus de distance; le poids de la matière le gêne; à tout prix il veut s'en affranchir. Pour y arriver, son génie est mis à contribution, et d'étonnants prodiges couronnent ses efforts. Les montagnes s'abaissent, ou bien ouvrent leurs flancs, et l'homme voudrait faire le tour du globe avec la rapidité de la pensée. Les succès qu'il a déjà réalisés et ceux qu'il rêve lui procurent une incroyable jouissance: faibles images, mes frères, de la rapidité avec laquelle nous pourrons, libres de toute entrave, nous transporter d'une extrémité à l'autre de la "terre des vivants"....

Que dire aussi de cet éclat qui enveloppera les corps ressuscités comme d'un vêtement de gloire !

Les justes, dit l'Écriture, "brillent dans le royaume des cieux comme les astres brillent dans le firmament". Comment cela? comment cela? Regardez seulement, mes frères, ce ver luisant que vous foulez à vos pieds, dans l'herbe. Prévoyant l'incrédulité des hommes à l'égard de ce miracle, Dieu, toujours condescendant, a donné à d'imperceptibles vermisseaux un corps lumineux afin que le spectacle de ce que nous voyons nous force à croire ce que nous attendons. Mes frères, celui qui a donné l'éclat à ce vil insecte perdu dans l'herbe ne pourra-t-il pas, à plus forte raison, rendre lumineux le corps du juste, son bien-aimé? Nos corps seront donc lumineux et ainsi, le plus modeste des saints, cet humble berger ou ce pauvre mendiant, verra ses pieds, ses mains et tous ses membres si resplendissants que nulle part il n'aura besoin de flambeau, ni d'astre pour s'éclairer, car le corps sera d'autant plus brillant que l'âme sera plus élevée en sainteté afin que par la clarté du corps on puisse juger de la gloire de l'âme comme à travers un vase de verre ou de porcelaine on connaît quelle liqueur y est renfermée.

Impassibilité, subtilité, clarté, agilité: être dégagé du pesant fardeau de la chair, être jeune et éternellement jeune, porter de gracieux vêtements de lumière et voyager dans cette terre des vivants comme l'oiseau voyage sous notre ciel, ici-bas, voilà donc les prérogatives dont notre corps jouira alors. Mais, est-ce que ce seront là les seules jouissances du corps? Non, mes frères, car il faut, il est convenable que tous nos désirs là haut soient accomplis, et ce que je vous ai dit de la terre des vivants est encore trop loin d'y suffire. Mais, voici bien autre chose encore: dans la "terre des vivants" nous verrons des choses merveilleuses; dans la terre des vivants nous entendrons des choses ravissantes.

Dans le ciel, mes frères, nous verrons des choses

merveilleuses. La terre des vivants, c'est la cité de la beauté et de la lumière. Qui oserait comparer nos plus belles villes, bâties de la main des hommes, à cette cité bâtie de la main de Dieu? "L'Ange me transporta, dit l'auteur de l'Apocalypse, sur une haute montagne et il me montra la ville, Jérusalem la Sainte, qui descendait du ciel, venant de Dieu. Elle était illuminée de la clarté de Dieu même et sa lumière était semblable à une pierre de jaspe, transparente comme le cristal. Elle avait une grande et haute muraille, douze portes et douze anges, un ange à chacune de ces portes. La muraille était bâtie de jaspe et la ville était d'un or pur semblable à du verre très clair, et les fondements de la muraille étaient des pierres précieuses. Les douze portes étaient douze perles et chaque porte était faite d'une de ces perles et la place publique était d'un or pur comme le verre transparent". Grand Apôtre, soyez béni! En l'écoutant, mes frères, il naît au coeur un vif désir d'habiter un jour cette cité éblouissante. Cependant les beautés qu'il décrit ne sont rien encore près de la réalité. Seulement pour s'accommoder à nos faibles esprits, le Dieu qui lui inspire un pareil langage ne parle que d'or et de pierres précieuses pour la raison qu'ici-bas, nous ne connaissons rien de plus beau ni de plus éclatant. Vous figurez-vous, mes frères, ce que sera le réveil du juste au sortir du tombeau? Vous figurez-vous sa joie et son admiration quand il mettra le pied sur la frontière de cette terre promise? En vérité, mes frères, qu'est-ce que la mort quand on l'envisage des yeux de la foi, et que l'on porte dans son coeur l'espoir du ciel? La mort, c'est l'arc de triomphe sous lequel nous passerons pour aller prendre possession de la plus magnifique conquête. La mort, c'est un étroit passage obscur, ténébreux, mais qui débouche sur le sol de la patrie, et quelle patrie!! A travers la chaîne de montagnes qui sépare l'Italie de la Savoie, mes frères, il y a un chemin de fer souterrain, un

tunnel de douze ou quinze lieues. Le voyageur entre dans le tunnel par un pays froid, couvert de brumes, triste enfin. Il en sort en saluant le beau ciel bleu de l'Italie. Mes frères, voilà la mort du chrétien; le pays brumeux de la Savoie, c'est la vie présente, les vertes plaines de la Lombardie, et le beau ciel de l'Italie, c'est la "terre des vivants" où aboutit le tunnel de la mort. Figurez-vous donc, mes frères, l'enfant de Dieu, mettant le pied sur la frontière de la terre des vivants. En un clin d'oeil il la voit toute entière et il sait que cette terre est son séjour pour l'éternité. Quel spectacle! Quelle émotion! Il voit Jésus-Christ le plus beau des enfants des hommes, il le voit, il s'approche de lui, il prend place sur son trône, il s'entretient familièrement avec lui comme un frère avec son frère. Il voit la Sainte Vierge, dont la beauté éclipse les plus gracieuses physionomies de la terre. Il la voit, il s'approche d'elle, il s'entretient familièrement avec elle comme un enfant avec sa mère. Il voit l'innombrable armée des anges et des bienheureux avec leurs vêtements d'or, de pourpre et de neige, fabriqués sans doute dans ces mystérieux ateliers où le Créateur colorait autrefois le calice des fleurs et le magique plumage des oiseaux. Il les voit, il s'approche d'eux, il se mêle aux flots mouvants de leurs légions, il s'entretient familièrement avec eux, comme un ami avec ses amis. Il voit là son père et sa mère, ses amis de la terre; il les reconnaît; leur sourire l'émeut encore, rafraîchit son âme comme autrefois; il s'entretient familièrement avec eux, il s'entretient bien davantage encore de leur chère société. Et puis dans cette terre des vivants, il n'y aura pas pour charmer les yeux que la vue des anges et des saints, il y aura encore la nature, spiritualisée, mais palpable et visible, il y aura la nature qui sera vivante, incorruptible, éclatante de beauté, fraîche de verdure, étincelante des plus vives couleurs. Voici l'affirmation de St Paul et le sentiment

des plus grands saints: à la fin du monde la création matérielle ne sera pas anéantie, elle sera seulement perfectionnée, c'est-à-dire rajeunie, rendue plus belle. C'est dans ce sens qu'il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre: **Cœlos novos et terram novam!**" (Is. LXV, 17.)

Au sentiment des plus graves théologiens, rien n'oblige à prendre dans un sens figuré tout ce que dit l'Écriture des plaisirs sensibles réservés aux bienheureux. Voilà pourquoi les fleuves du paradis, les arbres, les fleurs et les fruits dont il est parlé peuvent se prendre à la lettre et existeront dans la terre des vivants en toute réalité. Les plus savants docteurs de l'Eglise l'enseignent expressément. Dans la terre des vivants, au sentiment de St Augustin, les rosiers toujours en fleurs rendent le printemps éternel. La blancheur du lis, la pourpre, le safran émaillent le vert des prairies; des brises parfumées parcourent sans cesse ce pays de la joie, et aux arbres toujours fleuris pendent des fruits sans cesse renaissants, toujours mangés et toujours désirés. A ces opinions, mes frères, vous pouvez ajouter celles d'un grand nombre d'autres théologiens parmi les plus graves qui tous affirment sans hésiter qu'après la purification du monde par le feu, la terre reparaitra avec une brillante parure de fleurs, de pierres précieuses, d'arbres verdoyants, de lacs limpides, pour le plaisir des saints.

Dans le ciel, nous entendrons des choses ravissantes. N'est-il pas vrai, mes frères, que les sons d'une belle voix, les chants harmonieux, les accords d'une musique savante tour à tour triste, grave ou joyeuse, ont passionné tous les peuples? Ils les passionnent encore. Eh bien! les corps des saints auront les organes nécessaires pour parler, pour entendre et pour chanter. Tous les Apôtres avec un grand nombre de disciples virent le Sauveur et lui parlèrent après sa résurrection et il répondit à leurs

questions. Ainsi, dans le ciel, nous entendrons la voix du Christ. Entendre de nos oreilles la voix de Dieu, du Dieu qui a fait toutes les harmonies, quel ineffable bonheur! Mais, dans sa parole, quel puissant intérêt lorsque Celui par qui tout a été fait nous racontera la création du monde, lorsqu'il nous découvrira la cause et le but des révolutions du globe, l'harmonie des êtres et les lois admirables de leur gouvernement.

Et puis, mes frères, dans le ciel il y aura des chants. Il y aura le chant des anges. "Et les Séraphins, dit Isaïe, chantaient en se répondant: **Sanctus, sanctus, Dominus Deus sabaoth; omnis terra plena est gloria ejus**". J'ai vu et j'ai entendu, dit St Jean, une multitude d'anges qui disaient: "**L'agneau qui a été immolé est digne de recevoir l'empire, la gloire et la bénédiction**". "J'ai aperçu, dit-il plus loin, une multitude d'anges autour du trône et des animaux et des vieillards, et leur nombre était des milliers de milliers...." C'était comme la voix des grandes eaux et comme la voix d'un grand tonnerre. Et la voix que j'ai entendue était pourtant suave, comme le son des harpes". Aux voix se joindront les instruments de musique; concerts immenses, d'autant plus ravissants que les instruments seront plus justes, les artistes plus habiles, les voix plus belles et plus nombreuses; les oreilles qui les entendront plus délicates; les lieux où ils retentiront d'une suavité plus parfaite, celui qui en sera l'objet, l'Adorable Christ plus digne et plus aimé.

Ah! mes frères, l'apôtre avait mille fois raison de s'écrier: l'oeil de l'homme n'a jamais vu! Et pourtant il semble que l'oeil de l'homme ait vu de bien belles choses: édifices brillants de dorures et de sculptures; cités superbes, frais paysages, scènes grandioses de la nature. Rappelez-vous quelques beaux soirs d'été. Vous avez quelquefois, assis sur le seuil de votre chaumière, dans le silence de la

nuit, contemplant le firmament. Eh bien! ce magique firmament tout semé d'étoiles, ce n'est pas encore le ciel. Nous sommes ici dans les souterrains de la "terre des vivants". Quand l'été, après quelque orage, vous voyez se déployer, se courber avec grâce d'un horizon à l'autre ces larges banderolles que l'on appelle des "arcs-en-ciel" vous pouvez vous dire : ces arcs-en-ciel ne sont que les viles poutres qui soutiennent les parvis de la maison de Dieu! Eh ! bien, mes frères, si l'univers que nous avons sous les yeux n'est qu'un souterrain, qu'une prison, si cet univers déjà si beau n'est qu'un espèce de cachot du ciel, que sont donc les salons, quelle doit être la splendeur du palais du Roi lui-même, quelle doit donc être enfin cette cité de Dieu qu'il nous prépare et après laquelle Dieu se propose peut-être de ne plus créer? Donc le ciel déploiera à nos yeux des splendeurs sans nom; donc le ciel nous abreuvera de délices que notre cœur même ne peut deviner. Et nous, pauvres exilés, nous ne ferions pas des efforts de quelques jours pour mériter d'en devenir les immortels propriétaires. Ah! je ne m'étonne pas que de tout temps le ciel ait exercé sur l'homme une espèce de fascination; le ciel, voyez-vous, c'est le but suprême du voyage, c'est le but de la vie. On a beau vouloir courber vers la terre ce pauvre captif qui s'appelle l'homme, le captif instinctivement relève la tête et regarde le ciel! Le crime et la vertu contemplent le ciel, l'un avec terreur, l'autre avec bonheur! Voyez ce moine apostat, voyez Luther, un soir, assis devant sa demeure. Luther est un moine rebelle qui a brisé les portes de cent couvents, et qui espère follement briser de même les portes de l'Eglise catholique. Il est là, un soir, devant sa demeure, seul avec sa conscience bourrelée de remords, seul avec son épouse, c'est-à-dire, la personification vivante de ses prévarications; cette épouse, en effet, c'est une religieuse que lui-même est allé arracher à son cloître, à ses engagements solennels. Son épou-

se veut lui faire admirer le spectacle enchanteur que déploie au-dessus de leurs têtes, la nuit étoilée. Luther, sombre et morne, lève furtivement les yeux vers le firmament puis les reporte à ses pieds en murmurant : **"Pourquoi regarder le ciel, mon amie ?**

Tu sais bien qu'il n'est pas fait pour nous ! ! "

Dans un autre siècle et dans un autre pays, deux autres personnages, toute une nuit, avaient longtemps avant Luther, contemplé ce même ciel, mais avec des dispositions d'âme bien différentes. C'était dans la petite ville d'Ostie au bord de l'eau. Le lendemain, Augustin, jadis débauché, maintenant converti, Augustin et Monique, sa mère, devaient s'embarquer pour l'Afrique. Assis dans l'embrasure d'une fenêtre, eux aussi contemplaient cette belle nuit qui allumait au ciel ses milliers de flambeaux. Leurs âmes, emportées sur les ailes d'une méditation toute de flamme, eurent bien vite franchi ces champs d'azur semé d'étoiles, et porté leur vol jusque dans les régimes de l'infini. (Rhodès. I, 452). La mère disait à son fils : Augustin, je n'ai plus rien à désirer sur la terre; il me fallait ta conversion avant de mourir; je l'ai obtenue de Dieu! Maintenant, plus que jamais, le ciel m'attire à lui; il me tarde de laisser cette terre de misère; oh! la terre est si triste et le ciel est si beau! Et les heures de la nuit s'écoulèrent ainsi: heures de joie, heures d'ivresse et d'extase ! ! !

O ciel! m'écrierai-je à mon tour, ô ciel, ô cité de Dieu! ô radieuse maison paternelle où je suis attendu comme le voyageur est attendu au foyer paternel! O ciel! objet de mes rêves, ô ma patrie enfin! Combien de fois, moi aussi, combien de fois comme chacun de mes frères qui m'écoutent, combien de fois à travers les nuages de mon exil, ne t'ai-je pas contemplé, tantôt avec joie, tantôt les yeux mouillés de larmes, parfois le cœur meurtri par toutes les

réalités de la vie! Combien de fois ne t'ai-je pas contemplé, tantôt comme Augustin à sa fenêtre avec la paix de Dieu au coeur, plus souvent peut-être un peu comme Luther, avec le remords dans l'âme, jamais du moins avec désespoir! Toujours, oui toujours, tu le sais, toujours avec l'invincible espérance de l'habiter plus tard! Mais ce n'est pas en te contemplant seulement qu'on te mérite. Mais ce ne sont pas seulement des soupirs qu'il faut faire monter vers toi, ce sont des oeuvres. L'enfer est plein de ces infortunés sans énergie qui ont soupiré après le ciel! O cité du Dieu des armées! ô paradis de mon Jésus, mort dans les tourments! c'est à la pointe de l'épée qu'il faut te conquérir, te prendre d'assaut! Il n'y aura que les braves qui t'habiteront dans la gloire. Ceux-là seulement seront couronnés dans tes royaumes qui auront combattu jusqu'à rougir de sang leur armure. Laisse donc pleuvoir sur moi ta grâce afin que je porte avec résignation, dans mon exil, le poids de la lutte, le fardeau de l'exil; afin que je suive, chargé de toutes les croix de la vie, ce sentier d'épines par où l'on va vers toi! Mais, je t'en supplie, ô ciel radieux! laisse-moi au coeur jusqu'au tombeau, laisse-moi l'espoir, la certitude de t'habiter un jour! Oh! je ne regretterai pas alors ce que tu m'auras coûté de labeurs. Pour sécher mes larmes, pour cicatriser mes blessures, en un mot pour oublier cette passagère et misérable vie d'ici-bas, j'aurai toute une éternité dans tes resplendissants royaumes!!!

Ainsi-soit-il.





SERMON POUR LA FETE DE L'IMMACULEE CONCEPTION

DIVISIONS:

Exode: historique de la Proclamation;

I. — point; **Qu'est-ce** que l'Immaculée Conception;

II. — point: **Pourquoi** la Sainte Vierge **Immaculée?**

Tota pulchra es, Amica mea, et macula non est in te.

Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, vous êtes sans tache. (C. Cant. 4. 7.)

Paroles adressées à la Sainte Vierge par le St-Esprit.

Mes Frères,

Il y a de cela à peine vingt-quatre ans: en 1854, le huit décembre (à pareil jour par conséquent) une grande joie éclatait dans tout l'univers Catholique. Au coeur, avant tout, le tressaillement des saintes

émotions: à Rome, le cœur de la Catholicité, à Rome surtout la joie fut immense et la fête pleine d'éclat; 50,000 personnes se pressaient dans la Basilique de St Pierre, l'église de notre St-Père le Pape, la plus belle église du monde. Il était onze heures de la matinée: dans les campagnes romaines, un beau soleil d'automne dorait de sa joyeuse lumière les côteaux rouges d'oranges et les villas désertes depuis le matin. Et tout à coup, voilà que le canon du Château St-Ange se met à gronder avec joie et majesté; les montagnes qui ceignent au loin la ville s'émouvent, tressaillent à la voix solennelle de l'artillerie, car elles semblent comprendre l'heure nouvelle. Quelle était donc cette nouvelle, mes frères? Quelle était cette nouvelle heureuse qui remplissait d'un joie inaccoutumée toute la population de Rome? Quelle était cette nouvelle heureuse qui faisait pleurer de bonheur 53 cardinaux, 143 évêques venus des quatre coins de la terre? Quelle était cette nouvelle heureuse qui devait bientôt faire battre des mains, pour ainsi parler, tous les peuples Catholiques du monde? — La proclamation du dogme de l'Immaculée Conception venait de tomber des lèvres de Pie Neuf. Au nom de la foi catholique dont il est le gardien, — au nom de l'Eglise dont il est le Chef infailible, — au nom du ciel dont il est l'interprète, Notre St-Père le Pape venait de déclarer que la Ste Vierge a été conçue **immaculée**. **L'Immaculée Conception**, mes frères, voilà ce que l'Eglise célèbre aujourd'hui, et voilà le magnifique sujet dont nous venons vous entretenir au nom de l'Eglise.

Les fidèles, il est vrai, avaient toujours cru, dans tous les siècles, que la Sainte Vierge jouissait réellement de ce glorieux privilège d'avoir été conçue immaculée. Mais, jusqu'en 1854, cette belle vérité était comme restée à l'état de germe dans les jardins de l'Eglise. En un mot, c'était une simple croyance, ce n'était pas un article de foi, d'obliga-

tion: on pouvait combattre cette croyance sans être hérétique. Mais en 1854, Pie-Neuf fit de la croyance à l'Immaculée Conception un dogme de foi. Il ne créa pas sans doute une nouvelle croyance; il ne fit que la proclamer. Notre St-Père le Pape, pas plus qu'un Concile, n'a le droit d'établir de nouvelles croyances. Il ne créa donc pas une nouvelle vérité religieuse. Mais il dit: cette vérité — à savoir que la Sainte Vierge a été conçue immaculée, — cette vérité là existe dans le dépôt de la doctrine qui nous a été transmis par les Apôtres. Une comparaison rendra peut-être plus claire notre pensée. Vous avez vu quelquefois le soleil rester caché, et le temps couvert jusqu'à midi. Le vent s'est alors élevé! Il a chassé les nuages derrière l'horizon, il a permis au soleil de rayonner dans toute sa splendeur. Le vent, évidemment, n'avait pas créé le soleil en le faisant paraître: car le soleil existait tout aussi bien dans le ciel auparavant. Seulement, le vent avait dégagé le soleil des brumes dont le soleil était enveloppé: il l'avait montré à tous les regards. Eh bien! Chaque fois que Notre St-Père le Pape a défini un nouveau dogme, et notamment lorsqu'il a défini le dogme de l'Immaculée Conception, N. S. Père le Pape a joué alors, à l'égard de cette nouvelle vérité religieuse qu'il définissait, absolument le rôle que joue le vent à l'égard du soleil quand le vent découvre le soleil dans un jour de brume. N. S. Père le Pape, aidé des lumières de l'Esprit-Saint, a fait évanouir les nuages légers qui avaient jusque là voilé un peu cette vérité aux regards de quelques fidèles; il a dégagé, pour ainsi dire, cette vérité des brumes qui la cachaient, il l'a fait voir, il l'a constatée, il lui a permis de rayonner librement à tous les regards dans le firmament de la religion.

Mais qu'est-ce qu'il faut entendre par l'Immaculée Conception? En second lieu, pour quels motifs la Ste Vierge a-t-elle été favorisée de cet étonnant pri-

vilège? voilà, mes frères, ce que votre légitime curiosité nous demande d'expliquer, et voilà ce que nous allons essayer, avec la grâce de Dieu, de vous exposer clairement en quelques mots.

I

Qu'est-ce qu'il faut croire, pour croire comme il le faut le dogme de l'Immaculée Conception? — Croire le dogme de l'Immaculée Conception, c'est croire que la Ste Vierge a été exempte de contracter le **péché originel**. Donc, comme l'Immaculée Conception n'est autre chose que l'exemption de la tache originelle dans l'âme de la Très Ste Vierge, il est extrêmement important d'avoir d'abord une idée nette du péché originel et de ses conséquences déplorables. Vous vous rappelez sans doute que le péché originel, c'est ce péché que nous apportons en venant au monde. C'est la désobéissance d'Adam et d'Eve qui nous est transmise et qui passe de père en fils comme un héritage de malédiction. Nous naissons véritablement "enfants de colère", *filii irae*. Nous n'avons pas commis de crime personnel. C'est pour cette raison que nous naissons plutôt déchus que coupables: nous naissons déshérités. C'est un péché tout négatif, une pure et simple privation. Une comparaison: le péché originel c'est une nudité qui blesse les regards de Dieu. Par ce péché étrange, l'âme se trouve dépouillée de cette justice originelle, primitive, qui n'appartenait pas à notre nature, mais dont Dieu l'avait revêtue comme d'un riche vêtement de luxe. Dieu aurait pu créer primitivement l'homme comme il pourrait encore le faire naître aujourd'hui, avec cette nudité de grâce, sans être injuste. Et puis, à part cette nudité, mes frères, par le péché originel l'âme humaine s'est vue envahie par toutes sortes de passions mauvaises. Ces pas-

sions sommeillent au fond de l'âme comme de jeunes bêtes fauves au fond d'une caverne jusqu'aux premières lueurs de la raison : alors, elles s'éveillent, et chacun de vous connaît par une triste expérience quelle guerre à la fois ennuyeuse et honteuse elles nous font. Oh ! mes frères, si nous comprenions bien tout ce que le péché originel apporte à l'âme de laid, nous verrions quel ravissant privilège ça été pour la Ste Vierge d'en être exempte ! Quand vous apportez un enfant au baptême, vous ne lisez pas sur sa figure les traces de cette profonde dégradation qui flétrit cette jeune âme d'enfant ! Si votre œil pouvait scruter l'état vraiment digne de pitié où se trouve cette jeune créature, ce pauvre jeune esclave qui soupire alors dans vos bras, vous pleureriez peut-être de pitié. Pour nous en faire une idée, à quoi pourrions-nous comparer cette âme ? A une blanche fleur qui vient d'éclorre, toute humide encore de la rosée du matin, mais au fond de laquelle l'œil avec horreur aperçoit remuer un vil insecte, une chenille laide et repoussante ? Oh ! la comparaison serait trop au-dessous de la réalité. Figurez-vous plutôt, mes frères, un ange, à qui le démon aurait arraché plume à plume ses blanches ailes ; un ange meurtri, sanglant, qui se traînerait dans quelque ruisseau, qui ne pourrait plus prendre son vol vers ces pures régions du soleil pour lesquelles il se sent créé. Figurez-vous un jeune ange portant attaché à ses poignets délicats, à ses petits pieds célestes, une chaîne déshonorante, ayant au front la marque du fer rouge comme un jeune criminel, portant imprimée ça et là sur la figure, comme un cachet d'ignominie, la griffe honteuse de Satan. Car tel est véritablement, mes frères, l'état d'un enfant qui vient de naître : il est en réalité le pur esclave de Satan ! Ce n'est pas sa faute : non, le pauvre enfant ! Mais c'est encore moins la faute du bon Dieu. Alors, comment expliquer ce mystère d'infortune ? Ah ! mes frères, c'est qu'il est né dans l'exil, cet enfant est né

sur une terre d'esclavage, à cause de son premier ancêtre Adam, qui s'était révolté contre Dieu et qui pour cela s'était vu bannir du Royaume de la grâce avec toute sa postérité. Voilà, mes frères, l'état de l'enfant qui vient de naître, aussi longtemps qu'il n'a pas été régénéré dans les eaux du baptême.

Eh bien, vous touchez du doigt, maintenant, ce qu'il faut entendre par l'Immaculée Conception de la Ste Vierge. La Ste Vierge n'a pas été conçue dans ce honteux état, et c'est là ce que la foi au dogme de l'Immaculée Conception nous oblige de croire. Quelle obligation à la fois suave et honorable pour nous, n'est-ce pas, qui sommes ses enfants! La gloire d'une mère rejaillit si naturellement sur ses enfants! Des enfants bien nés se réjouissent avec une si heureuse allégresse de tout ce qui honore leur mère. Avec l'Eglise militante qui le chante dans l'exil, avec l'Eglise triomphante qui le chante dans le ciel, répétons avec une sainte fierté, répétons aujourd'hui, mes frères, que la Ste Vierge n'est pas née "enfant de colère" comme les autres enfants d'Adam. Qu'elle n'a pas été enveloppée dans la commune malédiction! "*Ave gratia plena!*" Je vous salue, ô vous qui êtes remplie de grâce, lui disait autrefois un prince du ciel, faisant par là allusion à sa conception immaculée. "*Sicut liliū inter spinas!*". Vous brillez comme un lis éclatant de blancheur au milieu d'un champ d'épines, murmurait à son tour l'Esprit Saint, prédisant ainsi, même avant la Ste Vierge, que la Ste Vierge serait toute sainte, toute pure, toute immaculée dans sa conception. Quel étonnant privilège, mes frères, quelle merveilleuse faveur! Dieu l'a voulu, l'Eglise l'a reconnu: inclinons-nous avec respect. Mais inclinons-nous avec reconnaissance surtout, mais réjouissons-nous! Car il nous est donné de célébrer aujourd'hui, dans la belle fête de l'Immacule Conception, l'un des plus beaux privilèges que le ciel puisse faire à la terre,

et c'est aussi l'une des perles les plus riches qui brillent à l'immortelle couronne de la très Sainte Vierge!

II

Essayons maintenant, avec une respectueuse hardiesse, de pénétrer en quelque sorte jusque dans le sein de la sagesse de Dieu, et demandons-nous pour quels motifs Dieu a voulu que la Ste Vierge fût conçue sans l'ombre d'une tache. Il est facile de se rendre compte d'un pareil privilège pour deux principaux motifs, et votre piété les a déjà devinés sans doute. Il était de première convenance que la Ste Vierge fût exempte du péché originel, 1) à cause de sa mystérieuse parenté avec chacune des trois personnes de la Ste Trinité; 2) à cause des destinées glorieuses qui lui étaient réservées sur la terre et dans le ciel. La Ste Vierge a eu, avec l'adorable Trinité, les rapports les plus intimes, la Ste Vierge a eu, oserions-nous dire, de véritables rapports de famille avec chacune des trois personnes de la Très Ste-Trinité. Aussi, dans tous les siècles, l'Eglise lui a-t-elle donné à ce sujet les appellations les plus étonnantes. Ecoutez-la; la Ste Vierge, c'est **"la fille bien-aimée du Père"**, — la Ste Vierge, c'est **"la Mère du Christ"**, — la Ste Vierge, c'est **"L'Epouse du Saint-Esprit"**. Voilà quelles superbes appellations l'on trouve sur les lèvres de l'Eglise à toutes les époques du Catholicisme. Les Saints sont allés jusqu'à appeler la Ste Vierge, "une sorte de quatrième personne de la Ste-Trinité." En Orient comme en Occident, les savants Docteurs de l'Eglise ont dit en propres termes de la Ste Vierge qu'elle est **"l'enfant de Dieu par excellence"**, — la fille unique de Dieu", — **"la première née de Dieu"**. — Mais, pourrions-nous objecter, — chacun de nous n'est-il pas enfant de Dieu? Oui, mes frères, mais pas au même degré

que la Ste Vierge, premièrement parce que, quand il s'agit de parenté avec Dieu, il faut surtout regarder à la sainteté: or la Sainte Vierge surpasse en sainteté toute âme créée; — secondement, parce que dans les décrets divins la Ste Vierge a été prédestinée de toute éternité en même temps que Jésus-Christ. Voilà pourquoi il est permis d'affirmer que la Ste Vierge est en réalité **"la fille aînée de Dieu"**. C'est du reste ce que la Ste Vierge elle-même déclare de la manière la plus formelle, de la manière la plus lucide, par un passage de la Bible que l'Eglise lui a appliqué dans la fête de l'Immaculée Conception.

Je vous ai montré comment la Ste Vierge est l'enfant du Père. Je ne m'attarderai pas plus qu'il ne faut à vous montrer de quelle manière elle est la Mère du Fils. Vous le savez parfaitement, ce n'est qu'en devenant la Mère de Jésus-Christ qu'elle a pu devenir la Mère de Dieu. La Ste Vierge est Mère de Dieu: c'est un dogme de foi qui vous est familier, c'est un dogme de foi appuyé sur les passages de la Bible. Un exemple au hasard: écoutez comment la Sainte Vierge fut saluée par Elizabeth quand elle lui fit une visite dans les montagnes de la Judée: "D'où me peut venir une pareille faveur, s'écrie Elizabeth, que la Mère de mon Dieu — Mater Domini mei — condescende à me visiter"! C'est aussi ce que nous enseigne St-Paul quand il dit: *Misit Deus Filium suum factum ex muliere*. — Ce glorieux titre de Mère de Dieu fut enfin proclamé par le Concile d'Ephèse, et chaque jour les fidèles du monde entier répètent avec amour: **Sainte Marie, Mère de Dieu.—Sancta Maria, Mater Dei!** Donc, la Ste Vierge est la Mère de la seconde personne de la Sainte Trinité...

Ce n'est pas assez; elle est encore l'épouse du St-Esprit. Oui, mes frères, ce titre surprenant d'épouse véritable du St-Esprit convient à la Ste Vierge: c'est le troisième fleuron de sa couronne. Deux mots, et nous allons comprendre cette troisième et glorieuse parenté. Pour former le corps de Jésus-Christ,

le St-Esprit est descendu. **corporellement** quant à l'effet, dans le sein très chaste de la Ste Vierge, afin de former, avec le sang virginal de Marie, et sa propre opération mystérieuse, les membres du Verbe fait chair. Selon le chaste et gracieux langage de l'Ecriture, "la vertu du Très-Haut la couvrit de son ombre" pour protéger son éclatante pureté, et la Ste-Vierge devint ainsi la véritable épouse de l'Esprit Saint. "**Quod in ea natum est, de Spiritu Sancto est**".

A présent qu'il est bien constaté que la Ste Vierge a été l'enfant bien-aimée du Père, la mère véritable du Fils, l'épouse véritable du St-Esprit, il reste trois questions à faire à la raison et à la piété. Convenait-il que l'enfant bien-aimée de Dieu par excellence naquît enfant de colère et appartînt à Satan avant d'appartenir à son adorable parent dans le ciel? Convenait-il que Jésus-Christ, pouvant d'avance choisir sa mère, se choisît sa mère dans la famille de Satan, une mère pécheresse et dépouillée de ce reflet radieux que donne la grâce sanctifiante? Oh! si Jésus-Christ eût agi ainsi, il n'eût pas fait ce que ferait sur la terre le dernier des hommes: Qui, parmi les hommes, pouvant d'avance choisir sa mère, porterait son choix sur une misérable? Qui, parmi les hommes, pouvant d'avance combler sa mère des dons les plus rares, n'en ferait pas un chef-d'oeuvre de grâce, de noblesse, d'intelligence et de beauté? Eh bien! mes frères, il s'agit de demander à la raison, il s'agit de demander à la piété, si Jésus-Christ n'a pas vraisemblablement agi d'une façon analogue? Il s'agit de demander à la raison comme à la piété si le St-Esprit n'a pas fait vraisemblablement la même chose à l'égard de son épouse, et à toutes ces questions, la raison et la piété répondent avec conviction: Oui, assurément oui. Mes frères, voici un peintre dans son atelier. Il a broyé sur son "marbre" et il a mêlé ensemble ses plus riches cou-

leurs. Et le voilà, avec ses pinceaux délicats, à genoux devant une toile sur laquelle il s'efforce depuis plusieurs semaines de peindre le portrait d'une dame inconnue. Pour peindre cette femme imaginaire avec la beauté la plus accomplie, cet habile peintre fait appel à tout ce que Dieu lui a donné de talent pour la peinture. Piqué de curiosité, vous lui demandez pourquoi il s'applique à faire si belle, si belle, cette figure déjà si charmante il vous semble. "Le peintre vous répond avec une aimable franchise: "C'est parce qu'un saint dont j'aimais à peindre le portrait et à populariser l'image, m'est apparu en songe, et pour récompenser ma piété, a-t-il ajouté charitablement, il m'a assuré que la Providence s'engageait à me donner pour compagne ici-bas une personne aussi belle que celle qu'il plairait à mes pinceaux d'imaginer: voilà pourquoi j'apporte tant de soins à mon oeuvre".

Mes frères, sans manquer de respect envers l'Esprit Saint, il nous sera sans doute permis de faire un rapprochement entre ce peintre légendaire et l'Esprit Saint lui-même.—L'Esprit-Saint, lui aussi, eu à choisir d'avance, aussi belle qu'il voudrait la créer son épouse mystérieuse, Lui aussi, il a pu donner d'avance à la Ste Vierge la beauté la plus ravissante autant de grâce et de charmes qu'il lui plairait d'en répandre sur toute sa personne. Après cela, mes frères, serait-il seulement possible de supposer que l'Esprit-Saint aurait consenti à laisser sur les traits de son épouse future une tache hideuse, l'humiliant flétrissure du péché originel? Pour cela, il faudrait ignorer que le St-Esprit a aimé la Ste Vierge plus qu'aucun époux terrestre n'a jamais aimé son épouse; pour cela, il faudrait ignorer que le St-Esprit a aimé la Ste-Vierge plus que les Anges et les Saints réunis. Écoutez plutôt sa voix dans le lointain de âges: il appelle la Ste-Vierge "sa blanche Colombe" sa "Colombe immaculée". — *Una est Colomba mei*

Immaculata mea, — et quand l'Esprit Saint dit dans un autre passage que la Ste Vierge a surpassé en trésors de grâces toutes les créatures, il fait entendre par ce passage que la Ste Vierge a été exempte de contracter le péché originel. Evidemment: autrement elle n'aurait pas surpassé en grâces Adam et Eve, ni les Anges, qui furent créés dans la justice originelle. En employant le beau langage oriental de la Bible, la Ste Vierge c'est une "fontaine scellée, *Soror mea, hortis conclusus, fons signatus*. C'est un jardin fermé, c'est-à-dire, c'est une fontaine où pas un souffle n'est venu rider les eaux de la grâce. Comme ces purs étangs cachés au fond de grands bois et dont aucun animal immonde n'a troublé le frais cristal, — qui n'ont jamais réfléchi dans leurs tranquille miroir que les rayons d'or du soleil, le vol silencieux des oiseaux.—Voilà, mes frères, l'image d'une âme créée toute pure, et voilà comme a été créée l'âme de la Très Ste Vierge. Si, à présent, nous réfléchissons à quelle destinée était réservée la Ste Vierge, nous comprendrons davantage qu'elle devait être nécessairement préservée du péché originel.

La Ste Vierge, d'abord, devait porter Dieu dans son sein; par conséquent elle devait être un vivant tabernacle, le temple véritable de la Divinité. Eh bien, est-ce qu'il ne répugne pas de croire que Dieu aurait pu permettre au démon d'occuper le premier l'habitation qu'il devait lui-même occuper plus tard? Que dirait-on d'un prince qui se construirait un palais, qui donnerait à un vagabond, à un vil brigand, la permission de l'habiter le premier?

En second lieu, la Ste Vierge était destinée à réconcilier la terre avec le ciel. Est-ce qu'il n'était pas alors de toute convenance qu'elle ne fût pas elle-même criminelle? Assurément oui! Car il ne convient pas que celui qui traite de la paix soit lui-même ennemi de l'offensé, bien moins encore qu'il soit com-

plice du crime. Pour apaiser un Juge irrité, il ne faut pas lui députer un ennemi dont la vue, au lieu de l'adoucir, l'irriterait davantage. La Ste Vierge devait aussi briser la tête du serpent. Est-ce qu'il n'était pas de toute convenance ici encore qu'elle ne fût pas elle-même mordue d'abord par le reptile? D'ailleurs, mes frères, s'il en eût été ainsi, la Bible serait en défaut. Car il est dit dans la Bible qu'une inimitié "éternelle" doit exister entre cette femme mystérieuse et le serpent, qu'elle lui écrasera la tête, et que lui, le serpent, ne la mordra pas même au talon, comme porte le texte hébreu?

Enfin, mes frères, et c'est par là que nous terminons. La Ste Vierge était appelée à être plus tard la Reine du Ciel et de la Terre.—Reine du ciel, mes frères, quelle superbe destinée! Après Dieu, porter le premier diadème dans ce resplendissant empire où chaque sujet sera couronné! Balancer le sceptre sur ces légions d'anges, d'archanges, de séraphins, qui remplissent de leurs flots colorés les parvis du ciel: Quelle destinée magnifique! Et Dieu aurait permis que cette créature eût été un seul instant la servante dégradée du démon! Et Dieu aurait fait aux éblouissantes populations du ciel un pareil outrage d'aller leur chercher une jeune souveraine parmi les esclaves de Lucifer! Non, non, mes frères, oh! mille fois non! Il y aurait une espèce de blasphème à le supposer.

Concluons: l'Eglise a salué la Ste Vierge souveraine du ciel et de la terre. et cette royauté suppose en Marie une sainteté parfaite, sans tache, une sainteté originelle.—Tout l'exige, et le lieu où elle règne, —et la nature de la royauté qu'elle exerce, — et l'excellence des sujets sur qui s'étend son empire. Le lieu où elle règne, quel est-il? Le premier degré du trône de Dieu, au plus haut des cieux, au-dessus de tous les êtres créés: entre elle et Dieu, au senti-

ment des Saints, il n'y a pas d'intermédiaire. c'est-à-dire qu'elle est en contact immédiat avec la Divinité! Mes frères, le péché, même réparé, ne monte pas à de pareilles hauteurs! Quelle royauté exerce la Ste Vierge? Une royauté toute de grâce et de sainteté. — Sur qui s'étend son empire? Sur l'armée innombrable des saints, sans doute, et sur les prophètes au regard de flamme, — et sur les patriarches vêtus de majesté, — et sur les martyrs au rouge vêtement de pourpre, — et sur les vierges populations de reines éclatantes de blancheur! Mais son empire s'étend aussi sur les Anges, c'est-à-dire, mes frères, sur d'éblouissantes phalanges d'esprits aux ailes de feu, qui n'ont jamais péché! Ah! mes frères, on frémit, à la seule pensée que des mains qui portent le sceptre d'un pareil royaume ont pu un moment porter les chaînes de la servitude! On frémit, à la seule pensée de voir, assise aux pieds de Dieu, sur le premier degré du trône de Jéovah, une ancienne esclave! et du fond de son cœur comme du sein de l'Eglise de Rome sort ce cri de foi et d'admiration émue: pour de pareilles destinées, oh! comme il fallait une femme merveilleuse! Il fallait une créature sans tache, il fallait la Ste Vierge, il fallait Marie l'Immaculée!!

Ainsi-soit-il !





SACRE-COEUR DE JESUS

"Si quis non amat Dominum Nostrum
Jesum Christum Anathema sit".

Si quelqu'un n'aime pas N. S. J.-Christ
avec tendresse, qu'il soit anathème.

(St-Paul, ICor.)

On a dit, mes frères, de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus que c'était "le soleil" de la religion: Eh bien, nous venons vous parler de cette belle dévotion. Dans les murs d'une petite ville appelée "Paray-le-Monial", en France, au milieu d'un bosquet de noisetiers qui embellit de sa verdure un jardin de couvent, Jésus-Christ, il y a un peu plus de deux cents ans, est apparu un jour à une religieuse, — à la B. Marguerite-Marie, — et, se découvrant la poitrine, le divin étranger lui dit: "Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, et pour qui les hommes n'ont que de l'indifférence!"

Mes frères, depuis qu'elle est tombée du ciel sur cette terre, cette parole poursuit jour et nuit tout bon prêtre de Jésus-Christ. Pour notre part, oh! comme nous serions heureux,—comme nous sentons qu'une joie profonde surabonderait dans notre propre coeur, s'il nous était donné ce matin, malgré notre indignité, d'attendrir un peu cette indifférence dont Notre Seigneur se plaint d'une façon si touchante! Comme l'Eglise entière elle-même serait heureuse avec nous d'allumer dans toutes les parties du monde cet Amour pour Notre Seigneur Jésus-Christ, le Père, le Roi, le généreux Libérateur, le Frère et l'Ami volontaire de chacun de nous! — Car, mes frères, l'amour pour Jésus-Christ, ce n'est pas seulement un devoir de justice et d'élémentaire reconnaissance, mais c'est encore le charme, mais c'est encore le bonheur de la vie et le salut du monde aujourd'hui. Aussi, allumer partout un ardent amour pour Jésus-Christ, voilà la grande oeuvre à laquelle l'Eglise aujourd'hui travaille plus qu'à toute autre peut-être; voilà pour quelle entreprise passionnée l'Eglise fait partout prêcher la belle et sympathique dévotion au Sacré-Coeur de Jésus. Pour faire acclamer cette dévotion, qui est nouvelle en apparence, mais qui dans son essence est ancienne comme le christianisme lui-même, tous les évêques du monde ont élevé la voix. La voix des évêques du monde a trouvé un écho dans l'âme de Pie-Neuf, et Pie-Neuf sur les derniers moments de sa vie, a consacré l'univers tout entier au S. C. de Jésus. A l'heure qu'il est, mes frères, promenez vos regards sur toute la terre; quel réveil, quel mouvement partout dans l'Eglise Catholique pour cette dévotion éminemment consolante! La plus humble mission des Indes, la chapelle la plus perdue dans les bois, la plus petite peuplade chrétienne sur la plage la plus lointaine possède aujourd'hui une confrérie du S. Coeur.—nos belles paroisses canadiennes resteraient-elles en arrière dans ce beau mouvement? Pour enflammer no-

tre zèle, mes frères, ayons à coeur d'étudier cette dévotion.

Le sujet est immense; il est trop large et trop riche pour qu'il nous soit permis de le traiter à fond ce matin. Seulement deux mots: voyons rapidement, 1° ce que c'est que cette touchante dévotion au S. Coeur;

2° quels puissants motifs nous avons de pratiquer cette dévotion.

I

Qu'est-ce qu'il faut comprendre quand on nous parle de cette dévotion au S. Coeur? Comment cette dévotion est-elle faite et constituée? En quoi diffère-t-elle des autres dévotions? Quelle est la fin toute particulière que l'on s'y propose? — Voilà autant de questions qu'il est bon de résoudre en premier lieu, parce que ce sont autant de choses peut-être encore assez confuses dans l'esprit de plusieurs; mais un mot d'explication y mettra la lumière.

J.-Christ a "un coeur d'homme", un coeur aimant et sensible, un coeur capable de tendresse comme nous tous, puisqu'il est homme aussi bien qu'il est Dieu. Eh bien! la dévotion au S.-Coeur consiste à adorer le Coeur de J.-Christ comme un **symbole**, ou, si vous voulez, comme une **représentation** de son amour. Bien que ce soit un coeur de chair véritablement, un coeur matériel, on "adore" cependant ce coeur sacré, parce que ce coeur est intimement uni, hypostatiquement uni à la divinité.

Vous est-il arrivé jamais, mes frères, de jeter les yeux sur un tableau du Sacré Coeur de Jésus? Bien des fois, j'en suis sûr. Qu'avez-vous remarqué? Quelque chose d'un peu étrange. Vous avez vu d'abord N. Seigneur avec le coeur ouvert d'un coup de lance, entouré de flammes et de rayons. De plus, ce coeur divin était placé en dehors de la poitrine de

Jésus.—Il y avait dans tout cela une manière ingénieuse de faire parler le tableau, et vous aviez là, devant les yeux, toute la dévotion au S. Coeur. Comment cela? Comment cela? Rappelez s'il vous plaît vos souvenirs. Si ce tableau était bien fait, c'est-à-dire, aussi bien qu'il est possible à de pauvres pinceaux de la terre de peindre la plus ravissante figure du Paradis, — voici ce qui s'est passé dans votre âme. Devant ce tableau étrange, vous vous êtes sentis émus: mais, ce n'est pas le visage divin de Jésus qui vous a le plus frappés: ce ne sont pas, par exemple, ces regards pleins de fraternelle sympathie qui vous ont le plus remués; non: c'est ce Coeur comme enveloppé de feu, jetant à droite et à gauche des flammes qu'il ne peut plus contenir. Pendant que vous regardiez ce tableau, vous aimiez bien le Christ, le Christ tout entier, mais c'était surtout la vue de son Coeur sacré qui allumait votre piété, c'était ce Coeur percé d'une lance, entouré d'épines, embrasé comme une fournaise, — pourquoi? Parce que ce Coeur ainsi représenté réveillait en foule dans votre esprit tout ce que J. Christ a fait pour vous par pure tendresse.

“Ah! voilà, disiez-vous peut-être tout bas, voilà ce Coeur qui m'a tant aimé et qui pour cela a tant souffert! Le voilà ce sanctuaire où a été formé l'éternel dessein de m'arracher à l'enfer! C'est là qu'ont été arrêtés ces merveilleux projets de salut qui ont réconcilié la terre avec le ciel. Le voilà ce véritable autel des parfums de l'holocauste où le Pontife éternel a offert et offre encore jour et nuit le sacrifice qui purifie la terre et les astres. Voilà enfin ce Coeur profondément sensible qui a battu pour moi des milliers et des milliers de fois, qui a soulevé pour moi des milliers et des milliers de fois la poitrine de Jésus, et cependant, Jésus n'avait pas besoin de moi, puisque c'est lui qui a fait le bonheur,—comme il a fait les étoiles du ciel, comme il fait les feuil-

les des forêts, comme il fait les flots qui remplissent jusqu'au bord le bassin des mers!"

C'est là, n'est-il pas vrai, le langage muet mais véritable que vous vous êtes tenu devant le Coeur de Jésus en saillie sur ce tableau, et voilà aussi ce qui explique pourquoi cette partie du tableau attirait surtout vos regards, captivait surtout votre attention. Mes frères, rien de plus naturel, voici pour quelle raison: c'est que, naturellement le coeur est le touchant symbole de l'amour! Mais qu'est-ce qu'un symbole? Un symbole, mes frères, c'est un objet qui représente aux yeux de l'esprit, autre chose encore que ce qu'il représente à notre oeil de chair. Quelques exemples.

Voyez-vous cette vieille épée toute rouillée que la famille conserve et honore? Pourquoi ce respect pour cette vieille épée? C'est que cette épée glorieuse fut celle d'un grand patriote: c'est cette même épée qui a attiré sur la famille tant d'honneurs et de distinctions: c'est que cette épée est un superbe "symbole", — c'est qu'elle représente les vertus civiles et militaires du Capitaine, de l'Ancêtre qui l'a portée avec tant de bravoure dans les combats: voilà pourquoi on lui rend des honneurs constants, sincères, véritables. -

Un autre exemple:

Qu'est-ce, mes frères, qu'un drapeau? Pour celui qui n'a aucune intelligence, c'est une insignifiante draperie bleue, blanche ou rouge qui flotte au vent, mais qui ne dit rien. Et pourtant une nation aime et vénère son drapeau: Voyez le drapeau de Carillon, le dernier drapeau français qui a flotté au vent du ciel sur le sol canadien. Dans la grande célébration de notre St-Jean-Baptiste, on le suspend dans nos temples, et il ne semble pas déplacé près de l'autel; on le promène en triomphe par les rues de la ville, entouré d'une garde d'honneur, et sur son passage

la foule s'incline; en le voyant passer, on croit voir cheminer par les rues le glorieux Canada d'avant la cession! et si les franges de ce vieux drapeau abreuvé de gloire viennent à vous toucher par hasard, vous frissonnez d'aise, comme si la vieille France catholique vous avait touchés du bout de ses ailes ! !

Une nation aime et vénère son drapeau: elle le tient sous clef à l'instar d'une relique sainte et auguste, elle ne le sort que dans les circonstances solennelles, — une nation honore d'un véritable culte cette draperie toute en lambeaux, criblée de balles, noircie par le feu des batailles: pourquoi donc cette patriotique superstition, pourquoi cette vénération chaude et profonde pour un drapeau? Ah! demandez-le à l'armée, oui! demandez-le à ces milliers de soldats qui le portent fièrement à la bataille, qui se laisseraient égorger plutôt que de le laisser tomber aux mains de l'ennemi! C'est, qu'à leurs yeux, ce drapeau est un éclatant symbole de la Patrie qu'ils aiment, c'est que ce drapeau représente tout un pays, tout un peuple, avec l'histoire de ses infortunes et de ses triomphes! C'est que dans les plis de ce drapeau flottent les mille souvenirs de la famille, de la maison paternelle, du sol natal, — voyez ce drapeau qui claque au vent: à leurs yeux, l'âme de la nation, bien plus que le souffle de la brise, soulève d'orgueil et fait palpiter les plis de cette chère bannière!

Eh bien, mes frères, le Coeur de Jésus, lui aussi est un symbole, le plus ravissant des symboles, puisqu'il représente l'amour, qui est le plus beau sentiment du ciel et de la terre! Le coeur de N. S.-Christ, son coeur matériel, ce coeur sensible et vivant que l'Eglise propose à notre culte, aux yeux de l'homme qui ne réfléchit pas c'est un objet sans signification peut-être, mais pour l'oeil de celui qu'une piété solide anime et éclaire, mais pour l'oeil du chrétien intelligent, c'est le plus éloquent des symboles, car c'est pour celui-là le symbole de l'amour de J.-Christ.

Le coeur de Jésus, c'est l'organe du Sauveur qui a le plus directement servi à l'oeuvre de notre salut : c'est la noble et sainte portion de la poitrine de l'Homme-Dieu qui a été le foyer de son ardent amour pour le genre humain. Et le coeur en effet, mes frères, n'était-ce pas tout d'abord ce qui méritait davantage l'honneur de symboliser ainsi l'amour de Notre Seigneur? Le coeur, n'est-ce pas la partie la plus noble d'un être quelconque? N'est-ce pas avant tout sur les qualités du coeur que l'on juge et que l'on apprécie un homme? J'interroge le langage ordinaire, et j'entends dire tous les jours : "C'est un homme de coeur"! et je vois que l'on a cru résumer dans ce seul éloge tous les genres d'éloges possibles. Je prête l'oreille à gauche : là j'entends murmurer : "C'est un homme sans coeur"! et le dédain avec lequel on accentue cette courte phrase m'indique assez clairement qu'on a voulu épuiser dans cette seule parole tout le langage du mépris. Donc, mes frères, adorer le coeur de Jésus comme un symbole de son amour, c'est pratiquer la piété la plus logique, c'est faire preuve de sens et de tact en fait de piété.

II

Nous allons voir maintenant quels motifs nous avons de pratiquer cette dévotion du Sacré Coeur. Laissons de côté les magnifiques indulgences dont l'Eglise a voulu enrichir cette dévotion : 7 ans par jour, — une indulgence plénière une fois par mois, — Laissons de côté les promesses de Notre Seigneur à la B. Marguerite-Marie : entre autres, — Paix dans leurs familles. — Protection à l'heure de la mort. — Je bénirai leurs entreprises. — Je bénirai **particulièrement** les maisons où l'on gardera avec honneur l'image de mon S. Coeur, etc., etc. Demandons-nous, mes frères, quels motifs nous avons, à part ces avantages déjà précieux, de pratiquer la dévotion au S.

Cœur. C'est demander quels motifs nous avons d'aimer N. S. J.-Christ.

Notre Seigneur criait à l'univers du haut de sa croix: **Sitio**, j'ai soif! On lui présenta du vinaigre. On eût pu lui offrir une eau rafraîchissante: toutefois, on ne lui eût pas offert encore là le breuvage le plus ardemment désiré. Jésus-Christ avait soif, surtout de notre amour! En exhalant ce cri mystique: **Sitio!** Jésus-Christ disait qu'il avait soif de notre amour: Anathème, mes frères, à celui qui refuse d'apporter à N. Seigneur le breuvage de l'amour. Anathème à celui-là, car il le mérite; c'est un monstre. Deux mot seulement pour le prouver. Deux choses provoquent, méritent, allument l'amour: la beauté, — et la bonté. Or, quel catholique l'ignore: J. Christ était souverainement beau, — J. Christ a été souverainement bon, c'est-à-dire nous a souverainement aimés. La beauté de J. Christ, mes frères, quel mot nous venons de prononcer! Beauté physique d'abord, beauté de son adorable visage, — puis beauté morale, beauté de son âme.

La beauté, "chose à la fois heureuse et dominatrice"! qui de nous n'en a pas connu la magique influence sur quelque front que son regard ait rencontré, un jour ou l'autre, ce reflet du ciel? Et pourtant, n'oubliez pas le témoignage de l'Écriture: J. Christ, le fils de la très Ste Vierge, a été le plus beau des enfants des hommes. N'oubliez pas le témoignage des artistes; bien des sculpteurs et des peintres se sont efforcés de reproduire les traits de cette figure à la fois divine et humaine: qu'est-il arrivé? Le genre humain a contemplé avec une émotion déjà vive les tableaux des Francia, des Michel Ange, des Delaroche, des Fra-Angelico; puis le genre humain, l'âme pleine des souvenirs de l'Évangile, a fermé les yeux et a murmuré tout bas avec déception: "Non, non! ce n'est pas encore là mon adorable Jésus, tel que je le vois des yeux de l'âme quand je me re-

cueille devant les chants d'amour des prophètes, devant l'onctueux récit des Évangélistes!" Rappelez-vous quels prodiges N. S. J. Christ opérait par le seul prestige de sa beauté: la foule le suit, comme fascinée, à travers les montagnes; il laisse tomber un de ses profonds regards sur Mathieu, et ce regard l'arrache aux spéculations de la finance; il jette un autre regard sur de grossiers pêcheurs assis le long du rivage, et ces hommes aussitôt abandonnent là leurs filets de pêcheurs pour devenir des pêcheurs d'hommes, des martyrs! Oh! mes frères, J. Christ devait être beau, quand il souriait, tout jeune enfant, sur les genoux de Marie qui passait familièrement sa main virginale dans ses cheveux adorés! Les anges devaient descendre du ciel pour contempler le sourire et du Fils et de la Mère! Toutefois, nous l'eussions trouvé peut-être encore plus beau, nous mes frères, quand plus tard il versait des larmes sur la mort de son ami: "**Quomodo amabat illum!**" disaient les Juifs, en extase autour de Jésus.

Voilà pour sa beauté extérieure. Et la beauté de son âme, mes frères? Comment pénétrer, dans ce sanctuaire, l'âme de Jésus, pour en étudier la beauté? La beauté d'une âme se révèle de trois manières: par le regard, et c'est justement pourquoi les yeux sont appelés le miroir de l'âme; par les larmes, car, qu'est-ce que les larmes sinon le sang du coeur? Enfin, la beauté d'une âme se révèle surtout par les paroles et par les actions.

Le regard fascinateur de J. Christ, ses larmes sur tout ce qui était faible et souffrant, nous en savons déjà quelque chose. Recueillons quelques unes de ses paroles, rappelons quelques unes de ses actions. Paroles toujours toutes d'amour, de pardon, d'ineffable miséricorde: "**Misereor hanc turbam**, j'ai pitié de cette foule qui me suit à travers les plaines et que la faim dévore: **Ego cognosco oves meas**. — Je connais mes brebis et j'aime à les appeler chacune par

son nom: **Ego sum Pastor bonus**, — je suis le bon pasteur; je suis venu guérir ceux qui sont malades; "Il y a plus de joie au ciel pour la conversion d'un pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt dix-neuf justes. Il cherche dans les montagnes la brebis égarée, puis, quand il l'a retrouvée", **imponit in humeros suos gaudens**, il la met sur ses épaules en bondissant de joie. — **Non jam vos dicam servos, sed amicos**, — je ne veux plus vous appeler mes serviteurs, mais amis. **Non relinquam vos orphanos**, — je ne vous laisserai pas orphelins sur la terre; **Sinite parvulos venire ad me**, — laissez venir à moi les petits enfants. Quand votre mère vous abandonnerait, moi je ne vous abandonnerai jamais; etc., etc., etc. — car il faudrait citer tout l'Evangile! Rappelez-vous surtout cette ravissante parabole de l'enfant prodigue; ce drame évidemment composé dans le ciel. En un mot, ses lèvres savaient bénir, elles ne savaient pas maudire, même sur la croix. Ses apôtres veulent un jour faire descendre le feu du ciel sur une ville méchante qui les a mal accueillis; J. Christ n'avait qu'à regarder les nuages, et la foudre se serait précipitée de suite sur cette criminelle cité. J. Christ réplique avec douceur à ses apôtres: "Vous ne savez pas encore de quel esprit le Fils de Dieu est animé". **"Mitis et humilis corde"**, doux et humble de cœur", c'est le témoignage qu'il se rend à lui-même, et certes, sa vie a merveilleusement confirmé ce témoignage. Lui qui pleurait sur toutes les infortunes, il ne pouvait voir pleurer ses frères. Il rencontre un jour plusieurs personnes qui pleurent sur le cercueil d'un jeune homme, — une femme surtout, une pauvre veuve de Naïm, pleure à chaudes larmes: le cadavre était celui de son cher enfant! Les larmes de cette femme brisent le cœur de N. Seigneur. "Jeune homme, lève-toi, dit J. Christ au mort; ressuscite pour le bonheur de ta pauvre mère. Et l'enfant se réveille dans son cer-

cueil, et l'enfant va se jeter dans les bras de sa mère!

Quant à ses actions, mes frères, un mot de l'Evangile les résume toutes: "Il a passé sur la terre en faisant le bien..." Mes frères, ces deux mots sont bien simples, et ils ont l'air, au premier coup d'oeil, à ne pas signifier grand'chose. Et cependant, parcourez, dans le voisinage des grandes villes, ces vastes cimetières où dorment les riches de la terre; lisez, sur la pierre et le marbre, les milliers d'inscriptions ciselées à la gloire de tous ces morts illustres, qui ont fait jadis tant de bruit, et trouvez un éloge qui efface celui-là: **"Il a passé sur la terre en faisant du bien"**. Eh bien! c'est l'inscription que les Evangélistes ont déposée sur la pierre du tombeau de N. S. J. Christ, et lui, mes frères, oh! certes, il la méritait cette glorieuse inscription! Il la méritait quand il désertait pour ainsi dire ses Palais du ciel pour venir prendre naissance sur le foin d'une pauvre crèche de Bethléem! Il la méritait encore, quand il dépensait plus tard en miracles de bienfaisance la puissance que son père lui avait communiquée. Le voyez-vous, partout, dans les rues de Jérusalem, sur les places publiques de la Samarie, dans les plaines et au bord des grands lacs de la Judée, le voyez-vous partout, plein d'amour pour ses frères, plein d'amour pour nous par conséquent. Suivez-le à la trace de ses bienfaits; voyez-le rendant la vue aux aveugles, faisant marcher les paralytiques, plaidant énergiquement auprès des riches la cause des pauvres qu'il ne rougit pas de prendre sous sa protection. Amour sans limites; charité sans bornes, voilà la devise de J. Christ pendant qu'il était sur la terre, voilà le divin talisman avec lequel il a voulu gagner tous les coeurs. Son âme était pleine de compassion; pas une infirmité, pas une douleur qui ne trouvât de l'écho dans sa poitrine de frère! Pas un chagrin qu'il n'eût été heureux de consoler! **Pertransiit**

benefaciendo, — il a passé en faisant le bien....

Et que dis-je? Non seulement il a passé, mais il est mort surtout, en faisant du bien, car il est mort en sauvant tout le genre humain condamné à l'enfer! Oui, mes frères, ce témoignage d'amour d'un homme qui meurt pour d'autres hommes, ce témoignage d'un amour sans limite a été une fois donné à la terre. Il a été une fois donné au ciel et à la terre de contempler au sommet d'une montagne je ne dis pas le spectacle d'un homme héroïque qui meurt pour sa famille ou ses amis, — l'humanité avait déjà vu ce rare prodige, — mais le spectacle d'un homme qui va de gaieté de coeur se coucher sur une croix et s'y laisser crucifier pour d'autres hommes qui ne l'aiment pas! Car la mesure de son amour a été d'aimer les hommes sans mesure!

L'amour de J. Christ pour nous, mes frères, l'amour de J. C. pour chacun de nous: quel abîme, quel océan! Comment même énumérer, seulement, vous le voyez, les preuves de fraternelle affection que nous a prodiguées N. Seigneur? Comment seulement, je ne dis pas sonder jusqu'au fond cet océan, mais comment embrasser superficiellement du regard cette mer sans rivages, comment compter seulement les flots qui s'y pressent? L'amour de N. S. J. C.! Vous souvient-il encore, mes bien chers frères, du premier regard jeté par vous dans votre enfance sur la mer, ou plutôt sur notre grand fleuve? Voyez ce jeune enfant, à qui il est donné de contempler pour la première fois de sa vie le beau et vaste fleuve: Il est là, debout sur la verte falaise; rien ne l'a jamais aussi frappé, parce que rien peut-être encore ne lui a donné une aussi forte idée de Dieu, de l'infini, de l'éternité. Il admire cette immense nappe d'eau qui coule jour et nuit large et profonde, mais qui ne s'épuise pas. Il regarde passer les flots: son oeil étonné voudrait les embrasser tous d'un seul regard, son esprit voudrait compter leurs innombrables ci-

mes qui écument au soleil aussi loin que son oeil peut porter. Impossible: car les flots étincellent par milliers et il en surgit sans cesse des milliers de nouveaux! Alors, son regard s'allume; sa poitrine elle-même se gonfle; mais l'enfant, incapable de bégayer seulement devant un si grandiose spectacle, reste là muet de joie et d'admiration.

Voilà, mes frères, l'image fidèle de celui qui veut parler de l'amour de J. Christ pour les hommes. Il est là, comme penché sur la vie toute entière de J. Christ; du haut de la falaise, il regarde briller au soleil les flots de cette mer qui n'a pas d'horizon: ces flots passent, passent par milliers, — incarnation, rédemption, eucharistie, l'étable de Bethléem où l'Enfant Jésus tremble de froid sur la paille, ses trente-trois années de pénible apostolat pour nous montrer les sentiers perdus de la Patrie, pour nous enseigner les chemins du ciel, la colonne du Prétoire avec ses cruels coups de fouet, l'herbe rougie de sang qui tapisse les flancs de la montagne du Calvaire, l'indicible crucifiement de cet Homme Dieu qui nous aime avec une opiniâtreté divine, son séjour volontaire dans les prisons du St Sacrement: voilà, mes frères, voilà autant de flots qui passent sous les regards, qui étincellent aux yeux, et qui rendent muet de reconnaissance et d'admiration celui qui veut parler de l'amour de J. Christ pour le genre humain ! !

Mes frères, témoignons à N. Seigneur J. Christ amour pour amour, et pour cela, embrassons tous la belle dévotion au S. Coeur; soyons tous membres de l'Apostolat de la prière. J. Christ nous dit: **Sto ad ostium et pulso**, — je me tiens à la porte de votre coeur et je frappe. **Venite ad me omnes**, — venez tous à moi! Personne de nous, mes frères, ne manquera à ce touchant appel. Vous irez à Jésus-Christ, vieillards déjà brisés par l'âge, et N. Seigneur renou-

vellera votre jeunesse comme celle de l'aigle. Vous irez à J. Christ, jeunes gens et jeunes enfants: la mère la plus aimante, la soeur la plus affectueuse n'éprouvent rien qui approche de la tendresse dont le Coeur de N. Seigneur est rempli pour vous tous. Vous irez à J. Christ, vous surtout, pauvres pécheurs tourmentés par le remords: Rappelez-vous que J. Christ, au grand scandale des pharisiens, a été appelé "l'ami des pécheurs". Vous irez à J. C. et le vêtement de vos iniquités, fût-il rouge comme l'écarlate, J. C. le rendra plus blanc que la neige.

Ainsi-soit-il.





SUR LA RESURRECTION

*Scio quod Redemptor meus vivit et in
novissimo die de terra surrecturus sum.*

Je sais que mon Rédempteur est vivant,
Moi-même un jour je sortirai de mon tom-
beau.

(Job, XIX, 25).

Mes frères,

En choisissant le blé destiné à la semence, le la-
boureur peut se dire avec une certaine tristesse: en-
core quelques jours, et ces beaux grains, jetés dans
la terre, vont se déformer et pourrir. Mais la foi,
qui l'inspire, — car semer c'est un acte de foi, —
mais la foi qui l'inspire lui dicte aussitôt cette ré-
ponse: Encore quelques jours, et ces mêmes grains,
transformés par la germination, vont reparaitre en
moissons dorées, qui seront ma joie et ma richesse.
Et le laboureur avec confiance jette son grain dans
le sillon.

Mes frères, nous sommes le blé de semence du bon Dieu. — *frumentum Christi sum.* Quand vous regardez vos membres, ce corps merveilleusement construit et que Dieu a donné comme palais à notre âme, vous pouvez vous dire avec une certaine tristesse, vous aussi: demain peut-être, ces membres, enfouis dans la terre, seront la pâture des vers, objet d'horreur même pour mes parents les plus proches, pour mes plus intimes amis. Mais vous pourriez ajouter, avec une indicible joie: Encore quelque temps, et ces membres, transformés par le grand jour de la Résurrection, seront vivants d'une éternelle vie, seront beaux d'une éternelle beauté. Car, mes frères, parmi les vérités consolantes de la religion, il en est une qui nous dit que la mort n'est qu'un sommeil; La Résurrection des Corps, voilà donc le sujet dont je viens vous entretenir.

Jésus-Christ, — vous le savez déjà, — trois jours après sa mort, est ressuscité dans sa chair mortelle. Eh bien! chacun de nous ressuscitera comme lui dans sa chair mortelle, non pas trois jours après sa mort comme Jésus-Christ, mais en même temps que tous ses frères, au grand jour solennel de la résurrection fixé par Dieu. Nous allons vous exposer brièvement, mes frères:

- 1° — Qu'il est bien vrai que nous ressusciterons;
- 2° — De quelle manière s'accomplira ce prodige de la Résurrection;
- 3° — Pour quels motifs Dieu veut que nos corps un jour ressuscitent.

I

Nous ressusciterons certainement. Ne confessons-nous pas tous les jours cette croyance, quand nous

disons à la fin du symbole des apôtres: "**Carnis** resurrectionem, — je crois la résurrection de la chair"!

Au premier mot de résurrection, mes frères, l'imagination s'étonne et s'épouvante. Elle se demande: Mais, comment cette résurrection pourrait-elle donc se faire? Et en effet, quand, une fois seulement dans sa vie, on a eu sous les yeux le spectacle de la mort, quand une fois seulement dans sa vie on a sous les yeux le spectacle d'un cadavre, on a de la peine à se persuader que la vie puisse jamais reprendre ses anciens droits. Ainsi, un homme meurt, et son corps tombe en pourriture. Les vers se repaissent de cette pourriture; ces mêmes vers se dispersent à droite et à gauche dans le sein de la terre et s'en vont mourir eux-mêmes à leur tour. Ou bien, souvent encore, ce sont les oiseaux passagers du ciel, ce sont les poissons de la mer et les bêtes des forêts qui se sont partagé les dépouilles d'un noyé vomé par les flots le long de la grève; ils ont transporté ces débris dans toutes les parties du monde, puis, à leur tour, ces animaux sont tombés en poussière, et le vent du ciel a dispersé cette poussière dans le lit des rivières, sur le sommet des montagnes. Après cela, comment la résurrection serait-elle possible? Qui pourra rassembler tous nos débris? Qui pourra, ensuite, démêler et restituer à chacun de nous ce qui lui appartient?

Toutefois, mes frères, répondez: Il y a cent ans, où étiez-vous? Où étiez-vous, il y a cent ans? et cependant, vous voilà! Quelques gouttes de cette eau qui coule dans la plaine, un peu de cet air qui s'agite à la surface du globe, se sont combinés ensemble dans le sein de votre mère, sous l'action créatrice de Dieu, et du néant sont sortis ces yeux qui voient, ces oreilles qui entendent, cette bouche qui parle, ce coeur qui aime et qui soupire. Eh! bien, la même main, qui a rassemblé une première fois ces éléments, ne pourra-t-elle donc pas, après les avoir dis-

persés, les rassembler de nouveau? Est-il plus difficile de nous faire revivre une seconde fois qu'il ne l'a été de nous faire vivre une première fois? Voyez donc plutôt, mes frères, tous les jours, à la parole de Dieu, la terre tressaille, ouvre son sein, et rend à l'homme les semences que l'homme lui a confiées! De même un jour, quand la trompette de l'Ange le lui commandera, la terre rendra à Dieu la poussière de nos corps pour que Dieu de nouveau vivifie à jamais cette poussière.

La résurrection nous étonne, mes frères, mais la résurrection nous environne de toutes parts! Mais nous ne pouvons faire un pas dans la nature sans nous trouver au milieu de toutes sortes de résurrections. Dieu semble les avoir multipliées autour de nous comme s'il eût voulu par là nous habituer d'avance à l'idée de la nôtre. Je vous signalais, tout à l'heure la fécondité de la terre. Voyez le grain de blé, ce n'est qu'après avoir trouvé la mort dans le sein de la terre, que le grain de blé en surgit pour devenir un épi luxuriant. Chaque soir, le soleil s'ensevelit à l'horizon et chaque matin, déchirant son linceul de ténèbres, il ressuscite à l'Orient, toujours brillant, toujours jeune, toujours superbe de vie et de chaleur. Voyez la nature entière, l'hiver, sous les neiges: la nature est engourdie, elle est morte durant cinq ou six mois. Mais laissez venir le mois de mai: voilà qu'elle se réveille, voilà qu'elle ressuscite, elle aussi, comme parée d'une nouvelle jeunesse! Et l'homme, mes frères, l'homme seul, témoin de la résurrection de tout ce qui l'entoure, descendrait dans une nuit qui n'aurait pas d'aurore? Pour lui seul l'hiver serait éternel et n'aurait pas de printemps? Tandis que le souffle du mois de mai ressuscite la nature, les prairies, le bois, les jardins; le souffle de Dieu aurait beau toucher nos ossements desséchés, il ne pourrait pas y faire revenir la vie? Aussi, mes frères, vous voyez déjà dans tout ce qui vous entoure

comme Dieu prépare votre esprit à la croyance de la résurrection. Mais vous allez voir comme il a eu soin de nous révéler en propres termes ce dogme consolant, vous allez voir comme sa parole là-dessus est claire et précise. Ouvrons la Bible.

Il viendra un temps, nous dit nettement le Sauveur, où tous ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie; tandis que ceux qui auront fait le mal, ressusciteront pour être condamnés. Les Juifs, qui faisaient si fréquemment opposition à la doctrine du Sauveur, n'avaient pas la pensée de lui en faire en cette occasion, tant ils étaient pénétrés du sentiment de la résurrection, tant il était établi parmi eux, pour emprunter l'expression du prophète Daniel, que ceux qui dorment dans la poussière du tombeau doivent ressusciter, les uns pour la vie éternelle, les autres pour un opprobre dont ils ne verront pas la fin. (Daniel, XII, 2.)

Et ce dogme étonnant de la résurrection, ce n'est pas une fois, mais cent fois que nous le retrouvons dans l'A. T. comme dans la bouche de N. S. J. Christ, dans l'enseignement des Apôtres, dans les traditions de l'Eglise. Il semble que plus il est extraordinaire, plus la Providence ait pris de soin pour l'affirmer d'une manière propre à prévenir tous les doutes. Ainsi, c'était dans la pensée de la résurrection que Joseph, mourant en Egypte, demandait que ses ossements fussent emportés dans la Terre Promise. Il croyait par là se ménager d'avance la consolation de ressusciter plus tard au milieu de son peuple. C'était la même pensée qui rendait le saint homme Job si fort au milieu des plus inconcevables souffrances. Voyez-le couché sur son fumier, contemplant les progrès de la dissolution de son corps, râclant avec un morceau de tuile les vers qui fourmillent dans ses plaies. Dans cet état misérable, cédant à l'es-

prit prophétique qui l'inspire, il s'agite soudain sur sa couche d'ignominie et de douleur, lève vers le ciel ses bras déjà à demi dévorés par la mort et s'écrie dans un transport sublime: "Non, non, cette chair ne périra pas: Je sais que j'ai un Rédempteur celui qui est vivant et qu'au dernier jour il me fera sortir de la terre". — "Il viendra un jour où je le verrai avec ces mêmes yeux que je lève maintenant vers lui." "Voilà l'espérance qui repose dans ma poitrine". (Job XIX, 25, 27).

St Jean dans son Apocalypse nous fait assister aux scènes terribles et consolantes de la résurrection: il nous montre les morts s'élancant des entrailles de la terre, du sein des flots et du fond des abîmes pour venir au jugement, (Ap. XX, 13).

C'est la pensée toujours présente de la résurrection qui fait que dans le langage de la Bible et dans celui de l'Eglise, la mort est appelée un "sommeil", les morts sont appelés "ceux qui sont endormis", et le lieu où ils reposent est nommé cimetière, mot tiré d'un verbe grec qui signifie "dormir". C'est encore par la croyance à la résurrection que nous devons nous expliquer ce respect religieux qui s'empare de nous dès que nous approchons de la demeure des morts. Vous savez, mes frères, ce que devient notre corps après que l'âme l'a quitté; et cependant

(1) Voilà ce qui le rend respectable.

Note (1) Jérémie avant la captivité, avait fait cacher le feu sacré au fond d'une citerne desséchée. Plus de deux cents ans plus tard, au retour, un saint homme, Néhémie, envoie des descendants de ses prêtres à la citerne: eau trouble et boueuse, fait néanmoins placer sur l'autel. Soleil sort des nuages, frappe boue et flamme surgit. Ainsi quand on porte ses regards dans les entrailles d'un tombeau; boué. Mais quand le Soleil de justice aura dardé ses rayons. . . .

on l'honore, ce cadavre, on l'entoure de respect, une terreur sainte plane sur les lieux où il repose, une sévère réprobation pèse sur ceux qui oseraient le profaner. Ah! C'est que la poussière des tombeaux est une poussière sacrée! Dieu ne l'a point abandonnée au hasard cette poussière, mais il la réserve pour la vivifier un jour. Regardez-la dans le tombeau; ce n'est que de la fange, si vous voulez, maintenant, mais cette fange ressemble à celle que les Israélites au retour d'une longue captivité trouvèrent dans le lieu où leurs pères avaient déposé le feu sacré; une flamme mystérieuse doit en jaillir un jour!

II

Mais de quelle manière s'accomplira cet événement de la résurrection? De quelle manière, mes frères? Le Seigneur l'a prédit lui-même, il nous en a fait d'avance la description dans une prophétie qui est restée célèbre à cause de son caractère étrange et souverainement saisissant. Le prophète Ezéchiel, un jour, se sentit soulevé par une main invisible: c'était la main de Dieu. Il se vit transporté tout à coup au milieu d'une vaste plaine. Là un spectacle prodigieux, presque sinistre, le fit frissonner de tous ses membres: Cette grande et verte plaine dans toute son étendue était blanche non pas de neige mais d'ossements humains; le prophète crut voir là, rassemblés, les ossements de toutes les générations qui avaient paru depuis l'origine du monde sur la surface du globe. Dans les montagnes environnantes pas une feuille ne remuait, pas un oiseau n'osait chanter; un silence de mort enveloppait la plaine et préparait l'esprit du prophète à la scène pleine de majesté qui allait se passer. "Fils de l'homme, demande une voix qui semble sortir des nuages, fils de l'homme, croyez-vous que ces os puissent revivre? — Vous le savez, "Seigneur" reprend

le prophète, tout tremblant de respect et d'étonnement.—Eh bien, prophétisez sur ces os et dites-leur: ossements desséchés, écoutez la parole du Seigneur; car voici ce que le Seigneur Dieu dit à ces os: Je vais envoyer mon esprit en vous et vous vivrez. Et voilà donc Ezéchiel qui prophétise sur ces os; et pendant qu'il prophétisait, il entendit tout à coup un bruit, il se fit un grand remuement parmi ces os blanchis: ô prodige! Voilà que tous ces os s'approchent l'un de l'autre, chacun se place dans sa jointure. Voilà que des nerfs se forment et s'entrelacent, voilà qu'une chair toute fraîche et toute rose les environne. Prophète, dit le Seigneur Dieu, prophétise maintenant à l'esprit et commande-lui de venir des quatre vents. Le prophète obéit, le prophète commande; un esprit mystérieux accourt de tous les points du ciel et souffle sur ces milliers de cadavres couchés dans la plaine; et soudain, toute cette multitude tressaille et se lève, comme une armée immense que l'œil essaierait en vain de compter. Et voilà, mes frères, comme se fera la résurrection. Elle sera digne de vous, elle sera digne de Dieu surtout ! !

III

Pour quels motifs Dieu veut-il que nos corps resuscitent? Pour quels motifs? Parce que l'accomplissement des desseins de Dieu sur l'humanité le demande; parce que le bonheur complet de l'homme dans l'autre monde le demande aussi; enfin parce que la justice le réclame.

La résurrection de la chair, en effet, c'est le complément indispensable de la rédemption. Il faut que la rédemption, n'est-ce pas, relève toutes les ruines du péché, et sans la désobéissance d'Adam l'homme ne devait pas mourir. Donc, puisque la mort a été une suite du péché, le moins que nous

puissions attendre de la rédemption, c'est qu'elle nous rétablisse dans l'état où nous étions avant le péché; c'est qu'elle rappelle notre corps à la vie. Voilà, mes frères, comment l'oeuvre de Dieu sera entièrement restaurée par la résurrection.

Pour être heureux, parfaitement heureux, dans l'autre monde, il faudra que notre corps soit uni de nouveau à notre âme. Mais comment cela, mes frères? Les Anges ne sont-ils pas heureux dans le ciel? Et cependant ils n'ont pas de corps. Voici la réponse à cette objection: c'est que les anges, voyez-vous, ont été créés comme cela. Mais, l'homme, lui, sa destination première était d'être indéfiniment un mélange de création spirituelle et corporelle, une harmonieuse combinaison d'âme et de substance matérielle. Or un être quelconque ne peut être heureux s'il n'accomplit pas la destination qui lui a été marquée par le Créateur. En créant l'homme, Dieu a uni l'âme au corps par un mariage intime et bien assorti. Il les a faits tous les deux bons compagnons d'existence, d'action et de félicité; mais par sa désobéissance l'homme a fait éclater le divorce entre les deux compagnons: le corps révolté refuse d'obéir à l'âme et conspire contre elle jour et nuit; de son côté l'âme, pour ne pas se laisser tout à fait dégrader, est dans l'obligation de châtier cet esclave insolent: à cause de ce divorce notre vie, mes frères, est une espèce de mort vivante qui tient unis dans les mêmes chaînes deux ennemis acharnés l'un contre l'autre. Mais tout cela, c'est l'ouvrage du péché et non pas l'ouvrage de Dieu; tout cela n'est pas d'accord avec les projets, mais en contravention à ses adorables desseins. Voilà pourquoi la mort ne sera jamais "naturelle", mais toujours un accident, une catastrophe qui demandera réparation. Le corps, dans les desseins de Dieu, n'est pas une prison où l'âme est enfermée de force et d'où elle serait naturellement heureuse de s'échapper. Non, la mort

sera toujours douloureuse; nous aurons beau être bien préparés à la mort, malgré notre sécurité de conscience et nos immortelles espérances du ciel, la mort ne sera jamais regardée, par le mourant, comme un événement joyeux, comme ce que des chants de joie accompagnent, telle que serait la délivrance d'un prisonnier. Cela se conçoit: si des amis unis par des liens qu'ils se sont faits eux-mêmes ne se quittent pas les yeux secs et le cœur joyeux, comment l'âme et le corps, qui ne sont pas unis par le caprice de leur volonté mais par la main toute puissante de Dieu, consentiraient-ils, sans une espèce d'horreur involontaire, à être séparés? Mes frères, cela est impossible: Pourquoi? Parce que la mort est contraire aux lois de la nature et au dessein primitif de Dieu sur l'humanité. Vous comprenez, maintenant, pour quelle raison Dieu se propose plus tard de ressusciter notre corps. Il veut, par la résurrection, réparer ce que le péché a profondément, douloureusement dérangé...

Un dernier motif, mes frères, qui explique le dogme de la résurrection, c'est un motif de justice et d'équité. Notre corps ne peut rien faire, ni en bien ni en mal, sans le concours de notre âme, de même notre âme ne peut rien faire sans le concours de nos organes matériels. Eh! bien, N'est-il pas juste que le corps, après avoir servi l'âme dans les combats sur la terre, lui soit associée dans ses triomphes au ciel? Contemplez les Saints de tous les siècles. Voyez-les refuser à leur corps, par une héroïque résistance, toutes leurs satisfactions sensuelles. Voyez-les acharnés à faire souffrir à ce corps toutes sortes de macérations qui font frémir notre imagination trop délicate, tandis que les pécheurs plongent ce même corps dans toutes les délices qu'ils peuvent se procurer. Eh bien, s'il ne devait pas y avoir de différence entre le corps des uns et celui des autres après cette vie, où serait la justice? Mais soyons tranquil-

les, mes frères. Vous vous rappelez la parole du prophète Daniel: "Les corps des saints ressusciteront pour la gloire, mais les corps des pécheurs ressusciteront pour l'ignominie". (Daniel, X. 12, 2.)

Et quelles résolutions, mes frères, vous reste-t-il à prendre à la fin de cette instruction? Une seule; mais, mes frères, quelle soit énergique. Il nous reste à prendre la résolution de vivre de telle sorte que chacun de nous soit au jour de la résurrection du nombre de ceux qui ressusciteront pour la gloire. Si Dieu nous accorde ce bonheur, de quel spectacle magnifique ne serons-nous pas témoins lorsqu'au son de la trompette angélique nous nous éveillerons du long sommeil de nos tombeaux; à côté de nous se lèveront tous ceux dont nous aurons pleuré la mort ou qui auront pleuré la nôtre. Nous les verrons de nos yeux, nous les toucherons de nos mains. Cet enfant ravi avant l'âge à votre tendresse, cet ami, cette mère surprise loin de vous par le trépas et à qui vous n'avez pas fermé les yeux, ce pauvre frère qui est péri peut-être dans un voyage sur une terre lointaine ou que l'océan a dévoré dans un naufrage, tous ces êtres qui vous sont chers comprendront la trompette de l'ange et s'éveilleront à vos côtés : quel bonheur alors, oh! quelle ivresse si vous portez au front le signe de l'Agneau, si vous ressuscitez pour la gloire !!!

Mais avant d'en venir là, mes frères, ne nous faisons pas illusion: il y a un monstre redoutable à rencontrer; il y a la mort. Il ne suffit pas de réduire notre corps en servitude et de le châtier comme un esclave: il faut un jour nous en voir dépouiller par la mort. Nous voudrions bien, comme dit St Paul, être revêtus d'immortalité par-dessus notre mortalité, c'est-à-dire, sans auparavant mourir. Mais la chose n'est pas possible: c'était notre première destination: nous l'avons perdue. Maintenant, il faut que nous commençons par être dépouillés de tout

ce que nous avons de mortel en cette vie pour être ensuite revêtus d'immortalité. La transition est dure et pénible; voilà pourquoi la mort nous inquiète, voilà pourquoi nous la craignons et la pleurons dans les autres. Prenons courage, cependant, car de quoi s'agit-il après tout? De quitter des haillons pour revêtir un peu plus tard la pourpre des rois et ceindre leur couronne. Il ne faut pas tant craindre la mort, il faut plutôt la bénir, il faut plutôt lui souhaiter la bienvenue comme à une libératrice envoyée de Dieu. Voilà donc les issus de la mort; voilà où la mort aboutit.

Lorsqu'on apporta au patriarche Jacob la tunique ensanglantée de son fils, le vieux patriarche était inconsolable parce qu'on lui avait dit: "Une bête féroce a dévoré Joseph". Le vieillard ne savait pas que son Joseph était plein de vie, qu'il était dans le palais de Pharaon, qu'il était presque assis sur les marches d'un trône. La mort, mes frères, est cette bête féroce qui déchirera, qui ensanglantera un jour notre tunique, mais on aura beau dire qu'elle nous a dévorés, ce n'est que sur notre vêtement qu'elle aura exercée ses fureurs, et pendant ce temps-là, nous lui échapperons pour aller régner non pas en Égypte, dans les palais de Pharaon, mais au ciel dans les palais de Dieu. C'est la grâce que je souhaite à tous, etc., etc.

(Baie St Paul, Mars 1875).



TABLE DES MATIERES

	Page
Discours..	9
Souhaits de Bonne Année au Château-Richer..	21
Sermon à l'occasion de la bénédiction des cloches à St-Grégoire de Montmorency.. . . .	28
Extrait d'un sermon sur l'ivrognerie.. . . .	37
Le Chapelet..	47
Pour l'ouverture des Quarante-Heures	58
Pour le Jour des Rois..	72
Sur le Ciel..	85
Sermon pour la Fête de L'Immaculée-Conception..	102
Sacré-Coeur de Jésus..	115
Sur la Résurrection..	129

5

3

LE MÉGANTIC,
Thetford-les-Mines
